Pierre Teilhard de Chardin
[1771-1955]
jésuite, paléontologue et philosophe français

(1957)

LE MILIEU DIVIN
ESSAI DE VIE INTÉRIEURE

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Page web. Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue
Site web: http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Pierre Teilhard de Chardin

LE MILIEU DIVIN. Essai de vie intérieure.

Paris : Les Éditions du Seuil, 1957, 203 pp. Collection : Oeuvres de Teilhard de Chardin, no 4.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.
Pour les citations : Times New Roman, 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

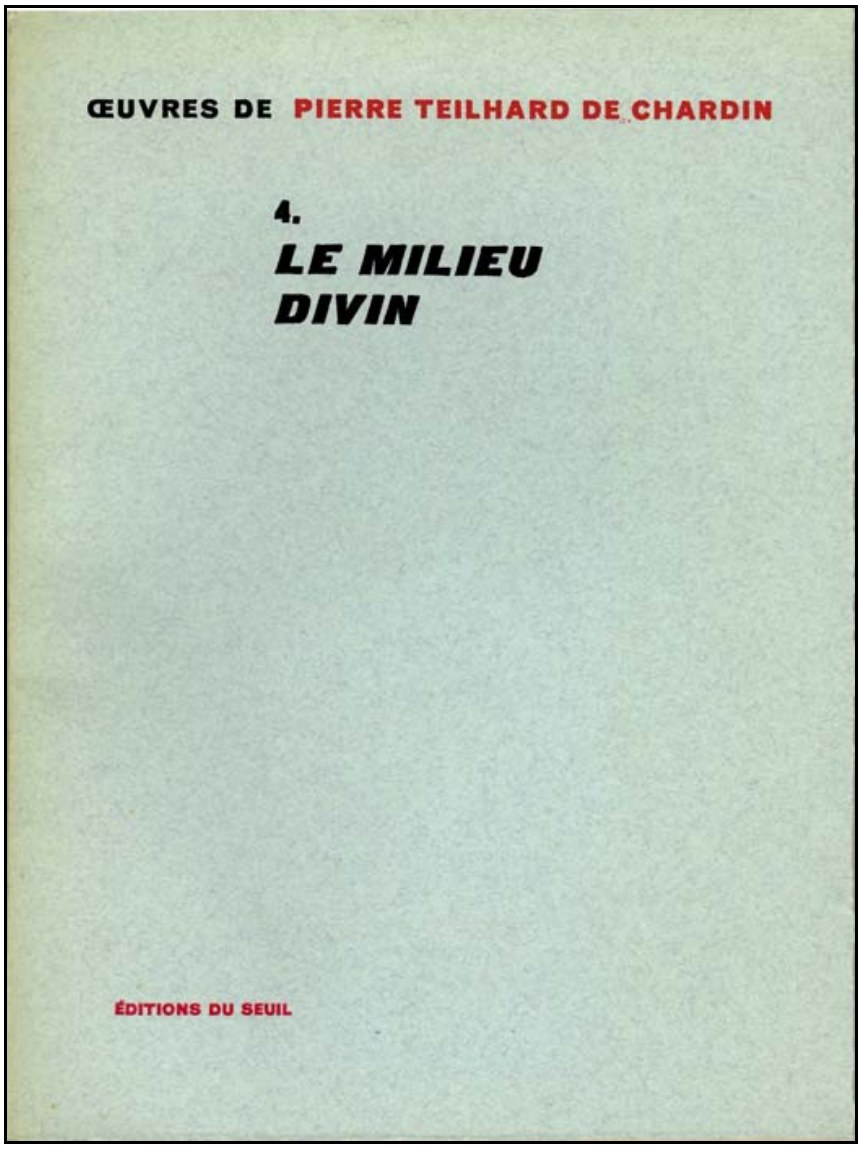
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 14 mai 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



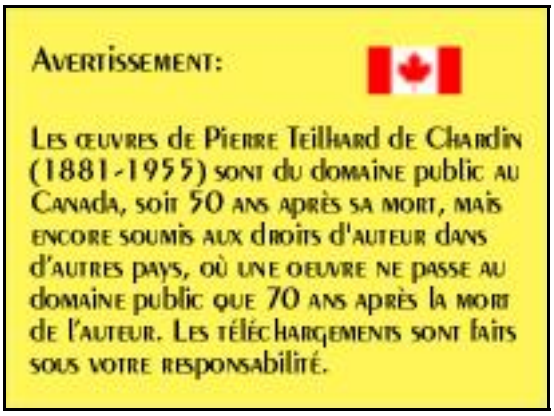
Pierre Teilhard de Chardin

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure.



Paris : Les Éditions du Seuil, 1957, 203 pp. Collection : Oeuvres de Teilhard de Chardin, no 4.

Avertissement:



Les œuvres de cet auteur sont dans le domaine public au Canada, mais encore soumis aux droits d'auteur dans certains pays, notamment en Europe et aux États-Unis.

Les téléchargements sont faits sous votre responsabilité.

[4]

Oeuvres de Teilhard de Chardin

AUX MÊMES ÉDITIONS

I. Le phénomène humain
Il. L'apparition de l'homme
III. La vision du passé
IV. Le milieu divin
V. L'avenir de l'homme
VI. L'énergie humaine
VII. L'activation de l'énergie
VIII. La place de l'homme dans la nature
(Le Groupe zoologique humain, éd. reliée)
IX. Science et christ
Hymne de l'univers
Cahier 1. Construire la terre
Cahier 2. Réflexions sur le bonheur
Cahier 3. Pierre Teilhard de Chardin et la politique africaine
Cahier 4. La parole attendue

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le groupe zoologique humain
Collection « Les savants et le monde ». Éditions Albin Michel

Lettres de voyage de 1923 à 1955
recueillies et présentées par Claude Aragonnès. Éditions Grasset

La genèse d'une pensée
Lettres de 1914 à 1919. Éditions Grasset

Écrits du temps de la guerre (1916- 1919)
Éditions Grasset

[7]

LE MILIEU DIVIN

publié
sous le Haut Patronage
de Sa Majesté la Reine Marie-José
et sous le patronage
1. d'un Comité scientifique
II. d'un Comité général

I. COMITÉ SCIENTIFIQUE

Retour à la table des matières

ARAMBOURG (Camille),	Professeur honoraire de Paléontologie au Muséum National d'Histoire Naturelle.
BARBOUR (Dr George B.),	Professeur de Géologie, Doyen de la Faculté des Arts et Sciences de l'Université de Cincinnati.
BLANC (Alberto Carlo),	Direttore dell'Istituto, italiano di Paleontologia Umana, Sezione di Roma.
BREUIL (Abbé Henri),	Membre de l'Académie des Inscriptions, Professeur honoraire de Préhistoire au Collège de France, Professeur de Paléontologie humaine.
BROGLIE (Duc Maurice de),	Membre de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences.
CHOUARD (Pierre),	Professeur à la Sorbonne (Physiologie végétale).
CORROY (Georges),	Doyen de la Faculté des Sciences de Marseille.
CRUSAPON PAIRÓ (Dr M.),	Dr ès Sciences, Commandeur de l'Ordre

	d'Alphonse X le Savant, Chef de Section de la C. S. I. C., Directeur de la Section de Paléontologie du Musée de Sabadell.
FAGE (Louis),	Ancien Président de l'Académie des Science.

[8]

GARROD (Miss Dorothy A. B.),	Doctor of Science, University of Oxford, Fellow of the British Academy.
GEORGE (André),	Directeur de la Collection « Sciences d'aujourd'hui ».
GRASSÉ (Pierre P.),	Membre de l'Académie des Sciences, Professeur à la Sorbonne.
HURZELER (Dr Johannes),	Musée d'Histoire Naturelle, Bâle.
HUXLEY (Julian),	D. Sc. F. R. S., Correspondant de l'Académie des Sciences.
JACOB (Charles),	Membre de l'Académie des Sciences.
KOENIGSWALD (G.H.R. Von),	Professor of Palœontology and Historical Geology at the State University of Utrecht, Holland.
LAMARE (Pierre),	Professeur de Géologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Bordeaux.
LEPRINCE-RINGUET (Louis),	Membre de l'Académie des Sciences, Professeur à l'École Polytechnique, Président de l'Union des Scientifiques catholiques.
LEROI-GOURHAN (André),	Professeur à la Sorbonne.
MALAN (Mr B.D.),	Director, Archaelogical Survey of the Union of South Africa.
MONOD (Théodore),	Correspondant de l'Institut, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, Directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire.
MOVIUS, jr. (Dr Hallam L.),	Peabody Museum, Harvard University (U.S.A.).
PIVETEAU (Jean),	Membre de l'Académie des Sciences, Professeur à la Sorbonne.
ROBINSON (J.T.),	Professional Officer in Charge, Department of Vertebrate Paleontology and Physical Anthropology, Transvaal Museum, Pretoria.

ROMER (Alfred Sherwood),	Ph. D. Sc. D., Director of the Museum of Comparative Zoology and Alexander Agassiz, Professor of Zoology (Harvard University) U.S.A.

[9]

SIMPSON (George Gaylord),	Curator of fossil Mammals and Birds, the American Museum of Natural History, Professor of Vertebrate Palaeontology, Columbia University.
TERMIER (Henri),	Professeur à la Sorbonne.
TERRA (Dr Helmut de),	Research Associate Columbia University (U.S.A.).
TOYNBEE (Arnold J.),	Director of Studies, Royal Institute of International Affairs, Research Professor of International History, University of London.
VALLOIS (Dr Henri Victor),	Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, Directeur du Musée de l'Homme, Membre de l'Académie de Médecine.
VANDEL (Albert),	Correspondant de l'Académie de des Sciences, Professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse, Directeur du Laboratoire souterrain du C.N.R.S.
VAUFREY (R.),	Professeur à l'Institut de Paléontologie Humaine.
VIRET (Jean),	Professeur à la Faculté des Sciences de Lyon.
WESTOLL (STANLEY),	Professor of Geology at King's College in the University of Durham.

II. COMITÉ GÉNÉRAL

TEILHARD DE CHARDIN (M. et Mme Joseph).
TEILHARD DE CHARDIN (Mme Gabriel).
TEILHARD DE CHARDIN (Mme Victor).
TEILHARD-CHAMBON (Mlle M.), Agrégée de l'Université.
BEGOUËN (Comte Max-Henri).
MORTIER (Mlle J.).

ARON (Robert),	Agrégé de l'Université, Homme de Lettres.
BACHELARD (Gaston),	Professeur honoraire à la Sorbonne, Membre de l'Institut.
BERGER (Gaston),	Membre de l'Institut.
[10]	
BORNE (Étienne),	Agrégé de l'Université, Professeur de Rhétorique supérieure au Lycée Louis-le-Grand.
CHEVALIER (Jacques),	Correspondant de l'Institut.
CUÉNOT (Claude),	Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Agrégé de l'Université, Dr ès Lettres.
DUHAMEL (Georges),	Membre de l'Académie Française.
FARAL (Edmond),	Membre de l'Institut.
GUSDORF (Georges),	Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Strasbourg.
HOPPENOT (Henri),	Ambassadeur de France.
HYPPOLITE (Jean),	Directeur de l'École Normale Supérieure.
KHIEM (Pham Duy),	Ambassadeur du Viet-Nam en France.
LACROIX (Jean),	Agrégé de Philosophie, Professeur de Rhétorique Supérieure au Lycée du Parc, à Lyon.
MALRAUX (André),	Homme de Lettres.
MARGERIE (Roland de),	Ministre Plénipotentiaire, Ambassadeur au Vatican.
MARROU (Henri-Irénée),	Professeur à la Sorbonne.
ROINET (Louis),	Agrégé des Lettres, Professeur au Lycée Condorcet.
RUEFF (J.),	Membre de l'Institut.

SENGHOR (Léopold Sédar),	Ancien Secrétaire d'État à la Présidence du Conseil, Député du Sénégal.
SIEGFRIED (André),	Professeur honoraire au Collège de France, Membre de l'Académie Française.
WAHL (Jean),	Professeur à la Sorbonne.

[11]

« *Le Milieu Divin, c'est exactement moi-même », écrivait à un ami le R. P. Teilhard de Chardin, en 1934. Il affirmait par là que cette œuvre exprimait, aussi fidèlement que possible, sa vie intime.*

Nous publions donc Le Milieu Divin comme un Voyage intérieur qui, entre notre Tome III : La Vision du Passé et celui que nous préparons : L'Avenir de l'Homme, au Cœur même de l'Oeuvre, révélera les sources cachées de la Vision de l'auteur, la Synthèse vécue d'où a jailli la Synthèse exprimée.

Nous remercions spécialement, parmi les Membres du Comité, ceux qui, ne partageant pas la croyance du Père Teilhard, ont bien voulu conserver leur patronage à ce Témoignage religieux d'une vie qu'ils ont estimée et aimée dans sa totalité.

En maintenant cette publication sur le terrain expérimental, donc, au sens large, scientifique - comme un document qui expose une vision du Monde reliant le Phénomène spirituel au Phénomène cosmique par la médiation de l'organisme humain - nous pensons être fidèle aux intentions de l'auteur et lui permettre, ainsi qu'il aimait à le faire durant sa vie, de communiquer l'ensemble de son expérience à des interlocuteurs do toutes attitudes.

J. M.

Nous reproduisons, dans la présente édition, le texte intégral du *Milieu Divin,* annoté par l'auteur.

[13]

Table des matières

Liste des planches
Sous le patronage de
Avertissement
INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE
LA DIVINISATION DES ACTIVITÉS

1. Le problème chrétien de la sanctification de l'action
2. Une solution incomplète : la sanctification par la seule intention
3. La solution définitive : l'achèvement du monde « in Christo Jesu »
4. La Communion par l'action
5. La perfection de l'effort humain

    a. La sanctification de l'effort humain
    b. L'humanisation de l'effort chrétien

6. Le détachement par l'action

DEUXIÈME PARTIE
LA DIVINISATION DES PASSIVITÉS

1. Extension, profondeur et formes des passivités humaines
2. Passivités de croissance : les deux mains de Dieu
3. Passivités de diminution

    a. La lutte avec Dieu contre le mal
    b. Notre défaite apparente et sa transfiguration
    c. La Communion par la diminution
    d. La vraie résignation

CONCLUSION AUX DEUX PREMIÈRES PARTIES

VUES D'ENSEMBLE
SUR L'ASCÉTIQUE CHRÉTIENNE

1. Attachement et détachement
2. Le sens de la Croix
3. La puissance spirituelle de la Matière

TROISIÈME PARTIE
LE MILIEU DIVIN

1. Les attributs du Milieu divin
2. La nature du Milieu divin. Le Christ universel et la Grande Communion
3. Les accroissements du Milieu divin

   a. L'apparition du Milieu divin. Le goût de l'être et la Diaphanie de Dieu
   b. Les progrès individuels du Milieu divin. La pureté, la foi et la fidélité qui opèrent
   c. Les progrès collectifs du Milieu divin. La Communion des Saints et la charité

      - Remarques sur la valeur individuelle du Milieu divin
      - L'intensification du Milieu divin par la charité
      - Les ténèbres extérieures et les âmes perdues

ÉPILOGUE

L'ATTENTE DE LA PAROUSIE

Liste des planches

Retour à la table des matières

Planche 1. Une des solitudes où s'élabora *Le Milieu Divin.* Le désert de Gobi (Cités mortes). - (PHOTO M.O. WILLIAMS.)

Planche 2. Lettre manuscrite 1. Paris, 29 juillet 1928. Lettre manuscrite 2. Tai-yuan (Shansi), 16 septembre 1929.

Planche 3. *Le Milieu Divin de la Lignée.* « De feu est leur énergie et céleste leur origine. » (Devise des Teilhard de Chardin.)

Planche 4. *Le Milieu Divin de la Famille.* « Cette étincelle par quoi, mon Univers » devait achever de se centrer en s'amorisant, dans le cœur du Christ, c 'est indubitablement à travers ma mère, à partir du courant mystique chrétien, qu'elle a illuminé et allumé mon âme d'enfant. » Souvenirs.

Planche 5. *Le Milieu Divin de la Compagnie de Jésus.* « Je suis de plus en plus convaincu qu'une grande chose nait au cœur de l'Église. Quelque chose qui convertira contagieusement la Terre. Et à ceci je me sens réellement voué. » *Lettre à un ami.*

Planche 6. *Le Milieu Divin du Danger.* «...Si je ne dois pas redescendre de là-haut, je voudrais que mon corps restât pétri dans l'argile des forts comme un ciment jeté par Dieu entre les pierres de la cité nouvelle. » *Douaumont. Écrit de 1916.*

Planche 7. *Le Milieu Divin de l'Exil : en Chine.* « Je me sens bien entre les mains du Seigneur, - et jamais, peut-être, je n'ai autant goûté la joie de me laisser tomber dans l'avenir comme dans les profondeurs de Être lui-même. » *Lettre à un ami.*

Planche 8. *Le Milieu Divin de l'Exil : en Amérique.* « Par moments, je me fais l'impression d'être un de ces oiseaux qu'on voit tourbillonner dans un grand vent. Les forces spirituelles sont d'une puissance et d'un mystère encore plus grands que les forces de la Matière. » *Lettre à un ami.*

Planche 9. *Le Milieu Divin de la Découverte.* « Celui qui aimera passionnément Jésus caché dans les forces qui font grandir la Terre, la Terre, maternellement, le soulèvera dans ses bras géants, et elle lui fera contempler le visage de Dieu. » La *Messe sur le Monde.* (PHOTO Y. CHEVALlER.)

Planche 10. (St-Andrew-on-Hudson., U.S.A., cimetière de la S.J.) *Le Milieu Divin de la Mort.* « Celui qui aura aimé passionnément Jésus caché dans les forces qui font mourir la Terre, la Terre en défaillant le serrera maternellement dans ses bras géants, et, avec elle, il se réveillera dans le sein de Dieu. » *La Messe sur le Monde.*

[15]

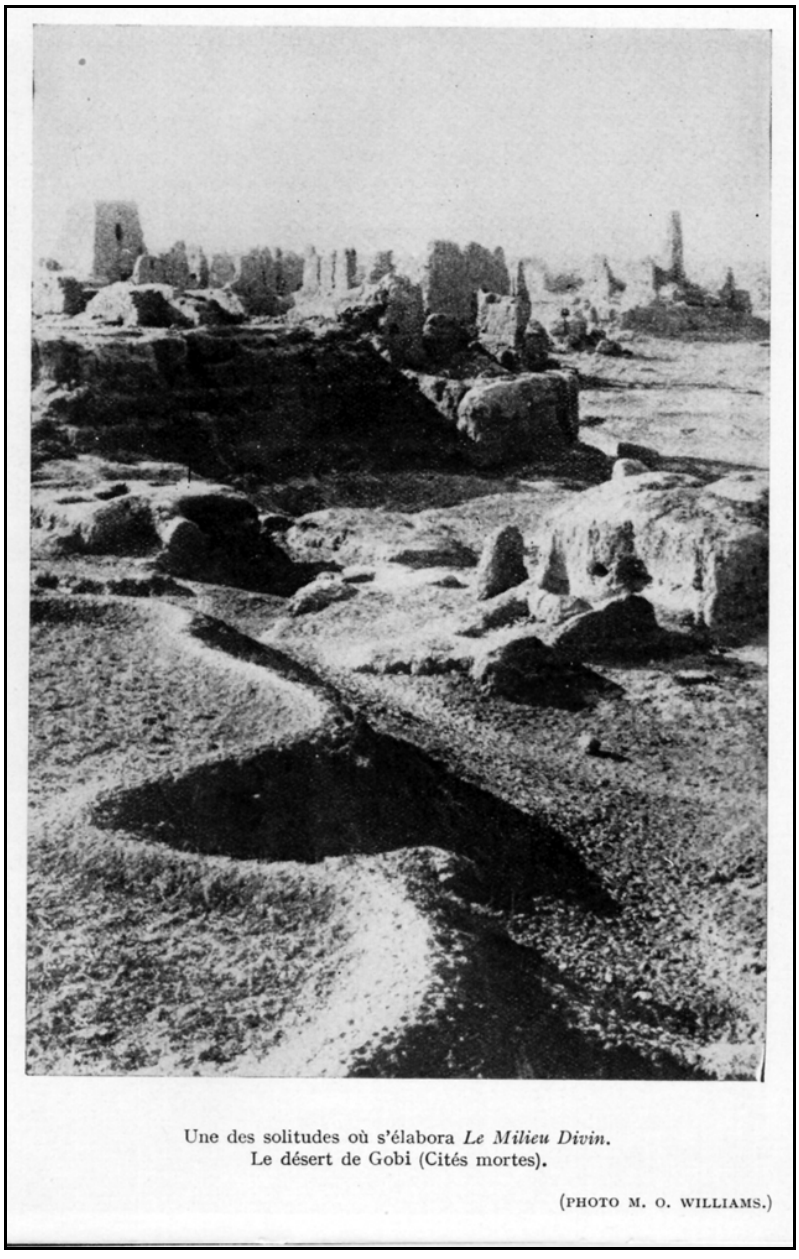
« SIC DEUS DILEXIT MUNDUM »

Pour ceux qui aiment le monde

Planche 1

Une des solitudes où s'élabora *Le Milieu Divin.*
Le désert de Gobi (Cités mortes). - (PHOTO M.O. WILLIAMS.)

Retour à la table des matières



Une des solitudes où s'élabora *Le Milieu Divin.*
Le désert de Gobi (Cités mortes).

(PHOTO M. O. WILLIAMS.)

Planche 2

Lettre manuscrite 1. Paris, 29 juillet 1928.
Lettre manuscrite 2. Tai-yuan (Shansi), 16 septembre 1929.

Retour à la table des matières

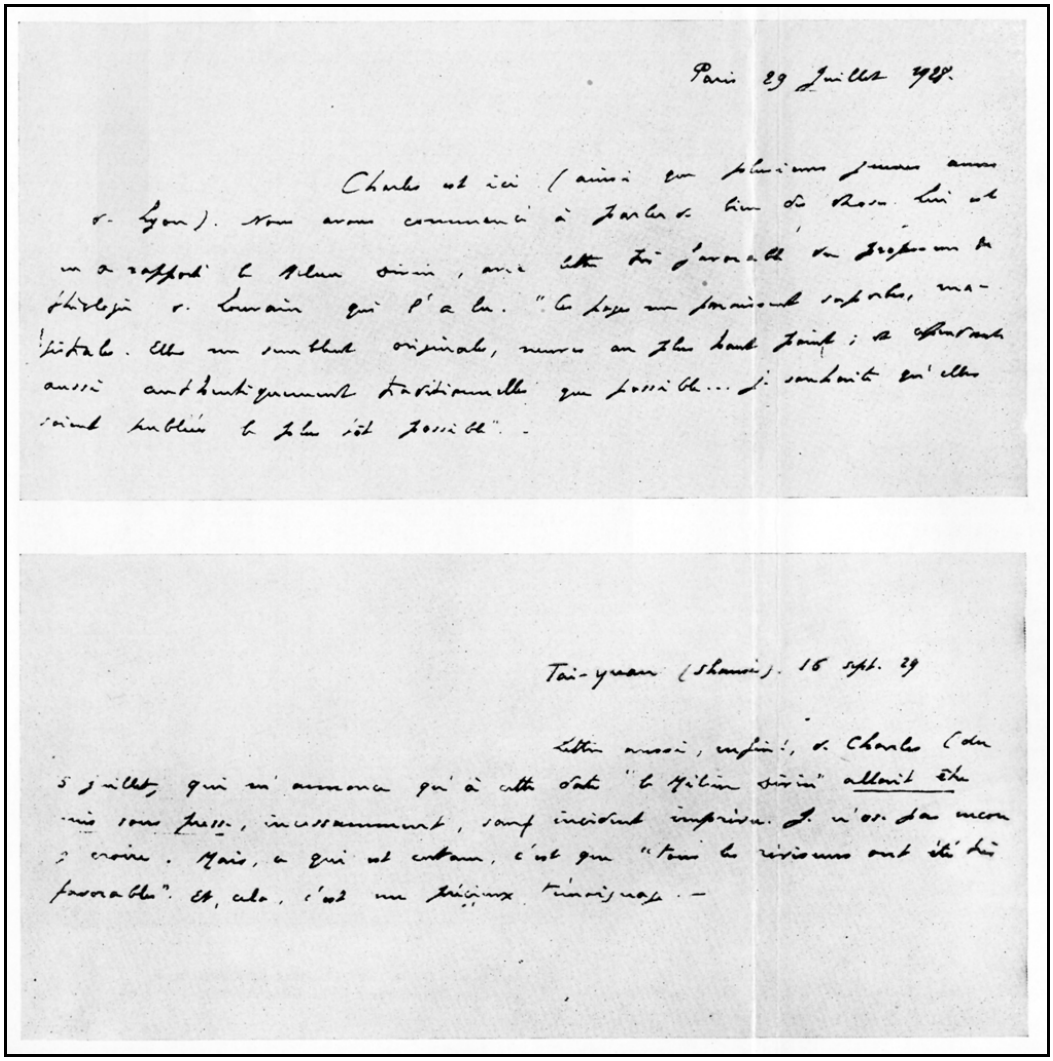


Planche 2
Lettres

Paris, 29 juillet 1928.

Charles (1) est ici (ainsi que plusieurs autres jeunes mais de Lyon). Nous avons commencé à parler de bien des choses. Lui il m'a rapporté le Milieu Divin, avec lettre très favorable du professeur de théologie de Louvain qui l'a lu. « Ces pages me paraissent superbes, magistrales. Elles me semblent originales, neuves au plus haut point ; et cependant aussi authentiquement traditionnelles que possible… je souhaite qu'elles soient publiées le plus tôt possible. »

1. R.P. Charles, auteur de La prière de toutes les heures.

Taiyuan (Shansi)), 16 septembre 1929.

Lettre aussi, enfin ! de Charles, du 5 juillet, qui m'annonce qu'à cette date «le Milieu Divin » allait *être mis sous presse* (1), incessamment, sauf incident imprévu. Je n'ose pas encore y croire. Mais, ce qui est certain, c'est que « tous les réviseurs ont été très favorables ». Et, cela, c'est un précieux témoignage.

1. Collection *Museum Lessianum*, Louvain.

[17]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

AVERTISSEMENT

Retour à la table des matières

Pour être comprises, dans leur fond et dans leur forme, les pages qui suivent supposent que le lecteur ne se méprendra pas sur l'esprit dans lequel elles ont été écrites.

Ce livre ne s'adresse pas précisément aux chrétiens qui, solidement installés dans leur foi, n'ont rien à apprendre de ce qu'il contient. Il est écrit pour les mouvants du dedans et du dehors, c'est-à-dire pour ceux qui, au lieu de se donner pleinement à l'Église, la côtoient ou s'en éloignent, par espoir de la dépasser.

À la suite des changements qui, depuis un siècle, ont modifié, avec nos représentations expérimentales du Monde, la valeur morale de beaucoup de ses éléments, « l'idéal religieux humain » tend à accentuer des tendances, et à s'exprimer en locutions, qui semblent, à première vue, ne plus coïncider avec « l'idéal religieux chrétien ».

De là, chez ceux qui, par formation ou par instinct, entendent surtout les voix de la Terre, une certaine crainte de se fausser ou de se diminuer en restant sur la ligne de l'Évangile.

[18]

Prouver, par une sorte de vérification tangible, que cette inquiétude est vaine, puisque le Christianisme le plus traditionnel, celui du Baptême, de la Croix et de l'Eucharistie, est susceptible d'une traduction

où passe le meilleur des aspirations propres à notre temps, voilà le but de cet Essai de vie, ou de vision intérieure.

Puisse-t-il concourir à montrer que, toujours ancien et toujours nouveau, le Christ n'a pas cessé d'être « le premier » dans l'Humanité.

Observation importante.

Il ne faut pas chercher, dans ces pages, un traité complet de théologie ascétique, - mais la simple *description* d'une évolution *psychologique* observée *dans un intervalle bien déterminé.* Une série possible de perspectives intérieures se découvrant graduellement à l'esprit au cours d'une modeste ascension « illuminative », - voilà tout ce que nous avons prétendu noter ici.

Qu'on ne s'étonne donc pas si une place si faible en apparence est donnée au mal moral, au péché : l'âme dont nous nous occupons est censée s'être déjà détournée des directions coupables.

Et qu'on ne s'inquiète pas non plus s'il n'est pas fait plus souvent recours, explicitement, à l'action de la grâce. Le *sujet étudié* ici est l'Homme actuel, concret, « surnaturalisé », - pris dans le seul domaine de sa psychologie *consciente.* Nature et Surnature, influence divine et opération humaine, n'avaient donc pas à être explicitement distinguées. [19] Mais, si les mots manquent, la chose est sous-entendue, partout. Non seulement à la manière d'une entité théoriquement admise, mais à titre de réalité vivante, la notion de Grâce imprègne toute l'atmosphère du récit.

En effet, *le Milieu Divin perdrait toute sa grandeur et toute sa saveur* pour le « mystique » si, par tout son être « participé », par toute son âme gratuitement justifiée, par toute sa volonté sollicitée et fortifiée, celui-ci ne se sentait si *complètement perdre pied* dans l'Océan divin *qu'aucun point d'appui premier* ne lui soit laissé en fin de compte, à lui-même au fond de lui-même, pour son action.

[21]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

INTRODUCTION

Retour à la table des matières

[23]

« In eo vivimus. »

L'ENRICHISSEMENT et le trouble de la pensée religieuse, en notre temps, tiennent sans doute à la révélation qui se fait, autour de nous et en nous, de la grandeur et de l'unité du Monde. - Autour de nous, les Sciences du Réel étendent démesurément les abîmes du temps et de l'espace ; et elles décèlent sans cesse des liaisons nouvelles entre éléments de l'Univers. - En nous, sous l'exaltation de ces découvertes, un monde d'affinités et de sympathies unitaires, aussi anciennes que l'âme humaine, mais rêvées jusqu'ici, plutôt que vécues, s'éveillent et prennent consistance. Savantes et nuancées chez les vrais penseurs, naïves ou pédantes chez les demi-instruits, les mêmes aspirations vers de l'Un plus vaste et mieux organise, les mêmes pressentiments d'énergies inconnues et employées sur des domaines nouveaux, apparaissent partout à la fois. Il est presque banal, aujourd'hui, de rencontrer l'homme qui, sans pose, tout naturellement, vit avec la conscience explicite d'être un atome ou un citoyen de l'Univers.

[24]

Cet éveil collectif, semblable à celui qui fait prendre, un beau jour, à chaque individu, la conscience des vrais dimensions de sa vie, a nécessairement sur la masse humaine un profond contrecoup religieux, - pour abattre ou pour exalter.

Pour les uns, le Monde se découvre trop grand. Dans un pareil ensemble, l'Homme est perdu, - il ne compte pas : nous n'avons dès lors qu'à ignorer et à disparaître. - Pour les autres, au contraire, le Monde est trop beau : c'est lui, et lui seul, qu'il faut adorer.

Il y a des chrétiens (comme des hommes) qui échappent encore à cette angoisse ou à cette fascination. Les pages qui suivent ne les inté-

resseront pas. Mais il y en a d'autres qui sont effrayes de l'émoi ou de l'attraction que produit invinciblement sur eux le nouvel Astre qui monte. - Le Christ évangélique, imaginé et aimé aux dimensions d'un Monde méditerranéen, est-il capable de recouvrir et de centrer encore notre Univers prodigieusement agrandi ? Le Monde n'est-il pas en voie de se montrer plus vaste, plus intime, plus éblouissant que Jehova ? Ne va-t-il pas faire éclater notre religion ? Éclipser notre Dieu ?

Sans oser peut-être, encore, s'avouer cette inquiétude, beaucoup (je le sais, parce que je les ai rencontrés, souvent, et partout ...) la sentent néanmoins tout éveillée au fond d'eux-mêmes. C'est pour ceux-là que j'écris.

Je ne chercherai pas à faire de la Métaphysique [25] ni de l'Apologétique. Mais je reviendrai, avec ceux qui voudront me suivre, sur l'Agora. Et là, tous ensemble, nous écouterons saint Paul dire aux gens de l'Aréopage : « Dieu, qui a fait l'Homme pour que celui-ci le trouve, - Dieu que nous cherchons à saisir par le tâtonnement de nos vies, - ce Dieu est aussi répandu et tangible qu'une atmosphère où nous serions baignés. Il nous enveloppe de partout, comme le Monde lui-même. Que vous manque-t-il donc pour que vous puissiez l'étreindre ? Une seule chose : *le voir*. [1] »

Ce petit livre, où l'on ne trouvera que l'éternelle leçon de l'Église, répétée seulement par un homme qui croit sentir passionnément avec son temps, voudrait apprendre à voir Dieu partout : le voir au plus secret, au plus consistant, au plus définitif du monde. Ce que renferment et proposent ces pages, c'est donc uniquement une attitude pratique, - ou, plus exactement peut-être, une éducation des yeux : - Ne discutons pas, voulez-vous ?

[26]

---

[1] L'auteur, à la fin de sa vie, est revenu sur *Le Milieu Divin* en deux écrits autobiographiques, développant ainsi ce qu'il entendait par « *Le voir » :*

« Le Monde au cours de toute ma vie, *par* toute ma vie, s'est peu à peu allumé, enflammé à mes yeux, jusqu'à devenir, autour de moi, entièrement lumineux par le dedans...

« Telle que je l'ai expérimentée au contact de la Terre : - la Diaphanie du Divin au coeur d'un Univers devenu ardent... Le Christ. Son Coeur. Un Feu : capable de tout pénétrer - et qui, peu à peu, se répandait partout. » *N. D. E.*

Mais placez-vous, comme moi, ici, et regardez. De ce point privilégié qui n'est pas le sommet difficile réserve à quelques élus, mais qui est la solide plateforme construite par deux mille ans d'expérience chrétienne, vous allez voir, très simplement, s'opérer la conjonction des deux astres dont les attractions diverses désorganisaient votre foi. Sans mélange, sans confusion, Dieu, le vrai Dieu chrétien, envahira, sous vos yeux, l'Univers. L'Univers, notre Univers d'aujourd'hui, l'Univers qui vous épouvantait par sa grandeur méchante ou sa beauté païenne. Il le pénétrera comme un rayon fait d'un cristal ; et, à la faveur des nappes immenses du créé, il se fera pour vous universellement tangible et actif, - tout proche et très lointain tout à la fois.

Si vous savez, accommodant le regard de votre âme, apercevoir cette magnificence, vous oublierez, je vous le promets, vos vaines craintes en face de la Terre qui monte ; et vous ne penserez plus qu'à vous écrier : « Plus grand encore, Seigneur ! toujours plus grand soit votre Univers, afin que, par un contact sans cesse intensifie et élargi, je vous tienne et sois tenu par Vous ! »

La marche que nous suivrons dans notre exposé sera toute simple. Puisque, dans le champ de l'expérience, l'existence de chaque homme se divise adéquatement en deux parts : ce qu'il fait et ce qu'il subit, nous envisagerons tour à tour le domaine de nos activités et celui de nos passivités. Pour [27] chacun d'eux nous constaterons, tout d'abord, que Dieu, suivant sa promesse, nous attend vraiment dans les choses., à moins qu'il n'y vienne à notre rencontre. Ensuite, nous admirerons comment, par la manifestation de sa sublime Présence, Il n'altère pas l'harmonie de l'attitude humaine, mais apporte au contraire à celle-ci sa vraie forme et son achèvement. Ceci fait, c'est-à-dire les deux moitiés de notre vie - (et par conséquent la totalité de notre Monde lui-même) s'étant montrées pleines de Dieu, il ne nous restera plus qu'a inventorier les propriétés merveilleuses de ce milieu partout répandu (et cependant ultérieur à tout !) en qui seul nous sommes construits, pour pouvoir, dès maintenant, respirer pleinement.

[29]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Première partie

LA DIVINISATION DES ACTIVITÉS [2]

Retour à la table des matières

2 Ici particulièrement il convient de tenir compte de ce qui a été dit, plus haut, à la fin de l'Avertissement. Quand nous parlons d' « activité », ce terme est pris au sens vulgaire du mot, sans rien nier, bien au contraire, de ce qui se passe entre la Grâce et la volonté dans les cercles infra-expérimentaux de l'âme. Encore une fois, ce qu'il y a de plus divin, en Dieu, c'est que nous ne soyons rien, d'une manière absolue, en dehors de Lui. La plus petite immixtion de ce qui pourrait rappeler le Pélagianisme suffirait à détruire immédiatement, pour le « voyant », tous les charmes du Milieu Divin.

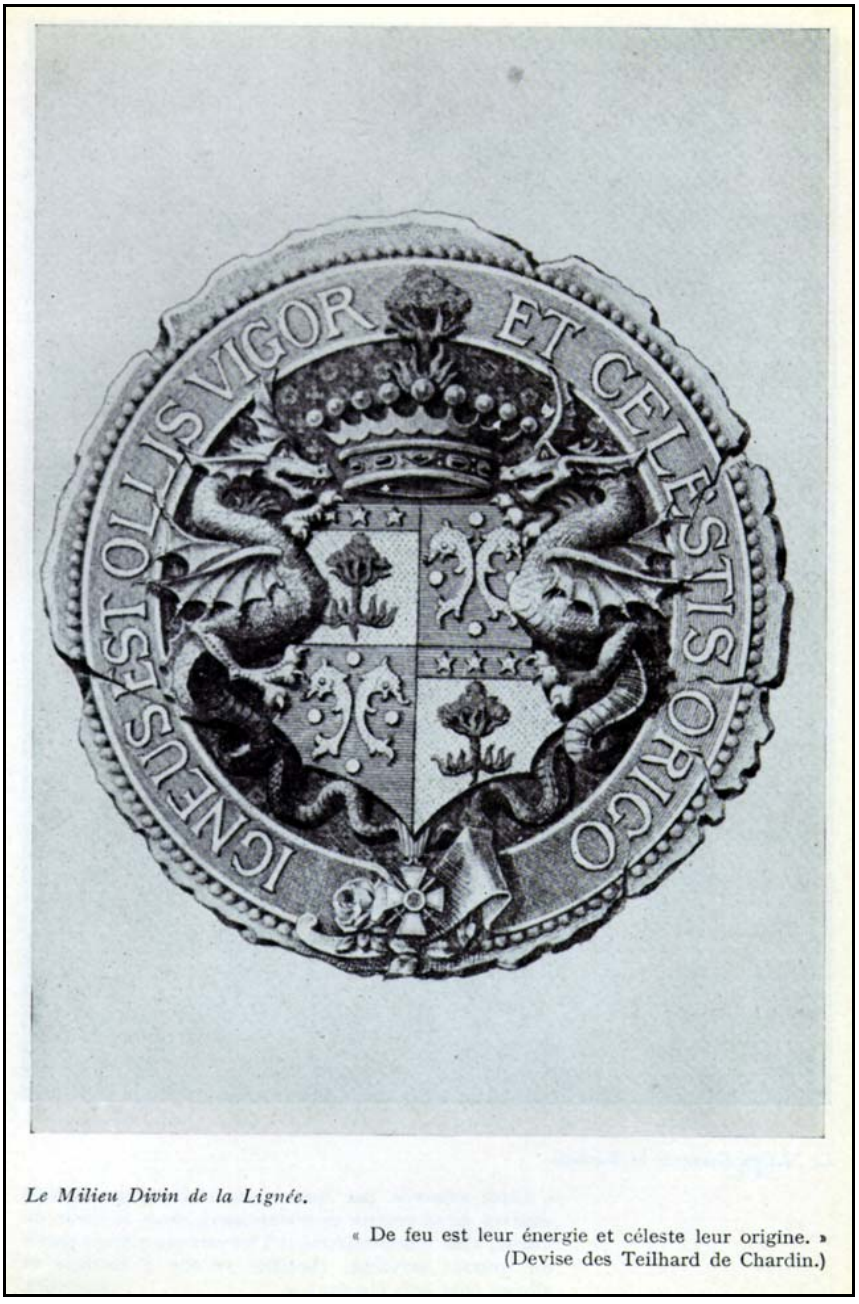
[31]

DES DEUX MOITIÉS, ou composantes, en lesquelles peut se partager notre vie, la première, par son importance apparente, et par le prix que nous lui attachons, est le domaine de l'activité, de l'effort, du développement. Bien entendu, il n'est pas d'action sans réaction. Bien entendu aussi, il n'est rien en nous qui, à son origine première et dans ses couches profondes, ne soit, comme dit saint Augustin, « *in nobis sine nobis* ». Quand nous agissons, semble-t-il, avec le plus de spontanéité et de vigueur, nous sommes en partie menés par les choses que nous croyons dominer. En outre, l'expansion même de notre énergie (par où se trahit le noyau de notre personne autonome) n'est au fond que l'obéissance à une volonté d'être et de grandir dont nous ne maîtrisons ni les variations d'intensité, ni les infinies modalités. Nous reviendrons, au début de la deuxième partie, sur ces passivités essentielles, les unes mêlées aux moelles de notre substance, les autres diffuses dans le jeu d'ensemble des causes universelles, que nous appelons « notre nature », ou « notre caractère », ou [32] notre bonne et mauvaise fortune ». Pour le moment,» prenons notre vie avec ses catégories et ses dénominations les plus immédiates et les plus communes. Tout homme distingue parfaitement les moments où il agit de ceux où il est agi. Considérons nous dans l'une de ces phases d'activité dominante. Et cherchons à voir comment, à la faveur et par l'extension totale de notre action, le Divin fait pression sur nous, cherche à entrer dans notre vie.

Planche 3

Le Milieu Divin de la Lignée.
« De feu est leur énergie et céleste leur origine. »
(Devise des Teilhard de Chardin.)

Retour à la table des matières



Le Milieu Divin de la Lignée.

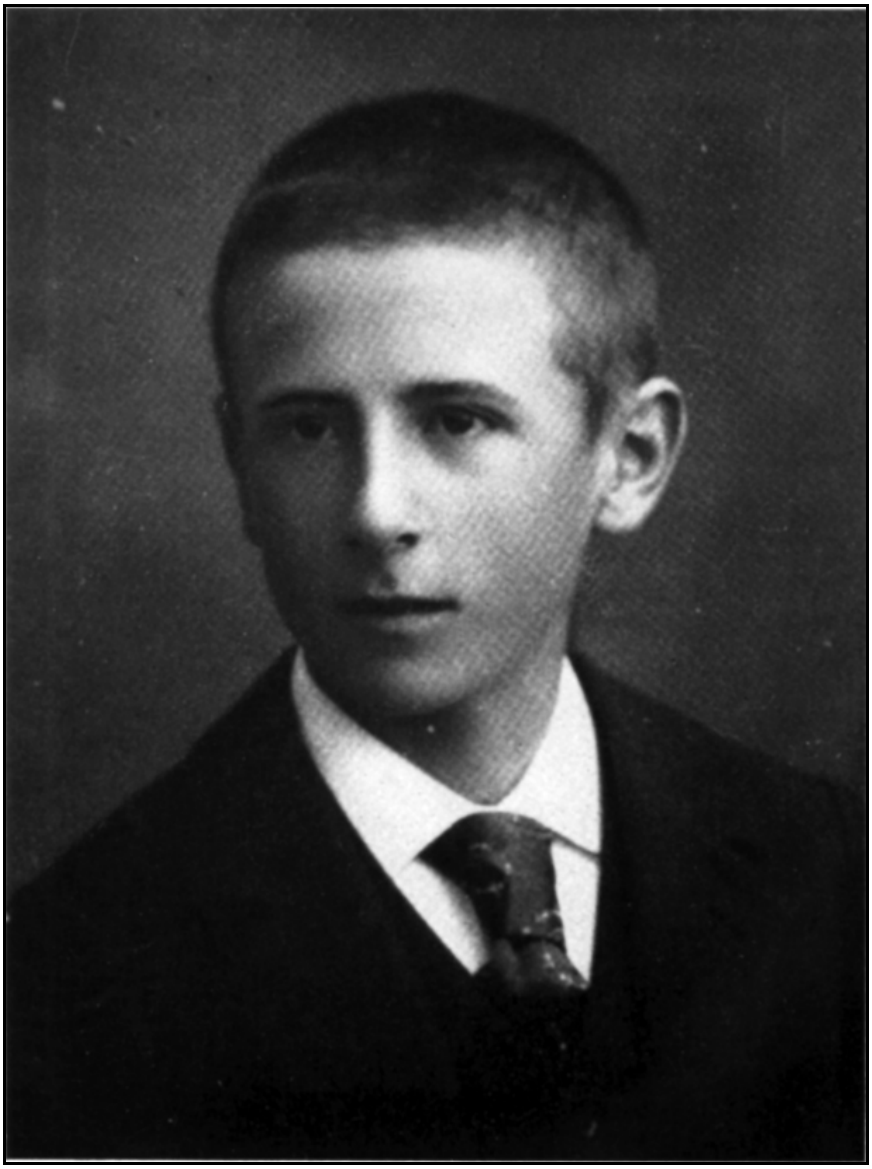
« De feu est leur énergie et céleste leur origine. »
(Devise des Teilhard de Chardin.)

Planche 4

Le Milieu Divin de la Famille.

« Cette étincelle par quoi, mon Univers » devait achever de se centrer en s'amorisant, dans le cœur du Christ, c 'est indubitablement à travers ma mère, à partir du courant mystique chrétien, qu'elle a illuminé et allumé mon âme d'enfant. » Souvenirs.

Retour à la table des matières



[32]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Première partie. La divinisation des activités

1

Existence certaine du fait, et difficulté de son explication. Le problème chrétien de la sanctification de l'action

Retour à la table des matières

Rien n'est plus certain, dogmatiquement, que la sanctification possible de l'action humaine : « Quoi que vous fassiez, dit saint Paul, faites-le au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ ». Et la plus chère des traditions chrétiennes a toujours été d'entendre cette expression : « au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ », au sens de : en union intime avec Notre Seigneur Jésus-Christ. N'est-ce pas saint Paul lui-même qui, après avoir invité à « revêtir le Christ », a encore forgé, dans la plénitude de leur sens, ou même dans leur lettre, la série des termes fameux : « *Collaborare, compati, commori, con-ressuscitare ?...* » où s'exprime la conviction [33] que toute vie humaine doit devenir, en quelque façon, commune avec la vie du Christ ? - Les actions de la

vie, dont il s'agit ici, ne doivent pas être comprises, on le sait, des seules oeuvres de religion, ou de piété (prières, jeûnes, aumônes, etc...). C'est bien la vie humaine tout entière, considérée jusque dans ses zones dites les plus « naturelles », que l'Église déclare sanctifiable. « Que vous mangiez ou que vous buviez... » dit saint Paul. L'Histoire entière de l'Église est là pour le prouver. Dans l'ensemble, depuis les directions solennellement proférées par la bouche ou les exemples des Pontifes et des Docteurs jusqu'aux conseils humblement donnés par chaque prêtre dans le secret de la confession, l'influence générale et pratique de l'Église s'est toujours exercée pour dignifier, exalter, transfigurer en Dieu le devoir d'état, la recherche de la vérité naturelle, le développement de l'action humaine.

Le fait est incontestable. - Mais sa légitimité, c'est-à-dire sa cohérence logique avec le fond même de l'esprit chrétien, n'apparaît pas immédiatement. Comment les perspectives du règne de Dieu ne bouleversent-elles pas, par leur apparition, l'économie et l'équilibre de nos activités ? Comment le croyant au Ciel et à la Croix peut-il continuer à croire sincèrement au prix des occupations terrestres ? Comment, en vertu de ce qu'il y a de plus chrétien en lui, le fidèle peut-il aller à la totalité de son devoir humain, du même cœur que s'il [34] allait à Dieu ? Voilà qui n'est pas clair a première vue ; et voilà ce qui, en fait, gêne plus d'esprits qu'on ne pense.

Le problème se pose comme suit :

De par les articles les plus sacrés de son *Credo*, le chrétien estime que l'existence d'ici-bas se continue dans une vie dont les joies, les peines, la réalité, sont sans proportion avec les conditions présentes de notre Univers. À ce contraste a cette disproportion, qui suffiraient, à eux seuls, pour nous dégoûter ou nous désintéresser de la Terre, s'ajoute une doctrine positive de condamnation ou de dédain pour un Monde vicié ou caduc. « La perfection consiste dans le détachement. Ce qui nous entoure est une cendre méprisable. » Le fidèle lit, ou entend répéter à chaque instant ces austères paroles. - Comment va-t-il les concilier avec cet autre conseil, reçu généralement du même maître, et inscrit en tout cas par la nature dans son coeur, qu'il lui faut donner aux Gentils l'exemple de la fidélité au devoir, de l'entrain, et même de la marche en avant, sur toutes les voies ouvertes par l'activité humaine ? Laissons de côte les enfants terribles ou les paresseux, qui, jugeant bien inutile de se donner de la peine pour amasser un sa-

voir, ou pour organiser un mieux-être, dont ils jouiront au centuple après leur dernier soupir, ne concourent à la tâche humaine (comme on le leur aura dit imprudemment, -je cite) que « du bout des doigts ». Il y a une catégorie d'esprits (tout « directeur » [35] les a rencontrés) pour qui la difficulté prend la forme et l'importance d'une perplexité continuelle et paralysante. Ces esprits-la, épris d'unité intérieure, se trouvent en proie a une véritable dualité spirituelle. D'une part, un instinct très sûr, confondu avec leur amour de l'être et leur goût de vivre, les attire vers la joie de créer et de connaître. D'autre part, une volonté supérieure d'aimer Dieu pardessus tout leur fait redouter le moindre partage, le moindre gauchissement dans leurs affections. Vraiment, c'est, dans les nappes les plus spirituelles de leur être, les flux et reflux contraires engendres par l'attraction des deux astres rivaux dont nous parlions en commençant : Dieu et le Monde. Quel est celui des deux qui se fera le plus noblement adorer ?

Suivant la nature plus ou moins vigoureuse du sujet, le conflit risque de se terminer de l'une des trois manières suivantes : - tantôt le chrétien, refoulant son goût du tangible, se forcera à ne plus chercher d'intérêt que dans les objets purement religieux ; et il essaiera de vivre dans un Monde divinisé par l'exclusion du plus grand nombre possible d'objets terrestres ; - tantôt, agacé de l'opposition intérieure qui l'entrave, il enverra au loin les conseils évangéliques, et se décidera à mener ce qui lui semble une vie humaine et vraie ; - tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, il renoncera a comprendre ; jamais totalement à Dieu, jamais entièrement aux choses : imparfait à ses propres [36] yeux, insincère au jugement des hommes, il se résignera a mener une vie double. Je parle ici d'expérience, qu'on ne l'oublie pas.

À des titres divers, ces trois issues sont redoutables. Qu'on se fausse, qu'on se dégoûte ou qu'on se dédouble, le résultat est également mauvais, et certainement oppose à ce que doit authentiquement produire en nous le Christianisme. Il y a donc, sans doute possible, un quatrième moyen de s'évader du problème : c'est d'apercevoir comment, sans la moindre concession faite à la « nature ». mais par soif de plus grande perfection, il y a moyen de concilier, puis d'alimenter, l'un par l'autre, l'amour de Dieu et le sain amour du Monde, l'effort de détachement et l'effort de développement.

Voyons les deux solutions, la première incomplète, la deuxième totale, qu'on peut apporter au problème chrétien de la « divinisation de l'effort humain ».

[36]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Première partie. La divinisation des activités

2

Une solution incomplète : l'action humaine vaut, et ne vaut que par l'intention avec laquelle elle est faite.

Retour à la table des matières

Ramenée un peu crûment et schématiquement à son essence, une première réponse donnée par [37] les directeurs d'âme à ceux qui leur demandent comment un chrétien décidé à mépriser le Monde et à garder jalousement son cœur à Dieu, peut aimer ce qu'il fait (conformément à l'idée de l'Église que le fidèle doit, non pas *moins* agir mais agir *mieux* que le païen), peut s'exprimer ainsi :

> « Vous voulez, mon cher ami, revaloriser votre travail humain, que les perspectives et l'ascétique chrétiennes vous paraissent déprécier. Eh bien, coulez-y la substance merveilleuse de la bonne volonté. Purifiez votre intention, et la moindre de vos actions se trouvera remplie de Dieu.

« Sans doute, le matériel de vos actes n'a aucune valeur définitive. Que les Hommes trouvent une vérité ou un phénomène de plus ou de moins, - qu'ils fassent ou non de la belle musique ou de belles images, - que leur organisation terrestre soit plus ou moins réussie, - cela n'a directement aucune importance pour le Ciel. Rien, en effet, de ces découvertes ni de ces créations, n'entrera dans les pierres dont est construite la Jérusalem nouvelle. Mais ce qui marquera, là-haut, ce qui restera toujours, c'est que vous ayez agi, en toutes choses conformément à la volonté de Dieu.

« Celui-ci n'a évidemment aucun besoin des produits de votre industrieuse activité, puisqu'il pourrait tout se donner sans vous. Ce à quoi il s'intéresse exclusivement, mais, par exemple, ce qu'il désire intensément, c'est l'usage fidèle de [38] votre liberté, et la préférence que vous lui donnerez sur les objets qui vous entourent.

« Comprenez bien ceci : sur Terre, les choses ne vous sont données que comme une matière à exercice , sur laquelle vous vous faites « à blanc » l'esprit et le coeur. Vous êtes sur un terrain d'épreuve, où Dieu puisse juger si vous êtes capable d'être transporté au Ciel, en sa présence. Vous êtes à l'essai. Peu importe, des lors, ce que valent et ce que deviennent les fruits de la Terre. Toute la question est de savoir si vous vous en serez servi pour apprendre comment obéir et comment aimer.

« Ne vous attachez donc pas a la grossière enveloppe des œuvres humaines. Ce n'est jamais que paille combustible ou poterie fragile. Mais songez que dans chacun de ces humbles vaisseaux vous pouvez faire passer, comme une sève ou une liqueur précieuse, l'esprit de docilité et d'union à Dieu. Si les buts terrestres ne valent rien en eux-mêmes, vous pouvez les aimer pour l'occasion qu'ils vous offrent de prouver au Seigneur votre fidélité. »

Nous ne voulons pas dire que ces paroles soient jamais prononcées littéralement. Mais nous croyons qu'elles discernent une nuance réellement mêlée à beaucoup de conseils spirituels ; et nous sommes sûr, en tout cas, qu'elles traduisent assez bien ce que comprennent et re-

tiennent, des exhortations entendues, bon nombre d'auditeurs et de dirigés.

Ceci posé, que devons-nous penser de l'attitude qu'elles proposent ?

[39]

Cette attitude, avant tout, contient une part énorme de vérité. Elle exalte avec raison le rôle initial et fondamental de l'intention, qui est vraiment (nous aurons à le redire) la clef d'or par laquelle notre monde intérieur s'ouvre à la Présence divine. Elle exprime, avec énergie, la valeur substantielle de la Volonté divine, qui devient, grâce à elle, pour le chrétien (comme pour son Modèle divin), la moelle fortifiante de toute nourriture terrestre. Elle découvre, toujours pareil sous la diversité et la pluralité des œuvres humaines, une sorte de milieu unique en lequel nous pouvons nous installer sans avoir à en sortir jamais.

Ces différents traits sont une première et essentielle approximation de la solution que nous cherchons ; et nous prétendons bien les conserver intégralement dans le dessin plus satisfaisant de vie intérieure qui sera proposé bientôt. - Mais ils nous paraissent manquer d'un achèvement que requièrent impérieusement notre paix et notre joie spirituelle. La divinisation de notre effort par la valeur de l'intention qui s'y pose infuse une âme précieuse à toutes nos actions ; mais *elle ne donne pas à leur corps l'espoir d'une résurrection*. Or c'est cet espoir qu'il nous faut pour que notre allégresse soit complète. - C'est déjà beaucoup de pouvoir penser que, si nous aimons Dieu, quelque chose ne sera jamais perdu de notre activité intérieure, de notre *operatio*. Mais le travail même de nos esprits, de nos cœurs et de nos mains, - nos [40] résultats, nos œuvres , notre opus, -ne sera-t-il pas, lui aussi, en quelque façon, « éternise », sauvé ?...

Oh si, Seigneur, en vertu d'une prétention que vous avez vous-même placée au coeur de ma volonté, il le sera ! Je veux, j'ai besoin, qu'il le soit.

Je le veux, parce que j'aime irrésistiblement ce que votre concours permanent me permet d'amener chaque jour a la réalité. Cette pensée, ce perfectionnement matériel, cette harmonie, cette nuance particulière d'amour, cette exquise complexité d'un sourire ou d'un regard, toutes ces beautés nouvelles qui apparaissent pour la première fois, en

moi ou autour de moi, sur le visage humain de la Terre, je les chéris comme des enfants, dont je ne puis croire que, dans leur chair, ils mourront complètement. Si je croyais que ces choses se fanent pour toujours, leur aurais-je jamais donne la vie ? - Plus je m'analyse, plus je découvre cette vérité psychologique que nul homme ne lève le petit doigt pour le moindre ouvrage sans être mû par la conviction, plus ou moins obscure, qu'il travaille infinitésimalement (au moins d'une manière détournée) pour l'édification de quelque Définitif, c'est-à-dire, à l'oeuvre de Vous-même, mon Dieu. Ceci peut paraître étrange et démesuré à ceux qui agissent sans se critiquer jusqu'au bout. Et pourtant ceci est une loi fondamentale de leur action. Il ne faut rien moins que l'attrait de ce qu'on appelle l'Absolu, - il ne faut rien moins que Vous-même - pour mettre en branle la frêle [41] liberté que vous nous avez donnée. Dès lors, tout ce qui diminue ma foi explicite en la valeur céleste des *résultats* de mon effort, dégrade, sans remède, ma puissance d'agir.

Montrez à tous vos fidèles., Seigneur, comment, dans un sens réel et plein, « leurs oeuvres les suivent il dans votre royaume : « *opera sequuntur illos* ». Faute de cela, ils seront comme ces ouvriers paresseux que ne talonne pas une tâche. Ou bien, si l'instinct humain domine chez eux les hésitations ou les sophismes d'une religion insuffisamment éclairée, ils demeureront divisés, gênés au fond d'eux-mêmes ; et il sera dit que les fils du Ciel ne peuvent pas concourir, sur le domaine humain, à conviction et donc à armes égales, avec les enfants de la Terre.

[41]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Première partie. La divinisation des activités

3

La solution définitive : tout effort coopère à achever le monde « in Christo Jesu. »

Retour à la table des matières

L'économie générale du salut (c'est-à-dire de la divinisation) de nos oeuvres tient dans le bref raisonnement suivant :

Au sein de notre Univers, toute âme est pour Dieu, en Notre-Seigneur.

Mais, par ailleurs, toute réalité, même matérielle, [42] autour de chacun de nous, est pour notre âme.

Ainsi, autour de chacun de nous, toute réalité sensible est, par notre âme, pour Dieu en Notre-Seigneur.

Approfondissons, l'un après l'autre, les trois membres de ce syllogisme. Les termes et le lien en sont faciles à saisir. Mais prenons garde : autre chose est d'en avoir compris les mots, - autre chose d'avoir

pénétré jusqu'au monde étonnant dont il nous découvre, en sa calme rigueur, les inépuisables richesses.

a. Dans notre Univers, toute âme est pour Dieu en Notre-Seigneur.

Cette majeure ne fait qu'exprimer le dogme catholique fondamental, - celui dont tous les autres dogmes ne sont que des explications ou des déterminations. Elle ne demande donc ici aucune preuve, mais elle attend, par contre, que nous lui donnions, dans notre intelligence, une vigoureuse compréhension. Toute âme est pour Dieu, en Notre-Seigneur. Ne nous contentons pas de donner à cette destination de notre être au Christ un sens trop servilement copie sur les relations juridiques qui relient, chez nous, un objet a son propriétaire. Sa nature est bien autrement physique et profonde. Sans doute, puisque l'Univers [43] consommé (le Plérôme, comme dit saint Paul) est une communion entre personnes (la Communion des Saints), il est nécessaire à notre esprit d'en exprimer les liens au moyen d'analogies sociales. Sans doute, encore, pour éviter la perversion matérialiste ou panthéiste qui guette notre pensée lorsqu'elle cherche à utiliser pour ses conceptions mystiques les ressources puissantes, mais dangereuses, des analogies organiques, beaucoup de Théologiens (plus craintifs en cela que saint Paul) n'aiment pas à voir donner un sens trop réaliste aux connexions qui relient les membres au Chef, dans le Corps mystique. Mais cette prudence ne doit pas devenir de la timidité. Voulons-nous comprendre, avec la pleine vigueur (qui seule les rend beaux et acceptables) les enseignements de l'Église sur le prix de la vie humaine et les promesses ou menaces de la vie future ? - Il faut que, sans rien rejeter des forces de liberté et de conscience qui font la réalité physique propre de l'âme humaine, nous percevions, entre nous et le Verbe incarné, l'existence de liens aussi rigoureux que ceux qui dirigent, dans le Monde, les affinités des éléments vers l'édification de Touts « naturels ».

Inutile, ici, de chercher un nom nouveau pour designer la nature suréminente de cette dépendance où se combinent harmonieusement, en un paroxysme, ce qu'il y a de plus souple dans les combinaisons humaines et de plus intransigeant dans les constructions organiques.

Appelons-la donc, [44] ainsi qu'on l'a toujours fait, liaison *mystique*. Mais que ce terme, loin de renfermer une idée quelconque d'atténuation, signifie au contraire, pour nous, renforcement et purification de ce que contiennent, en réalité et en urgence, les plus puissantes connexions dont le monde physique et humain nous donne, en tous ordres, l'exemple. Sur ce chemin, nous pouvons nous avancer sans crainte de dépasser la vérité ; car, sur le fait lui-même, sinon sur son expression systématique, tout le monde est d'accord, dans l'Église de Dieu : en vertu de la puissante Incarnation du Verbe, notre âme est totalement vouée au Christ, centrée sur Lui.

b. Et maintenant, avons-nous ajoute, « dans notre Univers, ou tout esprit va a Dieu, en Notre-Seigneur, tout le sensible, à son tour, est pour l'Esprit ».

Sous la forme que nous lui donnons ici, cette mineure de notre syllogisme a un aspect finaliste qui risque de choquer les tempéraments positivistes. Elle ne fait cependant qu'exprimer un fait naturel incontestable, - à savoir que notre être spirituel s'alimente continuellement aux énergies innombrables du Monde tangible. Ici encore, inutile de prouver. Ce qu'il faut, c'est voir, - voir les choses comme elles sont, réellement et intensément. [45] Nous vivons, hélas, au milieu du réseau des influences cosmiques, comme au sein de la foule humaine, ou comme parmi la myriade des étoiles : sans prendre conscience de leur immensité. Il nous faut, si nous voulons vivre la plénitude de notre humanité et de notre christianisme, surmonter cette insensibilité qui tend à nous cacher les choses à mesure qu'elles deviennent trop prochaines et trop grandes. Faisons, il en vaut la peine, l'exercice salutaire qui consiste à suivre, en partant des zones les plus personnalisées de notre conscience, les prolongements de notre être à travers le Monde. Nous demeurerons stupéfaits en constatant l'extension et l'intimité de nos relations avec l'Univers.

Les racines de notre être ? Mais elles plongent d'abord au plus insondable passe. Quel mystère que celui des premières cellules qu'a suranimées un jour le souffle de notre âme ! Quelle indéchiffrable synthèse d'influences successives en laquelle nous sommes à jamais

incorporés ! Par la Matière, en chacun de nous, c'est partiellement l'histoire entière du Monde qui se répercute. Si autonome que soit notre âme elle hérite d'une existence prodigieusement travaillée, avant elle, par l'ensemble de toutes les énergies terrestres : elle rencontre et rejoint la Vie à un niveau détermine. -Or, à peine se trouve-t-elle engagée dans l'Univers en ce point particulier, qu'elle se sent, à son tour, assiégée et pénétrée par le flot des influences

[46]

cosmiques à ordonner et à assimiler. Regardons autour de nous : les vagues viennent de partout et du fond de l'horizon. Par toutes les issues, le sensible nous inonde de ses richesses : aliment pour le corps et nourriture pour les yeux, harmonie des sons et plénitude du cœur, phénomènes inconnus et vérités nouvelles, tous ces trésors, toutes ces excitations, tous ces appels, issus des quatre coins du Monde, traversent à chaque instant notre conscience. Que viennent-ils faire en nous ? Qu'y feront-ils, même si, pareils à de mauvais travailleurs, nous les accueillons passivement ou indistinctement ? Ils se mêleront à la vie la plus intime de notre âme, pour la développer ou l'empoisonner. Observons nous une minute, et nous en serons persuadés, jusqu'à l'enthousiasme, ou jusqu'à l'angoisse. Si la plus humble et la plus matérielle des nourritures est déjà capable d'influencer profondément nos facultés les plus spirituelles, que dire des énergies infiniment plus pénétrantes que véhicule la musique des nuances, des notes, des paroles, des idées. Il n’y a pas en nous un corps qui se nourrit indépendamment de l'âme. Tout ce que le corps a admis et commence à transformer, il faut que l’âme le sublime à son tour. Elle le fait à sa dignité et à sa manière, sans doute. Mais elle ne peut échapper à ce contact universel ni à ce labeur de tous les instants. Ainsi va se perfectionnant en elle, pour son bonheur et à ses risques, la puissance [47] particulière de comprendre et d'aimer qui formera sa plus immatérielle individualité. Nous ne savons guère dans quelle proportion, ni sous quelle forme, nos facultés naturelles passeront dans l'acte final de la vision divine. Mais on ne peut guère douter que nous ne nous donnions ici-bas, aides par Dieu, les yeux et le cœur dont une finale transfiguration fera les organes d'une puissance d'adoration, et d'une capacité de béatification spéciales a chacun d'entre nous.

Dieu ne veut que les âmes, répètent à l'envi les maîtres de la vie spirituelle. Pour laisser à ces mots leur juste valeur, n'oublions pas que

l'âme humaine, si créée à part que notre philosophie l'imagine, est inséparable, dans sa naissance et sa maturation, de l'Univers où elle est née. En chaque âme Dieu aime et sauve partiellement le Monde entier, que cette âme résumé d'une manière particulière et incommunicable. Or ce résumé, cette synthèse, ne nous sont pas donnes tout faits , tout achevés, avec le premier éveil de la conscience. C'est nous, par notre activité, qui devons en rassembler industrieusement les éléments partout dissémines. Le travail de l'algue qui concentre dans ses tissus les substances répandues, à doses infinitésimales, dans les nappes immenses de l'Océan, - l'industrie de l'abeille qui forme son miel des sucs éparpillés en tant de fleurs, - ne sont qu'une pâle image de l'élaboration continuelle que subissent en nous, pour devenir esprit, toutes les puissances de l'Univers.

[48]

Ainsi chaque homme, au cours de sa vie présente, n'a pas seulement a se montrer obéissant, docile. Par sa fidélité, il doit *construire* en commençant par la zone la plus naturelle de lui-même une œuvre, un « opus », où entre quelque chose de tous les éléments de la Terre. *Il se fait son âme,* tout le long de ses jours terrestres ; et, en même temps, il collabore à une autre œuvre, à un autre « opus », qui déborde infiniment, tout en les commandant étroitement, les perspectives de sa réussite individuelle : l'achèvement du monde. Car il ne faut pas oublier cela non plus, en présentant la doctrine chrétienne du salut : dans son ensemble, c'est-à-dire dans la mesure où il constitue une hiérarchie d'âmes, - qui n'apparaissent que successivement, qui ne se développent que collectivement, qui ne s'achèveront qu'unitairement -, le Monde, lui aussi, subit une sorte de vaste « ontogenèse » dont le développement de chaque âme, à la faveur des réalités sensibles, n'est qu'une harmonique réduite. Sous nos efforts de spiritualisation individuels, il accumule lentement, à partir de toute matière, ce qui fera de lui la Jérusalem céleste ou la Terre nouvelle.

[49]

c. Nous pouvons maintenant rapprocher l'une de l'autre la majeure et la mineure de notre syllogisme, pour en saisir le lien et la conclusion.

S'il est vrai, de par notre Credo, que les âmes passent si étroitement dans le Christ et en Dieu, - s'il est vrai, de par les constatations les plus générales de l'analyse psychologique que le sensible passe si vitalement dans les zones les plus spirituelles de nos âmes, - force nous est de reconnaître que *tout ne fait qu'un* dans le processus qui, du haut en bas, agite et dirige les éléments de l'Univers. Et nous commençons à voir plus distinctement se lever, sur notre Monde intérieur, le grand soleil du Christ-Roi, du Christ « *amictus Mundo* », du Christ-Universel. De proche en proche, de relais en relais, tout finit par se raccorder au Centre suprême « *in quo omnia constant* ». Les effluves émanés de ce Centre n'agissent pas seulement dans les zones supérieures du monde, la où s'exercent les activités humaines sous une forme distinctement surnaturelle et méritoire. Pour sauver et constituer ces énergies sublimes, la puissance du Verbe incarné s'irradie jusque dans la Matière ; elle descend jusqu'au fond le plus obscur des puissances inférieures. Et l'Incarnation ne sera achevée que lorsque la part de substance élue que renferme [50] tout objet, - spiritualisée une première fois dans nos âmes, et une seconde fois avec nos âmes en Jésus, - aura rejoint le Centre définitif de sa complétion. « *Quid est quod ascendit, nisi quod prius descendit, ut repleret omnia.* »

Par notre collaboration qu'il suscite, le Christ se consomme, atteint sa plénitude, à partir de *toute* créature. C'est saint Paul qui nous le dit. Nous nous imaginions peut-être que la Création est depuis longtemps finie. Erreur, elle se poursuit de plus belle, et dans les zones les plus élevées du Monde. « O*mnis creatura* adhuc *ingemiscit et parturit.* » Et c'est à l'achever que nous servons, même par le travail le plus humble de nos mains. Tels sont, en définitive, le sens et le prix de nos actes. En vertu de l'interliaison Matière-Ame-Christ, *quoi que nous fas-*

sions, nous ramenons à Dieu une parcelle de l'être qu'il désire. Par chacune de nos *œuvres*, nous travaillons, atomiquement mais réellement, à construire le Plérôme, c'est-à-dire à apporter au Christ un peu d'achèvement.

[50]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Première partie. La divinisation des activités

4

La communion par l'action.

Retour à la table des matières

Chacune de nos Oeuvres, par la répercussion plus ou moins lointaine et directe qu'elle a sur le Monde spirituel, concourt à parfaire le Christ [51] dans sa totalité mystique. Voilà, aussi complète que possible, la réponse à notre question : Comment pouvons-nous, suivant l'invitation de saint Paul, voir Dieu dans toute la moitié active de notre vie ? - Vraiment, par l'opération, toujours en cours, de l'Incarnation, le Divin pénètre si bien nos énergies de créatures que nous ne saurions, pour le rencontrer et l'embrasser, trouver un milieu plus approprié que notre action même.

Dans l'action, d'abord, j'adhère à la puissance créatrice de Dieu ; je coïncide avec elle ; j'en deviens, non seulement l'instrument, mais le prolongement vivant. Et comme il n'y a rien de plus intime dans un être que sa volonté, je me confonds., en quelque manière, par mon coeur, avec le coeur même de Dieu. Ce contact est perpétuel, puisque j'agis toujours ; et, en même temps, puisque je ne saurais trouver de limite a la perfection de ma fidélité, ni à la ferveur de mon intention, il

me permet de m'assimiler a Dieu toujours plus étroitement, indéfiniment.

Dans cette communion, l'âme ne s'arrête pas pour jouir, ni ne perd de vue le terme matériel de son action. N'est-ce pas un effort *créateur* qu'elle épouse ? La volonté de réussir, une certaine dilection passionnée de l'oeuvre à enfanter, font partie intégrante de notre fidélité de créature. Dès lors, la sincérité même avec laquelle nous désirons et poursuivons pour Dieu le succès se découvre comme un nouveau facteur, - sans limite [52] non plus, celui-là - de notre conjonction plus parfaite avec le Tout-Puissant qui nous anime. Associés d'abord à Dieu dans le simple exercice commun des volontés, nous nous unissons maintenant avec lui dans l'amour commun du terme à enfanter ; et la merveille des merveilles est que, dans ce terme possédé, nous avons le ravissement de le trouver encore présent.

Ceci résulte immédiatement de ce que nous disions, il y a un instant, sur l'interliaison des actions naturelle et surnaturelle dans le Monde. Tout accroissement que je me donne, ou que je donne aux choses, se chiffre par quelque augmentation de mon pouvoir d'aimer, et quelque progrès dans la bienheureuse mainmise du Christ sur l'Univers. Notre travail nous apparaît surtout comme un moyen de gagner le pain du jour. Mais sa vertu définitive est bien plus haute : par lui, nous achevons en nous le sujet de l'union divine ; et, par lui encore, nous agrandissons en quelque sorte, par rapport à nous, le terme divin de cette union, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi, artistes, ouvriers, savants, quelle que soit notre fonction humaine, nous pouvons, si nous sommes chrétiens, nous précipiter vers l'objet de notre labeur comme vers une issue ouverte à la suprême complétion de nos êtres. Vraiment, sans exaltation ni exagération de pensée ou de mots, - mais, par simple confrontation des vérités les plus fondamentales de notre foi et de l'expérience, nous nous trouvons [53] conduits à cette constatation : Dieu est attingible, inépuisablement, dans la totalité de notre action. Et ce prodige de divinisation n'a de comparable que la douceur avec laquelle la métamorphose s'accomplit, sans troubler en quoi que ce soit *(« non minuit, sed sacravit* »...) la perfection et l'unité de l'effort humain.

[53]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Première partie. La divinisation des activités

5

La perfection chrétienne de l'effort humain

Retour à la table des matières

On pouvait craindre, nous l'avons dit, que l'économie de l'action humaine ne fût gravement perturbée en droit par l'introduction des perspectives chrétiennes. La recherche et l'attente du Ciel ne tendent-elles pas à détourner de ses occupations naturelles l'activité humaine, ou du moins à en éclipser complètement l'intérêt ? Nous voyons maintenant comment il peut, comment il doit, n'en pas être ainsi. La conjonction de Dieu et du Monde vient de s'accomplir sous nos yeux dans le domaine de l'action. Non, Dieu ne distrait pas prématurément notre regard du travail qu'il nous a lui-même imposé, puisqu'il se présente à nous comme attingible par ce travail même. Non, il ne fait pas s'évanouir, dans son intense lumière, le détail de nos buts terrestres, puisque l'intimité [54] de notre union avec lui est justement fonction de l'achèvement précis que nous donnerons à la moindre de nos œuvres. Exerçons-nous à satiété sur cette vérité fondamentale, jusqu'à ce

qu'elle nous devienne aussi familière que la perception du relief ou la lecture des mots. Dieu, dans ce qu'il a de plus vivant et de plus incarné, n'est pas loin de nous, hors de la sphère tangible ; mais il nous attend à chaque instant dans l'action, dans l'œuvre du moment. Il est, en quelque manière, au bout de ma plume, de mon pic, de mon pinceau, de mon aiguille, - de mon cœur, de ma pensée. C'est en poussant jusqu'à son dernier fini naturel le trait, le coup, le point, auquel je suis occupé, que je saisirai le But dernier auquel tend mon vouloir profond. Pareille à ces redoutables énergies physiques que l'Homme arrive à discipliner jusqu'à leur faire accomplir des prodiges de délicatesse, l'énorme puissance de l'attrait divin s'applique sur nos frêles désirs, nos microscopiques objets, sans en briser la pointe. Elle suranime : donc elle ne trouble ni n'étouffe rien. Elle suranime : donc elle introduit, dans notre vie spirituelle, un principe supérieur d'unité, dont l'effet spécifique est, suivant le point de vue qu'on adopte, de sanctifier l'effort humain, ou d'humaniser la vie chrétienne.

[55]

a. La sanctification de l'effort humain.

Retour à la table des matières

Je ne pense pas exagérer en affirmant que, pour les neuf dixièmes des chrétiens pratiquants, le travail humain reste à l'état d'« encombrement spirituel ». Malgré la pratique de l'intention droite et de la journée quotidiennement offerte à Dieu, la masse des fidèles garde obscurément l'idée que le temps passé au bureau, au studio, aux champs ou a l'usine, est quelque chose de distrait à 'adoration. Impossible de ne pas travailler, c'est entendu. Mais impossible, aussi, de prétendre à la vie religieuse profonde réservée à ceux qui ont le loisir de prier ou de prêcher toute la journée. Dans la vie, quelques minutes peuvent être récupérées pour Dieu. Mais les meilleures heures sont absorbées ou du moins dépréciées par les soins matériels. - Sous l'empire de ce sentiment, une foule de catholiques mènent une existence pratiquement double ou gênée : il leur faut quitter leur vêtement d'homme pour se croire chrétiens, et chrétiens inférieurs seulement.

Après ce que nous avons dit sur les divines extensions et les divines exigences du Christ mystique ou universel, l'inanité de ces impressions, et la légitimité de la thèse, si chère au Christianisme, de la sanctification par le devoir d'état, sont manifestes. Sans doute, il y a, dans nos journées, des [56] minutes particulièrement nobles et précieuses, celles de la prière et des sacrements. Sans ces moments de contact plus efficients ou plus explicites, l'afflux de l'omniprésence divine et la vue que nous en avons s'affaibliraient bientôt jusqu'à ce que notre meilleure diligence humaine, sans être absolument perdue pour le Monde, reste pour nous vide de Dieu. Mais, cette part jalousement faite aux relations avec Dieu rencontre, si j'ose dire, « à l'état pur » (c'est-à-dire à l'état d'Être distinct de tous les éléments de ce Monde), comment redouter que l'occupation la plus banale, la plus absorbante, ou la plus attrayante, nous force à sortir de Lui ? - Répétons-le : en vertu de la Création, et, plus encore, de l'Incarnation, *rien n'est profane*, ici-bas, à qui sait voir. Tout est sacré, au contraire, pour qui distingue, en chaque créature, la parcelle d'être élu soumise à l'attraction du Christ en voie de consommation. Reconnaissez, Dieu aidant, la connexion, même physique et naturelle, qui relie votre labeur à l'édification du Royaume Céleste, voyez le Ciel lui-même vous sourire et vous attirer à travers vos œuvres ; et vous n'aurez plus, en quittant l'Église pour la cité bruyante, que le sentiment de continuer à vous immerger en Dieu. Si le travail vous semble fade ou épuisant, réfugiez-vous dans l'inépuisable et reposant intérêt de progresser dans la vie divine. S'il vous passionne, faites passer dans le goût de Dieu, mieux connu et désiré de vous sous le voile de ses œuvres, l'élan spirituel [57] que vous communique la Matière. Jamais en aucun cas, « que vous mangiez ou que vous buviez »... ne consentez à faire quoi que ce soit dont vous ne reconnaissiez d'abord , dont vous ne poursuiviez suprêmement ensuite, la signification et la valeur constructive in Christo Jesu. Ceci n'est pas seulement une leçon de salut quelconque : c'est, suivant l'état et la vocation d'un chacun, la voie même de la sainteté. Qu'est-ce en effet qu'être sainte, pour une créature, sinon adhérer à Dieu au maximum de ses puissances ? - et qu'est-ce qu'adhérer à Dieu au maximum, sinon remplir, dans le Monde organise autour du Christ, la fonction exacte, humble ou éminente, à laquelle, par nature et par surnature, elle est destinée ?

Nous voyons, dans l'Église, toutes sortes de groupements dont les membres s'attachent à la pratique parfaite de telle ou telle vertu particulière : miséricorde, détachement, splendeur des rites, missions, contemplation. Pourquoi n'y aurait-il pas aussi des hommes voués à la tâche de donner, par leur vie, l'exemple de la sanctification générale de l'effort humain ? - des hommes dont l'idéal religieux commun serait de donner leur explicitation consciente complète aux possibilités ou exigences divines que recèle n'importe quelle occupation terrestre ? - des hommes, en un mot, qui, dans les domaines de la pensée, de l'art, de l'industrie, du commerce, de la politique, etc... s'attacheraient à faire, avec l'esprit sublime qu'elles requièrent, [58] les oeuvres fondamentales qui sont l'ossature même de la société humaine ? Autour de nous, les progrès « naturels » dont s'alimente la sainteté de chaque siècle nouveau sont trop souvent abandonnés aux enfants du siècle, c'est-à-dire à des agnostiques ou à des impies. Inconsciemment ou involontairement, sans doute, ceux-ci collaborent au Royaume de Dieu et à l'achèvement des élus : leurs efforts, dépassant ou corrigeant des intentions inachevées ou mauvaises, sont récupérés par Celui « dont l'Énergie est capable de tout se soumettre ». Mais ce n’est là, évidemment, qu'un pis-aller, une phase provisoire dans l'organisation des activités humaines. Depuis les mains qui en pétrissent la pâte jusqu'à celles qui la consacrent, la grande Hostie universelle ne devrait être préparée et maniée qu'avec *adoration.*

Oh ! vienne le temps où les Hommes, éveillés au sens de l'étroite liaison qui associe tous les mouvements de ce Monde dans l'unique travail de l'Incarnation, ne pourront se livrer à aucune de leurs tâches sans l'illuminer de cette vue distincte que leur travail, si élémentaire soit-il, est reçu et utilise par un Centre divin de l'Univers !

À ce moment-là, vraiment, peu de chose séparera la vie des cloîtres de la vie du siècle. - Et à ce moment-là seulement l'action des enfants du Ciel (en même temps que l'action des enfants du Siècle) aura atteint la plénitude désirable de son humanité.

[59]

b. L'humanisation de l'effort chrétien.

Retour à la table des matières

La grande objection de notre temps contre le Christianisme, la vraie source des défiances qui rendent étanches a l'influence de l'Église des blocs entiers d'Humanité, ce ne sont pas précisément des difficultés historiques ou théologiques. C'est le soupçon que notre religion rend ses fidèles *inhumains*.

> « Le Christianisme, pensent les meilleurs parfois d'entre les Gentils, est mauvais ou inférieur, parce qu'il ne conduit pas ses adeptes au-delà, mais au dehors et à côté, de l'Humanité. Il les isole, au lieu de les fondre à la masse. Il les désintéresse, au lieu de les appliquer à la tâche commune. Il ne les exalte donc pas : mais il les amoindrit et il les fausse. Ne l'avouent-ils pas du reste eux-mêmes ? Quand, par chance, un de leurs religieux, un de leurs prêtres, se consacre aux recherches dites profanes, il a bien soin de rappeler, le plus souvent, qu'il ne se prête à ses occupations secondaires que pour s'accommoder à une mode ou à une illusion, pour montrer que les chrétiens ne sont pas les plus sots des humains. En somme, quand un catholique travaille avec nous, nous avons toujours l'impression qu'il le fait sans sincérité, par condescendance. Il paraît s'intéresser. Mais au fond, de par sa religion, il ne croit pas à [60] l'effort humain. Son cœur n'est plus avec nous. Le Christianisme fait des déserteurs et des faux frères : voilà ce que nous ne pouvons pas lui pardonner. »

Cette objection, mortelle si elle était vraie, nous dans la bouche d'un incrédule. Mais ne retentit-elle pas ici ou là, dans les âmes les plus fidèles ? À quel chrétien n'est-il pas arrivé, en sentant l'espèce d'isolant ou de glace qui le séparait de ses compagnons incroyants, de se demander avec inquiétude s'il ne faisait pas fausse route, et s'il n'avait pas effectivement perdu le fil du grand courant humain ?

Eh bien, sans nier que (par leurs paroles bien plus que par leurs actes) tels ou tels chrétiens donnent prise au reproche d'être, sinon des « ennemis », du moins des « fatigués » du genre humain, nous pouvons affirmer, après ce qui a été dit plus haut sur la valeur surnaturelle de l'effort terrestre, que cette attitude tient, chez eux, à une compréhension incomplète, pas du tout à une certaine perfection de la religion.

Nous des déserteurs ? Nous des sceptiques sur l'avenir du Monde tangible ? Nous des dégoûtés du travail humain ? Ah ! comme vous nous connaissez peu... Vous nous soupçonnez de ne pas participer à vos anxiétés, à vos espérances, à vos exaltations dans la pénétration des mystères et la conquête des énergies terrestres. « De telles émotions, dites-vous, ne sauraient être partagées que [61] par ceux qui luttent ensemble pour l'existence : or, vous autres, chrétiens, vous faites profession d'être déjà sauvés.» Comme si, pour nous, autant et bien plus que pour vous, ce n'était pas une question de vie ou de mort que la Terre, jusque dans ses puissances les plus naturelles Pour vous (et en ceci, justement, vous n'êtes pas encore assez humains, vous n'allez pas jusqu'au bout de votre humanité) il n'y va que du succès ou de l'échec d'une réalité qui, même conçue sous les traits de quelque surhumanité, reste vague et précaire. Pour nous, il y va, en un sens vrai, de l'achèvement du triomphe d'un Dieu même. Une chose est infiniment décevante, je vous l'accorde : c'est que, trop peu conscients des responsabilités « divines » de leur vie, bien des chrétiens vivent comme les autres hommes dans un demi-effort, sans connaitre l'aiguillon ou l'ivresse du Règne de Dieu à promouvoir à partir de tous les domaines humains. Mais ne critiquez là que notre faiblesse. Au nom de notre foi, nous avons le droit et le devoir de nous passionner pour les choses de la Terre. Comme vous, et même mieux que vous, (parce que, seul de nous deux, je puis prolonger à l'infini, conformément aux requêtes de mon vouloir présent, les perspectives de mon effort), je veux me vouer, corps et âme, au devoir sacré de la Recherche. Sondons toutes les murailles. Essayons tous les chemins. Scrutons tous les abîmes *Nihil intentatum...* Dieu le veut, [62] qui a voulu en avoir besoin. - Vous êtes homme ? *« Plus et ego ».*

« Plus et ego ». N'en doutons pas. En ce temps où s'éveille légitimement, dans une Humanité près de devenir adulte, la conscience de sa force et de ses possibilités, c'est un des premiers devoirs apologéti-

ques du chrétien de montrer, par la logique de ses vues religieuses, et plus encore par la logique de son action, que le Dieu incarné n'est pas venu diminuer en nous la magnifique responsabilité ni la splendide ambition de *nous faire nous-mêmes.* Encore une fois : « *Non minuit, sed sacravit* ». Non, le Christianisme n'est pas comme on le représente ou le pratique parfois, une charge supplémentaire de pratique et d'obligations qui vient encore alourdir, aggraver le poids déjà si lourd, ou multiplier les liens déjà si paralysants, de la vie sociale. Il est, au vrai, une âme puissante, qui donne une signification, un charme, et une légèreté nouvelle à ce que nous faisons déjà. Il nous achemine, c'est exact, vers des sommets imprévus. Mais la pente qui mène à ceux-ci est si bien raccordée à celle que nous montions déjà naturellement que rien n'est plus définitivement humain dans le chrétien (c'est ce qui nous reste à voir) que son détachement même.

[63]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Première partie. La divinisation des activités

6

Le détachement par l’action

Retour à la table des matières

Tout ce que nous venons de dire sur la divinisation *intrinsèque* de l'effort humain ne paraît pas discutable entre chrétiens, puisque nous nous sommes bornés, pour l'établir, à prendre dans leur juste rigueur, et à confronter entre elles, des vérités théoriques ou pratiques reconnues de tous.

Certains lecteurs, toutefois, sans trouver de vice précis à notre raisonnement, se sentiront peut-être vaguement déroutés ou inquiets devant un idéal chrétien ou est faite une aussi large part à la préoccupation du développement humain et à la poursuite des améliorations terrestres. Qu'ils veuillent bien ne pas oublier que nous n’avons parcouru encore que la moitié du chemin qui mène à la montagne de la Transfiguration. Nous ne nous sommes occupés, jusqu‘ici, que de la portion active de nos vies. Dans quelques instants, c'est-à-dire au chapitre des passivités et des diminutions, nous verrons se découvrir plus largement les bras dominateurs de la Croix. Observons-le cependant. Dans l'attitude si optimiste, si élargissante, dont nous venons d'esquisser les traits, un véritable et profond renoncement est partout dissimulé. Celui qui s'attache au devoir humain [64] suivant la formule chré-

tienne, bien qu'il puisse extérieurement paraître immerge dans les soins de la Terre, est, jusqu'au fond de lui-même, un grand détaché.

En soi, par nature, le travail est un facteur multiple de détachement pour tous ceux qui s'y livrent sans révolte, avec fidélité. D'abord, il implique l'effort, la victoire sur l'inertie. Si intéressant et spirituel soit-il (plus spirituel est-il, pourrait-on dire), le travail est un douloureux enfantement. L'homme n'échappe au terrible ennui du devoir monotone et banal que pour faire face aux anxiétés et à la tension intérieure de la « création ». Créer, ou organiser, de l'énergie matérielle, de la vérité ou de la beauté, c'est un tourment intérieur qui enlève celui qui s'y hasarde à la vie paisible et reployée ou git proprement le vice de l'égoïsme et de l'attachement. Non seulement, pour être un bon ouvrier de la Terre, l'homme doit quitter une première fois sa tranquillité et son repos ; mais il lui faut savoir abandonner sans cesse, pour des formes meilleures, les formes premières de son industrie, de son art, de sa pensée. S'arrêter à jouir, à posséder, serait une faute contre l'action. Encore et encore, il faut se surpasser, s'arracher à soi-même, laisser à chaque instant derrière soi les ébauches les plus, aimées. - Or suivant cette route, qui n'est pas si différente qu'il peut paraître d'abord de la voie royale de la Croix, le détachement ne consiste pas simplement [65] au remplacement continuel d'un objet par un autre objet du même ordre, - comme les kilomètres, sur une route plate, succèdent aux kilomètres. En vertu d'une merveilleuse puissance montante incluse dans les choses (nous l'analyserons plus en détail, en parlant de la « puissance. spirituelle de la Matière »), chaque réalité atteinte et dépassée nous fait accéder à la découverte et à la poursuite d'un idéal de qualité spirituelle plus haute. Pour qui tend convenablement sa voile au souffle de la Terre, un courant se décèle qui force à prendre toujours la plus haute mer. Plus un homme désire et agit noblement, plus il devient avide d'objets larges et sublimes à poursuivre. La seule famille, le seul pays, la seule face rémunératrice de son action ne lui suffisent bientôt plus. Il lui faudra des organisations générales à créer, des voies nouvelles à frayer, des Causes à soutenir, des Vérités à découvrir, un Idéal à nourrir et à défendre. - Ainsi, peu à peu, l'ouvrier de la Terre ne s'appartient plus. Petit à petit, le grand souffle de l'Univers, insinué en lui par la fissure d'une action humble mais fidèle, l'a dilaté, soulevé, emporté.

Chez le chrétien, pourvu qu'il sache tirer parti des ressources de sa foi, ces effets atteignent leur paroxysme et leur couronnement. Nous l'avons vu : au point de vue de la réalité, de la précision, de la splendeur du terme ultime que nous devons viser par le moindre de nos actes, nous sommes, nous disciples du Christ, les plus fortunés des [66] Hommes. Le chrétien se reconnaît comme fonction de diviniser le Monde en Jésus-Christ. Chez lui, donc, le processus naturel qui chasse l'action humaine d'idéal en idéal, vers des objets de plus en plus consistants et universels, arrive, grâce à l'appui de la Révélation, a son complet épanouissement. Chez lui, par suite, le détachement par l'action doit obtenir le maximum de son efficacité.

Et ceci est parfaitement vrai. Tel que nous l'avons conçu dans ces pages, le chrétien est à la fois le plus attaché et le plus détaché des humains. Convaincu, plus qu'aucun « mondain » de la valeur et de l'intérêt insondable-, caches sous la moindre des réussites terrestres, il est persuadé, en même temps, aussi bien qu'aucun anachorète, du néant de tout succès, si on l'envisage simplement comme un avantage individuel (ou même universel) en dehors de Dieu. C'est Dieu, et Dieu seul, qu'il poursuit à travers la réalité des créatures. Pour lui, l'intérêt est vraiment *dans* les choses, mais en absolue dépendance de la présence de Dieu en elles. La lumière céleste se fait tangible et attingible pour lui dans le cristal des êtres ; mais il ne veut que la lumière ; et si la lumière s'éteint, parce que l'objet est déplace, dépasse ou se déplace, la plus précieuse substance ne devient plus à ses yeux que de la cendre. Ainsi, jusque dans lui-même et les développements les plus personnels qu'il se donne, ce n'est pas soi-même qu'il cherche, mais le plus Grand que lui-même, auquel il se sait [67] destiné. Vraiment, à son propre regard, il ne compte plus ; il n'existe plus ; il s'est oublié et perdu dans l'effort même qui le perfectionne. Ce n'est plus l'atome qui vit, c'est l'Univers en lui.

Non seulement il a rencontré Dieu dans le domaine entier de ses activités tangibles. Mais, au court de cette première phase de son développement spirituel, le Milieu divin découvert absorbe ses puissances dans la proportion même où celles-ci conquièrent plus laborieusement leur individualité.

[69]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Deuxième partie

LA DIVINISATION DES PASSIVITÉS

Retour à la table des matières

[71]

EN MÊME temps que l'Homme, par le développement même de ses puissances, est amené à découvrir des buts de plus en plus vastes et élevés à son action, il tend à être dominé par l'objet de ses conquêtes ; et, comme Jacob dans son corps à corps avec l'Ange, il finit par adorer ce contre quoi il luttait. La grandeur qu'il a dévoilée et déchaînée le subjugue. Et alors, de par sa nature d'élément, il est amène à reconnaître que, dans l'acte définitif qui doit le réunir au Tout, les deux termes de l'Union sont démesurément inégaux. Lui, le plus petit, il a à recevoir plus qu'à donner. Il se trouve saisi par ce dont il croyait s’emparer.

Le Chrétien, étant en droit le premier et le plus humain des Hommes, est soumis, plus que personne, à ce renversement psychologique qui fond insensiblement, chez toute créature intelligente, la joie d'agir en désir de subir, - l'exaltation de se faire soi-même en l'ardeur de mourir dans un autre. Après avoir été surtout sensible, peut-être, aux attraits de l'union à Dieu par l'action, [72] il se prend à concevoir et à désirer une face complémentaire, une phase ultérieure, à sa communion : celle où il se développerait moins en lui-même qu'il ne se perdrait en Dieu.

De cet achèvement dans le don, il n'a pas à chercher bien loin de lui les possibilités et la réalisation. Elles lui sont à chaque instant présentées, - elles l'assiègent, faudrait-il dire, par toute l'extension et la profondeur des sujétions sans nombre qui font de nous les serviteurs, bien plus que les maîtres, de l'Univers.

Examinons, le moment en est venu, le nombre, la nature et la divinisation possible de nos passivités.

Planche 5

Le Milieu Divin de la Compagnie de Jésus

« Je suis de plus en plus convaincu qu'une grande chose nait au cœur de l'Église. Quelque chose qui convertira contagieusement la Terre. Et à ceci je me sens réellement voué. »

Lettre à un ami.

Retour à la table des matières

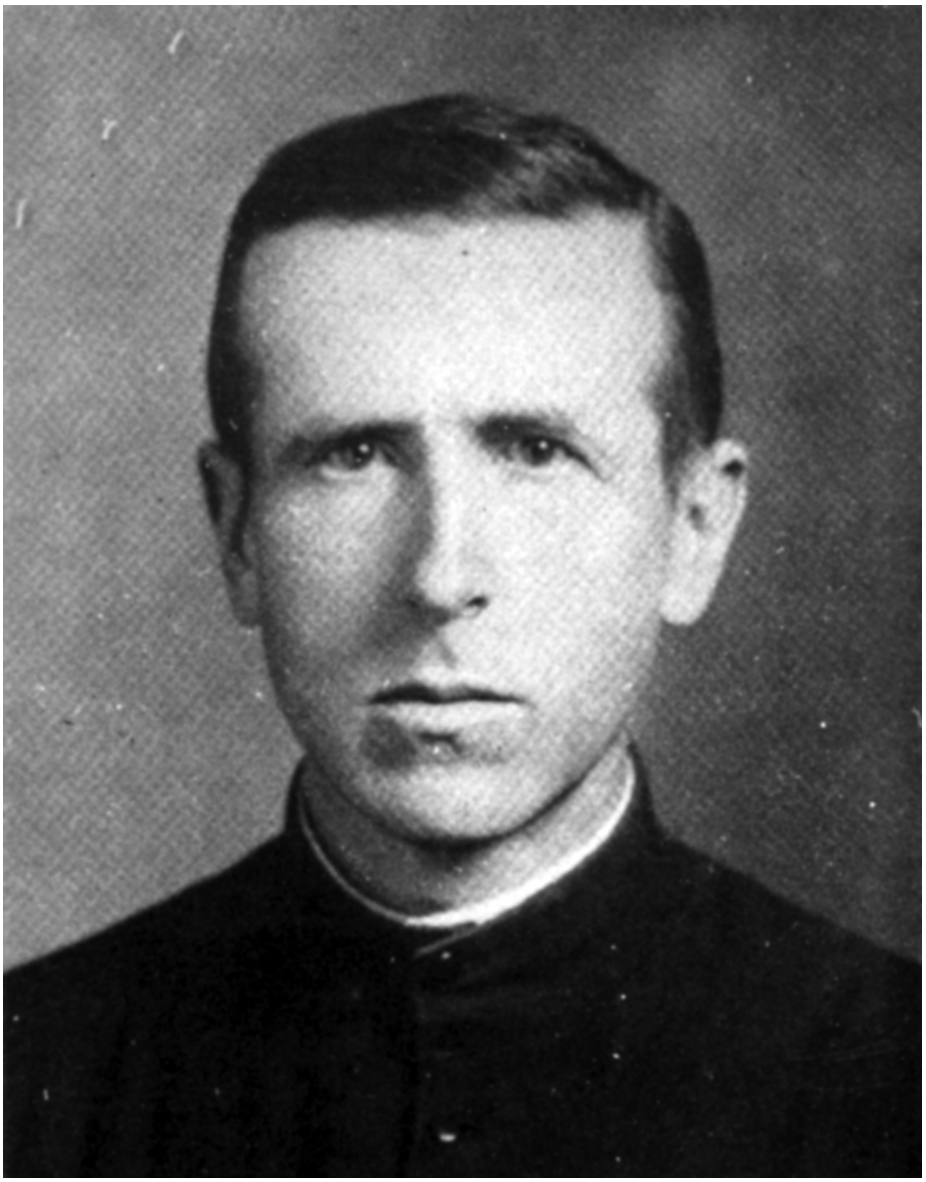


Planche 6

Le Milieu Divin du Danger,

«...Si je ne dois pas redescendre de là-haut, je voudrais que mon corps restât pétri dans l'argile des forts comme un ciment jeté par Dieu entre les pierres de la cité nouvelle. »

Douaumont. Écrit de 1916.

Retour à la table des matières



[72]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Deuxième partie.
La divinisation des passivités

1

Extension, profondeur et formes diverses des passivités humaines.

Retour à la table des matières

Les passivités, avons-nous rappelé en commençant cette étude, forment la moitié de l'existence humaine. Cette expression veut dire, tout naïvement, que ce qui n'est pas agi, en nous, est, par définition, subi. Mais elle ne préjuge en rien des proportions suivant lesquelles action et passion se divisent notre domaine intérieur. En fait, les deux parts, active et passive, de nos vies sont extraordinairement inégales. Dans nos perspectives, la [73] première occupe la première place, parce qu'elle nous est plus agréable et plus perceptible. Mais, dans la réalité des choses, la deuxième est, sans mesure, la plus étendue et la plus profonde.

Les passivités, d'abord, accompagnent sans cesse nos opérations conscientes à titre de réactions dirigeant, soutenant, ou contrecarrant nos efforts. Et, de ce seul chef déjà, elles doublent nécessairement et exactement l'étendue de notre activité. - Mais leur zone d'influence

s'étend bien au-delà de ces étroites limites. Si nous y prenons garde, en effet, nous nous apercevons, avec une sorte d'effroi, que nous n'émergeons dans la réflexion et la liberté que par la fine pointe de nous-mêmes. Nous nous connaissons et nous nous dirigeons, mais dans un rayon incroyablement faible. Immédiatement au-delà commence une nuit impénétrable, et cependant chargée de présences, - la nuit de tout ce qui est en nous et autour de nous, sans nous et malgré nous. Dans cette obscurité, aussi vaste, riche, trouble et complexe que le passé et le présent de l'Univers, nous ne sommes pas inertes ; nous réagissons, puisque nous subissons. Mais cette réaction, qui s'opère, sans notre contrôle, par un prolongement inconnu de notre être, fait encore partie elle-même, humainement parlant, de nos passivités. Vraiment, à partir d'une certaine distance, tout est noir, et cependant tout est plein d'être autour de nous. Voilà les ténèbres, lourdes de promesses et de menaces, qu'il va falloir au chrétien [74] illuminer et animer de la Divine Présence. Au milieu des énergies confuses qui peuplent cette nuit mouvante, notre seule apparition détermine immédiatement la formation de deux groupes qui nous abordent, et qui demandent à être traités suivant des modes bien différents. D'un côté, les forces amies et favorables, qui soutiennent notre effort et nous dirigent vers le succès : ce sont « les passivités de croissance ». De l'autre, les puissances ennemies, qui interfèrent péniblement avec nos tendances, alourdissent ou détournent notre marche vers le plus-être, réduisent nos capacités réelles ou apparentes de développement : ce sont « les passivités de diminution. »

Faisons face successivement aux unes et aux autres ; et regardons-les, droit au visage, jusqu'à ce que, tout au fond de leurs yeux, séducteurs, inexpressifs ou hostiles, nous voyions s'allumer le béni regard de Dieu.

[74]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Deuxième partie.
La divinisation des passivités

2

Les passivités de croissance et les deux mains de dieu.

Retour à la table des matières

Il nous parait si naturel de grandir que nous ne songeons pas d'habitude, à distinguer de notre action les puissances qui l'alimentent, ni les circonstances qui favorisent sa réussite. Et cependant, [75] *« quid habes quod non accepisti ? »* (que possèdes-tu que tu n'aies préalablement reçu ?). Autant, sinon plus, que la Mort, nous subissons la Vie.

Pénétrons au plus secret de nous-mêmes. Faisons le tour de notre être. Cherchons, longuement, à percevoir l'océan de forces subies où est comme trempée notre croissance. Il y a là un exercice salutaire . la profondeur et 1'universalite de nos dépendances feront l'intimité enveloppante de notre Communion.

... Donc, pour la première fois peut-être de ma vie (moi qui suis supposé méditer tous les jours !) j'ai pris la lampe, et quittant la zone, claire en apparence, de mes occupations et de mes relations journalières, je suis descendu au plus intime de moi-même, dans l'abîme profond d'où je sens confusément qu'émane mon pouvoir d'action. Or, à

mesure que je m'éloignais des évidences conventionnelles dont est superficiellement illuminée la vie sociale, je me suis rendu compte que je m'échappais à moi-même. À chaque marche descendue, un autre personnage se découvrait en moi, dont je ne pouvais plus dire le nom exact, et qui ne m'obéissait plus. Et quand j'ai dû arrêter mon exploration, parce que le chemin manquait sous mes pas, il y avait à mes pieds un abîme sans fond d'où sortait, venant je ne sais d'où, le flot que j'ose bien appeler ma vie.

Quelle science pourra-t-elle jamais révéler à l'Homme, l'origine, la nature, le régime, de la [76] puissance consciente de vouloir et d'aimer dont est faite sa vie ? Ce n'est pas notre effort, bien sûr, ni l'effort de personne autour de nous, qui a lancé ce courant. Ce n'est pas davantage notre sollicitude, ni celle d'aucun ami, qui en prévient la baisse, ou en ménage les bouillonnements. Nous pouvons bien, de proche en proche, tracer le long des générations les antécédences partielles du torrent qui nous soulève. Nous pouvons encore, par certaines disciplines ou certains excitants, physiques ou moraux, régulariser ou agrandir l'orifice par où il s'échappe en nous. Mais pas plus par cette géographie que par ces artifices, nous n'arrivons ni en pensée, ni en pratique, à capter les sources de la Vie. je me reçois bien plus que je ne me fais. L'Homme, dit l'Écriture, ne peut ajouter un pouce à sa taille. Encore moins peut-il augmenter d'une unité son potentiel d'aimer, ni accélérer d'une autre unité le rythme fondamental qui règle la maturation de son esprit et de son cœur. En dernier ressort, la vie profonde, la vie fontale, la vie naissante, nous échappent absolument.

Alors, tout saisi de ma découverte, j'ai voulu remonter au jour, oublier l'inquiétante énigme dans le confortable entourage des choses familières, - recommencer à vivre en surface, sans sonder imprudemment les abîmes. Mais voici que, sous le spectacle même des agitations humaines, j'ai vu reparaître, à mes yeux avertis, l'Inconnu auquel je voulais échapper. Cette fois, il ne se [77] dérobait pas au fond d'un abîme : il se dissimulait maintenant sous la multitude des hasards entrecroisés dont est tissée l'étoffe de l'Univers et de ma petite individualité. Mais c'était bien le même mystère : je l'ai reconnu. Notre esprit se trouble quand nous cherchons à mesurer la profondeur du Monde au-dessous de nous. Mais il vacille encore quand nous cherchons à dénombrer les chances favorables dont la confluence fait, à chaque instant, la conservation et la réussite du moindre des vivants. Après la

conscience d'être un autre, et un plus grand que moi, -une seconde chose m'a donne le vertige : c'est la suprême improbabilité, la formidable invraisemblance de me trouver, existant, au sein d'un Monde réussi.

À ce moment, comme quiconque voudra faire la même expérience intérieure, j'ai senti planer sur moi la détresse essentielle de l'atome perdu dans l'Univers, - la détresse qui fait journellement sombrer des volontés humaines sous le nombre accablant des vivants et des astres. Et si quelque chose m'a sauvé, c'est d'entendre la voix évangélique, garantie par des succès divins, qui me disait, du plus profond de la nuit : « *Ego sum, noli timere.* » (C'est moi, ne craignez point.)

Oui, mon Dieu, je le crois : et je le croirai d'autant plus volontiers qu'il n'y va pas seulement de mon apaisement, mais de mon achèvement : c'est Vous qui êtes à l'origine de l'élan, et au terme de l'attraction dont je ne fais pas autre chose, ma vie durant, [78] que de suivre ou favoriser l'impulsion première et les développements. Et c’est Vous, aussi, qui vivifiez pour moi, de votre omniprésence (mieux encore que mon esprit ne le fait pour la Matière qu'il anime) les myriades d'influences dont je suis à chaque instant l'objet. - Dans la Vie qui sourd en moi, et dans cette Matière qui me supporte, je trouve mieux encore que vos dons : c'est Vous-même que je rencontre, Vous qui me faites participer à votre Être, et qui me pétrissez. Vraiment, dans la régulation et la modulation initiale de ma force vitale, - dans le jeu favorablement continu des causes secondes, je touche, d'aussi près que possible, les deux faces de votre action créatrice ; je rencontre et je baise vos deux merveilleuses mains : celle qui saisit si profondément qu'elle se confond, en nous, avec les sources de la Vie, et celle qui embrasse si largement, que sous la moindre de ses pressions, tous les ressorts de l'Univers se plient harmonieusement à la fois. Par leur nature même, ces bienheureuses passivités que sont pour moi la volonté d'être, le goût d'être tel ou tel, et l'opportunité de me réaliser à mon goût, sont chargées de votre influence, - une influence qui m’apparaîtra plus distinctement, bientôt, comme l'énergie organisatrice du Corps mystique. Pour communier avec vous en elles, d'une communion fontale (la Communion aux sources de la Vie), je n'ai qu'à vous reconnaître en elles, et à vous demander d'y être de plus en plus.

[79]

Vous dont l'appel précède le premier de nos mouvements, accordez-moi, mon Dieu, le désir de désirer l'être, - afin que, par cette divine soif elle-même, que vous m'aurez donnée, s'ouvre largement en moi l'accès des grandes eaux. Le goût sacré de l'être, cette énergie primordiale, ce premier de nos points d'appui, ne me l'enlevez pas : *« Spiritu principali confirma me »*. Et Vous encore, Vous dont la sagesse aimante me forme à partir de toutes les forces et de tous les hasards de la Terre, donnez-moi d'ébaucher un geste dont la pleine efficacité m' apparaîtra en face des puissances de diminution et de mort - faites que, après avoir désiré, je croie, je croie ardemment, je croie sur toutes choses, votre active Présence.

Grâce à vous, cette attente et cette foi sont déjà pleines de vertu opérante. Mais comment m'y prendrai-je pour vous témoigner, et me prouver à moi-même, par un effort extérieur que je ne suis pas de ceux qui disent simplement des lèvres : « Seigneur, Seigneur ! » Je collaborerai à votre action prévenante, et je le ferai doublement. À votre inspiration profonde, d'abord, qui me commande d'être, je répondrai par le soin à ne jamais étouffer, ni dévier, ni gaspiller ma puissance d'aimer et de faire. Et à votre Providence enveloppante, ensuite, qui m'indique à chaque instant, par les événements du jour, le pas suivant à faire, l'échelon à gravir, je m'attacherai par le souci de ne manquer aucune occasion de monter « vers l'esprit ».

[80]

Chacune de nos vies est comme tressée de ces deux fils : le fil du développement intérieur, suivant lequel se forment graduellement nos idées, affections, attitudes humaines et mystiques ; et le fil de la réussite extérieure, suivant lequel nous nous trouvons, à chaque moment, au point précis où convergera, pour produire sur nous l'effet attendu de Dieu, l'ensemble des forces de l'Univers.

Mon Dieu, pour que, à toute minute, vous me trouviez tel que vous me désirez , la où vous m'attendez, c'est-à-dire pour que vous me saisissiez pleinement, - par le dedans et le dehors de moi-même, - faites que je ne rompe jamais ce double fil de ma vie.

[72]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Deuxième partie.
La divinisation des passivités

3

Les passivités de diminution [3].

Retour à la table des matières

Adhérer à Dieu caché sous les puissances internes et externes qui animent notre être et le supportent [81] dans son développement, c'est finalement s'ouvrir et se fier à tous les souffles de la vie. Nous répondons et nous « communions » aux passivités de croissance par notre fidélité à agir. Ainsi nous trouvons-nous ramenés, par le désir de subir Dieu, à l'aimable devoir de grandir.

---

[3] Si, nous occupant ici du Mal, nous ne parlons pas plus explicitement du Péché, c'est que, l'objet de ces pages étant uniquement de montrer comment toutes choses peuvent aider le fidèle à s'unir à Dieu, nous n'avions pas à nous occuper directement de ce qui est acte mauvais, c'est-à-dire geste positif de désunion. Le Péché ne nous intéresse ici que par les affaiblissements les déviations que laissent en nous nos fautes personnelles (mêmes pleurées), ou bien encore par les peines et les scandales que nous infligent les fautes d'autrui. Or, de ce point de vue, il nous fait souffrir, et il peut être transformé, de la même manière que les autres douleurs. Voilà pourquoi Mal physique et Mal moral sont placés ici, presque sans distinction, dans le même chapitre des passivités de diminution.

Le moment est venu de sonder le coté décidément négatif de nos existences., - celui où notre regard, aussi loin qu'il cherche, ne discerne plus aucun résultat heureux, aucune terminaison solide, à ce qui nous arrive. Que Dieu soit saisissable dans et par toute vie : ceci nous paraît facile à comprendre. Mais Dieu peut-il se trouver aussi dans et par toute mort ? Voilà qui nous déconcerte. Et voila pourtant ce qu'il faut arriver à reconnaître, d'une vue habituelle et pratique, sous peine de rester aveugle ce qu'il y a de plus spécifiquement chrétien dans les perspectives chrétiennes, - et sous peine aussi d'échapper au contact divin par une des faces les plus étendues et les plus réceptives de notre vie.

Les puissances de diminution sont nos véritables [82] passivités. Leur nombre est immense., leurs formes infiniment variées, leur influence continuelle. Pour fixer nos idées, et diriger notre méditation, nous en ferons ici deux parts, qui correspondent aux deux formes sous lesquelles nous sont déjà apparues les forces de croissance : les diminutions d'*origine interne,* et les diminutions d*'origine externe.*

Les Passivités de diminution externes, ce sont toutes nos mauvaises chances. Suivons en pensée le cours de notre vie : nous les verrons de partout surgir. Voici la barrière qui arrête, ou la muraille qui borne. Voici le caillou qui fait dévier ou l'obstacle qui brise. Voici le microbe ou le mot imperceptible par qui le corps est tue ou l'esprit infecté. Incidents, accidents, de toutes gravités et de toutes espèces, que d'interférences douloureuses (gênes, chocs, amputations, morts...) entre le Monde des « autres » choses, et le Monde qui rayonne à partir de nous. Et cependant, lorsque la grêle, le feu, les bandits, eurent enlevé à Job toutes ses richesses et toute sa famille, Satan put dire à Dieu : « Vie pour vie, l'homme se résigne à tout perdre pourvu qu'il garde sa peau. Touchez seulement au corps de votre serviteur, et vous verrez s'il vous bénira. » C'est peu, en un sens, que les choses nous échappent car nous pouvons nous figurer toujours qu'elles nous reviendront. Le terrible, pour nous, est d'échapper aux choses par un intérieur et irréversible amoindrissement.

Humainement parlant, les passivités de diminution [83] internes forment le résidu le plus noir, et le plus désespérément inutilisable de nos années. Les unes nous ont guettés et saisis à notre premier éveil : défauts naturels, infériorités physiques, intellectuelles ou morales, par qui s'est trouvé impitoyablement limité, dès la naissance et pour toute

la vie, le champ de notre activité, de nos jouissances, de notre vision. Les autres nous ont attendus plus tard, brutales comme un accident, sournoises comme une maladie. Tous, un jour ou l'autre, nous avons pris, ou nous prendrons conscience que l'un quelconque de ces processus de désorganisation s'est installé au cœur même de notre vie. Tantôt ce sont les cellules du corps qui se révoltent ou se corrompent. Tantôt ce sont les éléments mêmes de notre personnalité qui paraissent se désaccorder, ou s'émanciper. Et alors nous assistons, impuissants, à des affaissements, à des rébellions, à des tyrannies intérieures, la où aucune influence amie ne peut venir nous secourir. - Que si nous évitons plus ou moins complètement, par chance, les formes critiques de ces invasions, qui viennent, au fond de nous-mêmes, tuer irrésistiblement la force, la lumière ou l'amour dont nous vivons, il est une altération, lente et essentielle, à laquelle nous ne saurions échapper : l'âge, la vieillesse, qui, d'instant en instant, nous enlèvent à nous-mêmes pour nous pousser vers la fin. Durée qui retarde la possession, durée qui arrache à la jouissance, durée qui fait de nous tous des condamnés [84] à mort, - formidable passivité que l'écoulement de la durée...

Dans la mort, comme dans un océan, viennent confluer nos brusques ou graduels amoindrissements. La mort est le résumé et la consommation de toutes nos diminutions : elle est *le mal* - mal simplement physique, dans la mesure où elle résulte organiquement de la pluralité matérielle où nous sommes immergés, - mais mal moral aussi, pour autant que cette pluralité désordonnée, source de tout heurt et de toute corruption, est engendrée, dans la société ou en nous-mêmes, par le mauvais usage de notre liberté.

Surmontons la Mort, en y découvrant Dieu. Et le Divin se trouvera, du même coup, installe au coeur de nous-mêmes, dans le dernier recoin qui semblait pouvoir lui échapper.

Ici, comme dans le cas de la « divinisation » de nos activités humaines, nous trouverons la foi chrétienne absolument formelle dans ses affirmations et dans sa pratique. Le Christ a vaincu la Mort, non seulement en réprimant ses méfaits, mais en retournant son aiguillon. Par la vertu de la Résurrection, plus rien ne tue nécessairement, mais tout est capable de devenir, sur nos vies, le béni contact des mains divines, la bénie influence de la Volonté de Dieu. À tout instant, quelque compromise par nos fautes, ou quelque désespérée par les circonstances que soit notre situation, nous pouvons, en un complet re-

dressement, ré-ajuster [85] le Monde autour de nous, et reprendre favorablement notre vie. « *Diligentibus Deum omnia convertuntur in bonum.* » Tel est le fait qui domine toute explication et toute discussion.

Mais ici encore, comme lorsqu'il s'est agi de sauver la valeur de l'effort humain, notre esprit veut se justifier à lui-même ses espérances, afin de mieux s'y abandonner.

« *Quomodo fiet istud ?* » Cette recherche est d'autant plus nécessaire que l'attitude chrétienne en face du Mal prête davantage à de redoutables méprises. Une fausse interprétation de la résignation chrétienne est, avec une fausse idée du détachement chrétien, la principale source des antipathies qui font si loyalement haïr l'Évangile par un grand nombre de Gentils.

Demandons-nous comment, et à quelles conditions, nos morts apparentes, c'est-à-dire les déchets de notre existence, peuvent être intégrées dans l'établissement, autour de nous, du Règne et du Milieu divins. Il nous servira, pour cela, de distinguer par la pensée deux phases, deux temps, dans le processus qui aboutit à la transfiguration de nos amoindrissements. Le premier de ces temps est celui de la lutte contre le mal. Le deuxième, celui de la défaite et de sa transfiguration.

[86]

a. La lutte avec Dieu contre le Mal.

Lorsque le chrétien souffre, il dit : « Dieu m'a touché ». Cette parole est excellemment vraie. Mais elle résume, en sa simplicité, une série complexe d'opérations *au terme desquelles seulement* elle a le droit d'être prononcée. Si nous cherchons à séparer, dans l'histoire de nos rencontres avec le Mal, ce que les scolastiques appellent des « instants de nature », il nous faut dire, tout au contraire, pour commencer : « Dieu désire me libérer de cet amoindrissement, - Dieu veut que je l'aide à éloigner de moi ce calice ». Lutter contre le Mal, réduire au minimum le Mal (même simplement physique) qui nous menace, - tel est indubitablement le premier geste de notre Père qui est aux cieux ; sous une autre forme, il nous serait impossible de le concevoir, et encore moins de l'aimer.

Oui, c'est une vue exacte - et une vue strictement évangélique - des choses, que de se représenter la Providence comme attentive, au cours des âges, à épargner les blessures du Monde, et à panser ses plaies. C'est Dieu vraiment qui suscite, le long des siècles, conformément au rythme général du progrès, les grands bienfaiteurs et les grands médecins. C'est lui qui anime, même chez les plus incroyants, la recherche de tout ce qui soulage et de tout ce qui guérit. Les hommes ne reconnaissent-ils [87] pas instinctivement cette divine Présence, eux dont les haines s'apaisent et les objections se dénouent aux pieds de chaque libérateur de leur corps ou de leur esprit ? N'en doutons pas. À la première approche des diminutions, nous ne saurions trouver Dieu autrement qu'en détestant ce qui fond sur nous, et en faisant notre possible pour l'esquiver. Plus nous repousserons la souffrance, à ce moment, de tout notre cœur et de tous nos bras [4], plus nous adhérerons , alors, au coeur et a l'action de Dieu.

b. Notre défaite apparente et sa transfiguration.

Avec Dieu comme allie, nous sommes assurés de toujours sauver notre âme. Mais rien ne nous garantit, nous le savons trop bien, que nous éviterons toujours la douleur, ni même certains échecs intérieurs par lesquels nous pouvons nous imaginer [88] avoir manqué notre vie. Tous, en tout cas, nous vieillissons et tous nous mourrons. Ceci veut dire qu'à un moment ou l'autre, quelque belle que soit notre résistance, nous sentons l'étreinte des forces diminuantes, contre laquelle nous luttions, dominer peu à peu nos puissances de vie, et nous coucher a terre, physiquement vaincus. - Comment, si Dieu combat avec nous, pouvons-nous être battus ? ou que signifie cette défaite ?

---

[4] Sans révolte et sans amertume, bien sûr, mais avec une *tendance anticipée* à l'accueil et à la résignation finale. Il est évidemment difficile de séparer les deux « instants de nature» sans les déformer un peu dans la description. Observons-le : la nécessité de ce stade initial de résistance au Mal est évidente, et tout le monde l'admet. L'échec consécutif à la paresse, la maladie contractée par imprudence injustifiée, etc. ne sauraient passer, pour personne, comme étant, *immédiatement,* la Volonté de Dieu.

Le problème du Mal, c'est-à-dire la conciliation de nos déchéances, même simplement physiques, avec la bonté et la puissance créatrices, restera toujours, pour nos esprits et nos cœurs, un des mystères les plus troublants de l'Univers. Pour être comprises, les douleurs de la créature (tout comme la peine du damné) supposeraient chez nous une appréciation de la nature et de la valeur de l' « être participé » que nous ne pouvons avoir, faute de point de comparaison. Nous entrevoyons pourtant ceci : d'un côté, l'œuvre, entreprise par Dieu, de s'unir intimement des êtres crées, suppose chez ceux-ci une lente préparation, au cours de laquelle (*déjà existants, mais point encore achevés)* ils ne peuvent échapper, par nature, aux risques (aggravés par une faute originelle) qu'entraîne l'imparfaite organisation du Multiple en eux et autour d'eux ; - d'un autre côté, parce que la victoire définitive du Bien sur le Mal ne peut s'achever que dans l'organisation *totale* du Monde, nos vies individuelles, infiniment courtes, ne sauraient [89] bénéficier, ici-bas, de l'accès à la Terre Promise. Nous ressemblons à ces soldats qui tombent, au cours de l'assaut dont sortira la Paix. Dieu n'est donc pas vaincu, une première fois, dans notre défaite, parce que, si nous paraissons succomber individuellement, le Monde, en qui nous revivrons, triomphe à travers nos morts.

Mais ce premier aspect de sa victoire, suffisant pour assurer la toute-puissance de son bras, se complète par une autre manifestation, plus directe peut-être, et en tout cas plus immédiatement palpable pour chacun de nous, de son universelle domination. Dieu ne peut pas, en vertu même de ses perfections [5], faire que les éléments d'un Monde en voie de croissance, - ou tout au moins d'un Monde tombé en voie de remontée, échappent aux heurts et aux diminutions, même morales : *« necesse est enim ut veniant scandala »*. Eh bien, il se rattrapera, - il se vengera, si l'on peut dire, - en faisant servir a un bien supérieur de ses fidèles le mal même que l'état actuel de la Création ne lui permet pas de supprimer immédiatement. Semblable à un artiste qui saurait profiter d'un [90] défaut ou d'une impureté pour tirer de la pierre qu'il sculpte, ou du bronze qu'il fond, des lignes plus exquises ou un son plus beau, Dieu, *pourvu que nous nous fiions amoureusement à lui*, -

[5] Parce que ses perfections ne sauraient aller contre la nature des choses, et que la nature d'un Monde supposé en voie de perfectionnement, ou « en remontée », est justement d'être encore partiellement désordonné. Un Monde qui ne présenterait plus trace, ou menace de Mal, serait un Monde déjà consommé.

sans écarter de nous les morts partielles, ni la mort finale, qui font essentiellement partie de notre vie, les transfigure en les intégrant dans un plan meilleur. Et à cette transformation non seulement nos maux inévitables sont admis, mais nos fautes, même les plus volontaires, si seulement nous les pleurons. Pour les chercheurs de Dieu, tout n'est pas immédiatement bon, mais tout est susceptible de le devenir : « *Omnia convertuntur in bonum* [6]. »

Suivant quel processus, par quelles phases, Dieu opère-t-il cette merveilleuse transformation de nos morts en une meilleure vie ? Par analogie avec ce que nous savons réaliser nous-mêmes, et par réflexion sur ce qui a toujours été l'attitude et l'enseignement pratique de l'Église en face de la souffrance humaine, il est permis d'essayer de le conjecturer un peu.

Suivant trois modes principaux, pourrait-on dire, la Providence convertit, pour ses croyants, le Mal en Bien. - Tantôt, l'échec que nous aurons subi dérivera notre activité sur des objets ou vers un [91] cadre plus favorables, bien que toujours situés dans le plan de la réussite humaine que nous poursuivions. Tel nous est représenté Job, dont le nouveau bonheur surpassa l'ancien. - D'autres fois, et plus souvent, la perte qui nous afflige nous forcera à chercher, dans un domaine moins matériel, à l'abri des vers et de la rouille, la satisfaction de nos désirs frustrés. L'histoire des saints, et plus généralement de tous les personnages remarquables par leur intelligence ou leur bonté, est pleine de ces cas où nous voyons l'homme sortir agrandi, trempe, renouvelé, d'une épreuve, ou même d'une chute, qui paraissaient devoir le diminuer ou l'abattre pour toujours. L'insuccès, alors, joue pour nous le rôle du gouvernail de profondeur pour l'avion, ou encore, si l'on préfère, du sécateur pour la plante. Il canalise notre sève intérieure, il dégage les « composantes » les plus pures de notre être, de manière a nous faire jaillir plus haut et plus droit. La déchéance, même morale, se change ainsi en une réussite, qui, si spirituelle soit-elle, demeure encore *expérimentalement* sentie. En face de saint Augustin, ou de sainte Madeleine, ou de sainte Lidwine, personne n'hésite a penser : « *Felix*

6 Pour les effets plus « miraculeux » de la foi, voir ce que nous disons, ci-dessous (p. 169). Nous ne cherchons évidemment pas à donner ici une théorie générale de la prière.

dolor » ou « Felix culpa ». En sorte que, jusqu'en ce point, nous continuons à « comprendre » la Providence.

Mais il est des cas plus difficiles (et ce sont précisément les plus ordinaires), où notre sagesse est entièrement déconcertée. À chaque instant [92] nous observons, en nous ou autour de nous, de ces diminutions qu'aucun avantage, sur aucun plan perceptible, ne paraît compenser : disparitions prématurées, accidents stupides, affaiblissements portant sur les zones les plus hautes de l'être. Sous de pareils coups, l'Homme ne se relève dans aucune direction appréciable, mais il disparaît, ou demeure tristement amoindri. Comment se peut-il que ces réductions mêmes, sans compensation, qui sont la Mort dans ce qu'elle a de précisément mortel, deviennent pour nous un bien ? C'est ici que se manifeste, sur le domaine de nos diminutions, le troisième mode d'action de la Providence, le plus efficace et le plus sanctifiant.

Déjà Dieu avait transfiguré nos souffrances en les faisant servir à notre achèvement senti. Entre ses mains, les forces diminuantes étaient devenues, d'une façon perceptible, l'instrument qui taille, sculpte, polit en nous, la pierre destinée à tenir un lieu précis dans la Jérusalem céleste. Il va faire mieux encore, car, par l'effet de sa toute-puissance tombant sur notre foi, les événements qui ne se manifestent expérimentalement dans notre vie que comme de purs déchets vont devenir un facteur immédiat de l'union que nous rêvons d'établir avec Lui.

S’unir, c'est, dans tous les cas, émigrer et mourir partiellement en ce qu'on aime. Mais si, comme nous en sommes persuadés, cette annihilation en l'Autre doit être d'autant plus complète que l'on [93] s'attache à un plus grand que soi, quel ne doit pas être l'arrachement requis pour notre passage en Dieu ? - Sans doute, la destruction progressive de notre égoïsme par l'élargissement « automatique » (analysé plus haut, p. 64) des perspectives humaines, jointe à la spiritualisation graduelle de nos goûts et de nos ambitions sous l'action de certains déboires, - sont des formes très réelles de l'extase qui doit nous enlever à nous-mêmes pour nous subordonner à Dieu. Cependant, l'effet de ce premier détachement n'est encore que de porter aux dernières limites de nous-mêmes le centre de notre personnalité. Arrivés en ce point extrême, nous pouvons avoir l'impression de nous posséder au suprême degré, - plus libres et plus actifs que jamais. Nous n'avons pas encore franchi le point critique de notre excentration, de notre retourne-

ment en Dieu. Il faut faire un pas de plus : celui qui nous fera *perdre pied à tout nous-mêmes - « Illum oportet crescere, me autem minui »*. Nous ne nous sommes pas encore perdus. - Quel va être l'agent de cette définitive transformation ? La Mort, précisément.

En soi, la Mort est une incurable faiblesse des êtres corporels, compliquée, dans notre Monde, par l'influence d'une chute originelle. Elle est le type et le résume de ces diminutions contre lesquelles il nous faut lutter sans pouvoir attendre du combat une victoire personnelle directe et immédiate. Eh bien, le grand triomphe du Créateur [94] et du Rédempteur, dans nos perspectives chrétiennes, c'est d'avoir transformé en facteur essentiel de vivification ce qui, en soi, est une puissance universelle d'amoindrissement et de disparition. Dieu doit, en quelque manière, afin de pénétrer définitivement en nous, nous creuser, nous évider, se faire une place. Il lui faut, pour nous assimiler en lui, nous remanier, nous refondre, briser les molécules de notre être. La Mort est chargée de pratiquer, jusqu'au fond de nous-mêmes, l'ouverture désirée. Elle nous fera subir la dissociation attendue. Elle nous mettra dans l'état organiquement requis pour que fonde sur nous le Feu divin. Et ainsi son néfaste pouvoir de décomposer et de dissoudre se trouvera capte pour la plus sublime des opérations de la Vie. Ce qui, par nature, était vide, lacune, retour a la pluralité, peut devenir, dans chaque existence humaine, plénitude et unité en Dieu.

c. La communion par la diminution.

Mon Dieu, il m'était doux, au milieu de l'effort, de sentir qu'en me développant moi-même, j'augmentais la prise que vous avez sur moi ; il m'était doux, encore, sous la poussée intérieure de la vie, ou parmi le jeu favorable des événements, de m'abandonner à votre Providence. Faites qu'après avoir découvert la joie d'utiliser toute croissance [95] pour vous faire, ou pour vous laisser grandir en moi, j'accède sans trouble à cette dernière phase de la communion au cours de laquelle je vous posséderai en diminuant en vous.

Après vous avoir aperçu comme Celui qui est un « plus moi-même », faites, *mon heure étant venue,* que je vous reconnaisse sous les espèces de chaque puissance, étrangère ou ennemie, qui sem-

blera vouloir me détruire ou me supplanter. Lorsque sur mon corps (et bien plus sur mon esprit) commencera à marquer l'usure de l'âge ; quand fondra sur moi du dehors, ou naîtra en moi, du dedans, le mal qui amoindrit ou emporte ; à la minute douloureuse ou je prendrai tout à coup conscience que je suis malade ou que je deviens vieux ; à ce moment dernier, surtout, où je sentirai que je m'échappe à moi-même, absolument passif aux mains des grandes forces inconnues qui m'ont formé ; à toutes ces heures sombres, donnez-moi, mon Dieu, de comprendre que c'est Vous (pourvu que ma foi soit assez grande) qui écartez douloureusement les fibres de mon être pour pénétrer jusqu'aux moelles de ma substance, pour m'emporter en Vous.

Oui, plus, au fond de ma chair, le mal est incrusté et incurable, plus ce peut être Vous que j'abrite, comme un principe aimant, actif, d'épuration et de détachement. Plus l'avenir s'ouvre devant moi comme une crevasse vertigineuse ou un passage obscur, plus, si je m'y aventure sur votre parole, je puis avoir confiance de me perdre ou de m'abîmer [96] en Vous, - d'être assimilé par votre Corps, Jésus.

O énergie de mon Seigneur, Force irrésistible et vivante, parce que, de nous deux, Vous êtes le plus fort infiniment, c'est à Vous que revient le rôle de me brûler dans l'union qui doit nous fondre ensemble. Donnez-moi donc quelque chose de plus précieux encore que la grâce pour laquelle vous prient tous vos fidèles. Ce n’est pas assez que je meure en communiant. Apprenez-moi *à communier en mourant.*

d. La vraie Résignation.

L'analyse qui précède (analyse où nous avons cherché à distinguer suivant quelles phases peuvent se diviniser nos diminutions) nous a permis de *justifier devant nous-mêmes* l'expression si chère à tous les chrétiens qui souffrent : « Dieu m'a touché. Dieu me l'a pris. Que sa volonté soit faite ». Grâce à elle, sous les maux qui nous corrompent au-dedans, sous les heurts qui nous brisent du dehors, nous avons compris comment pouvaient réapparaitre, plus opérantes et pénétrantes que jamais, les deux Mains de Dieu. - La même analyse à un autre résultat, presque aussi précieux. Conformément à ce que nous annoncions plus haut, elle nous met en mesure de justifier devant les autres

hommes, nous chrétiens, la légitimité et la valeur humaine de la résignation.

[97]

La résignation chrétienne est sincèrement considérée et blâmée par beaucoup d'honnêtes gens comme un des éléments les plus dangereusement assoupissants de l« opium religieux ». Après le dégoût de la Terre, il n'y a pas d'attitude qu'on reproche avec plus de rancune à l'Évangile d'avoir répandue, que la passivité devant le Mal, - une passivité qui peut aller jusqu'à la culture perverse de la diminution et de la souffrance. Nous le disions plus haut a propos du « faux détachement » : cette accusation, ou simplement ce soupçon, sont infiniment plus efficaces, en ce moment, pour arrêter la conversion du Monde que toutes les objections tirées de la Science ou de la Philosophie. Une religion jugée inférieure à notre idéal humain, quels que soient les prodiges dont elle s'entoure, est une religion *perdue.* Il est donc d'une importance suprême pour le chrétien de comprendre et de vivre la soumission à la Volonté de Dieu dans le sens actif, seul orthodoxe, que nous avons rappelé.

Non, le chrétien n'a pas, pour pratiquer intégralement la perfection de son christianisme, à déserter devant le devoir de la résistance au Mal. Dans un premier temps, au contraire, nous l'avons vu, il doit lutter sincèrement et de toutes ses forces, en union avec la puissance créatrice du Monde, pour que tout mal rétrograde, - pour que rien ne diminue, ni en lui, ni autour de lui. Dans cette phase initiale, le croyant est l’allié convaincu de [98] tous ceux qui pensent que l'Humanité ne réussira qu'à condition d'aller laborieusement jusqu'au bout d'elle-même. Comme nous le disions en parlant du développement humain, il se trouve même plus lie que personne à la grandeur de cette tâche, puisque, à ses yeux, la victoire humaine sur les diminutions, même physiques et naturelles, du Monde, conditionne en partie l'achèvement et la consommation de la Réalité tout à fait précise qu'il adore. - Tant que la résistance demeure possible, il se raidira donc, lui, le fils du Ciel, autant que les plus terrestres des enfants du Monde, contre ce qui mérite d'être écarte ou détruit.

Vienne alors, pour lui, la défaite, - la défaite personnelle que nul humain ne peut espérer éviter dans son bref corps a corps individuel avec des puissances dont l'ordre de grandeur et d'évolution est univer-

sel. Pas plus que le héros païen vaincu, il ne relâchera encore sa résistance intérieure. Étouffé, comprimé, son effort demeurera tendu. Mais à ce moment, au lieu de n'avoir, pour compenser et dominer la mort qui vient, que la sombre et problématique consolation du stoïcisme (tout au fond duquel, si on l'analysait bien profond, on trouverait sans doute, comme ultime principe de beauté et de consistance, une foi désespérée *en la valeur du sacrifice*) il verra s'ouvrir devant lui un nouveau domaine de possibilités. Cette force ennemie, qui l'abat et le désagrège, s'il l'accepte avec foi, sans cesser de lutter contre elle, elle peut devenir [99] pour lui un principe aimant de rénovation. Tout est perdu sur le plan expérimental. Mais, dans le domaine dit surnaturel, *une dimension de plus existe*, qui permet a Dieu d'opérer, *insensiblement*, un mystérieux retournement du Mal en Bien. Quittant la zone des réussites et des pertes humaines, le chrétien accède, par un effort de confiance au Plus Grand que lui, à la région des transformations et des accroissements suprasensibles. Sa résignation n'est qu'un élan pour transposer plus haut le champ de son activité.

Comme nous voila loin, n'est-il pas vrai, chrétiennement loin, de cette trop justement critiquée « soumission à la volonté de Dieu » qui risquerait d'amollir, de détremper, le bel acier de la volonté humaine brandie contre toutes les puissances de ténèbres et d'affaiblissement ! Comprenons-le bien, et faisons-le comprendre : ce n'est pas une rencontre immédiate, ni une attitude passive, que de trouver et de faire (même en diminuant et en mourant) la Volonté de Dieu. D'un mal qui m'atteindrait par ma négligence ou par ma faute, je n’aurais pas le droit de penser que c'est Dieu qui me touche [7]. La Volonté de Dieu (sous sa forme subie) [100] je ne la joindrai, à chaque instant, qu'au *bout de mes forces,* là où mon activité tendue vers le mieux-être (un mieux-être entendu suivant les idées humaines normales) se trouve continuellement équilibrée par les forces contraires qui tendent à m'arrêter ou à me renverser. - Si je ne fais pas ce que je puis, pour avancer ou résister, je ne me trouve pas au *point voulu*, - je ne subis pas Dieu autant que je le pourrais et qu'il le désire. Si au contraire mon effort est courageux, persévérant, je rejoins Dieu à travers le Mal, plus profond que le Mal ; je me serre contre lui ; et à ce moment l'optimum de

[7] Le mal dû à ma négligence peut cependant, lui aussi, me devenir la volonté de Dieu si je me repens, et si je corrige mon attitude paresseuse ou insouciante. Tout peut se reprendre et se refondre en Dieu, même les fautes.

ma « communion de résignation » se trouve coïncider nécessairement (par construction) avec le maximum de ma fidélité au devoir humain.

N.D.E.

Il est intéressant de rapprocher de ces pages sur « la Divinisation des Activités et des Passivités » les précisions suivantes, extraites d'une lettre dans laquelle, peu de temps avant la rédaction du *Milieu Divin*, Pierre Teilhard exposait sa spiritualité au P. Auguste Valensin, l'un de ses plus grands amis.

> « J'admets *fondamentalement* que l'achèvement du Monde ne se consomme qu'à travers une mort, une « nuit », un retournement, une excentration et une quasi-dépersonnalisation. L'union au Christ suppose essentiellement que nous reportions en Lui le centre ultime de notre existence, - ce qui signifie le sacrifice radical de l'Égoïsme...
>
> (Cependant)
>
> - Il faut absolument, pour que le Christ prenne toute ma vie -toute la vie - que je croisse en Lui, non seulement par les restrictions ascétiques et les arrachements suprêmement unissants de la souffrance, mais encore par tout ce que mon existence comporte d'effort positif, de perfectionnement naturel.
>
> La formule du Renoncement, pour être totale doit satisfaire à cette double condition :
>
> 1º Nous faire dépasser tout ce qu'il y a dans le Monde.
>
> 2º Et cependant nous assujettir, en même temps, à pousser (avec conviction et passion) le développement de ce même Monde.
>
> Dans l'ensemble, le Christ se donne à nous à travers le Monde à consommer par rapport à Lui.
>
> Remarquez bien ceci :
>
> Aux diverses constructions naturelles je n'attribue aucune valeur définitive et absolue. je n'aime pas en elles leur forme particulière, mais leur fonction,

qui est de construire mystérieusement, d'abord du divinisable - et puis, par la grâce du Christ se posant sur notre effort, du divin...

En résumé l'effort chrétien *complet* consiste, à mon avis, en ces trois choses :

1º collaborer passionnément à l'Effort humain, avec la conscience que, non seulement par la fidélité dans l'obéissance, - mais par l'œuvre réalisée, nous travaillons à l'achèvement du Plérôme en préparant sa matière plus ou moins prochaine.

2º puiser, dans ce labeur pénible et dans la poursuite d'un Idéal de plus en plus élargi, une première espèce de renoncement et de victoire sur l'égoïsme étroit et paresseux.

3º chérir, parallèlement aux « pleins » de la vie, ses « vides », - c'est-à-dire ses passivités et les diminutions providentielles, par où le Christ transforme directement et éminemment en Soi les éléments, la personnalité que nous avons cherché à développer pour Lui...

Détachement et effort humain s'harmonisent donc. Il faut ajouter que leurs combinaisons sont infiniment variées. Il y a une infinité de vocations. Il y a, dans l'Église, saint Thomas d'Aquin et saint Vincent de Paul à côté de saint Jean de la [102] Croix. Il y a, pour chacun de nous, un temps pour croître et un temps pour diminuer. Tantôt c'est l'effort humain constructeur qui domine, tantôt c'est l'annihilation mystique...

Toutes ces attitudes procèdent d'une même orientation intérieure, d'une même loi qui combine le double mouvement de la personnalisation naturelle de l'homme et de sa dépersonnalisation surnaturelle in Christo. »

[103]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Conclusion aux deux premières parties

Quelques vues d'ensemble sur l'ascétique chrétienne

Retour à la table des matières

[105]

APRÈS avoir surveillé, dans les deux moitiés active et passive de notre vie, les progrès envahissants de la divinisation, nous nous trouvons en mesure de jeter un regard d'ensemble sur les nappes célestes où nous a plongés cette marée de lumière. Ce sera la troisième partie de ce travail.

Mais, avant de nous abandonner à la contemplation du Milieu Divin, nous devons, par manière de résume et par surcroît de clarté, reprendre synthétiquement, dans quelques vues d'ensemble, la doctrine ascétique éparse dans les pages qui précèdent.

Nous allons le faire en trois paragraphes dont les sujets seront les suivants : 1º Attachement et détachement. 2º Le sens de la Croix. 3º La puissance spirituelle de la Matière.

[106]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Conclusion aux deux premières parties

1

Attachement et détachement.

Retour à la table des matières

« Nemo dat quod non habet. » Pas de fumée odorante sans encens. Pas de sacrifice sans victime. Comment l'homme se donnerait-il à Dieu s'il n'existait pas ? Quelle possession sublimerait-il par son détachement s'il avait les mains vides ?

Cette observation de simple bon sens permet de résoudre en principe une question assez mal, mais souvent, posée de la manière suivante : « Qu'y a-t-il de mieux pour un Chrétien : l'agir ou le pâtir ? La vie ou la mort ? La croissance ou la diminution ? Le développement ou le retranchement ? La possession ou le renoncement ? »

Réponse générale : « Pourquoi séparer et opposer les deux phases naturelles d'un même effort ? Votre devoir et votre désir essentiels sont d'être unis à Dieu. Mais, pour vous unir, il faut d'abord que vous soyez, - et que vous soyez vous-mêmes, le plus complètement possible. Eh bien, développez-vous donc, prenez possession du Monde pour être. Et puis, ceci fait, renoncez-vous, acceptez de diminuer pour *être à l'autre*. Voilà le double et unique précepte de l'ascétique chrétienne complète. »

De cette méthode d'action, étudions d'un peu [107] plus près les deux termes, dans leur jeu particulier et dans leur effet résultant.

a. Développez-vous d'abord [8], dit le Christianisme au chrétien.

Ce premier temps de la perfection chrétienne n'est généralement pas mis en évidence dans les ouvrages spirituels. Soit que son existence paraisse trop évidente aux auteurs pour qu'ils jugent nécessaire d'en parler, - soit que son exercice leur semble relever d'une activité trop « naturelle », ou même trop dangereuse pour qu'il soit opportun d'y [108] insister, ils le taisent ou ils le supposent. C'est un tort et une lacune. Bien que facilement compris par la majorité des hommes, bien que commun, dans le fond, à toute morale laïque ou religieuse, le devoir du perfectionnement humain a été, comme tout l'Univers, repris, refondu, surnaturalisé, dans le Royaume de Dieu. C'est un devoir proprement chrétien que de grandir, même devant les hommes, et de faire fructifier ses talents, même naturels. C'est une perspective essentiellement catholique de regarder le Monde comme mûrissant - non seulement dans chaque individu ou chaque nation, mais dans la totalité même du genre humain une puissance spécifique de connaître et d'aimer dont le terme transfiguré est la Charité, mais dont les racines et la sève élémentaire sont la découverte et la dilection de tout ce qui est vrai et beau dans la Création. Nous l'avons expliqué tout au long en parlant de la valeur chrétienne de l'action ; mais c'est ici le lieu de s'en

---

8 Évidemment, ce mot « d'abord » indique une priorité de nature, autant et plus qu'une priorité dans le temps. À aucun moment le véritable chrétien ne s'attache purement et simplement à quoi que ce soit, parce que le contact qu'il cherche avec les choses est toujours pris en me de les dépasser ou de les sublimer. L'attachement dont nous parlons ici est donc tout pénétré et dominé de détachement. (V. un peu plus loin, le texte.)

Il reste que l'usage et le dosage du développement dans la vie spirituelle sont choses particulièrement délicates, rien n'étant plus aisé que de se chercher soi-même, sous prétexte de grandir et d'aimer en Dieu. La seule vraie protection contre ce danger d'illusion est un soin constant de garder très vive (Dieu aidant) la vision passionnée du plus *Grand Tout*. En présence de cet intérêt suprême, la seule idée de croître ou de jouir égoïstement, pour soi-même, devient insipide, et insupportable.

souvenir : l'effort humain, jusqu'en ses domaines inexactement appelés profanes, doit prendre, dans la vie chrétienne, la place d'une opération sainte et unissante. Il est la collaboration, tremblante d'amour, que nous prêtons aux mains divines occupées a nous parer et à nous préparer (nous et le Monde) pour l'union finale à travers le sacrifice. Ainsi compris, les soins de l'achèvement et de l'embellissement personnels ne sont qu'un don commencé. Et voilà pourquoi, insensiblement, l'attachement aux créatures qu'ils [109] paraissent manifester, se fond en un complet détachement.

b. « Et quand vous aurez quelque chose, dit le Christ dans l'Évangile, quittez-le et suivez-moi. »

Jusqu'à un certain point le fidèle qui, ayant compris le sens chrétien du développement, aura travaillé à se faire et à faire le Monde pour Dieu, n’aura presque pas besoin d'entendre ce deuxième commandement pour commencer à lui obéir. Ne s’est-il pas déjà quitté, en même temps qu'il prenait possession de lui-même, celui qui n‘a cherché, en conquérant la Terre, qu'à soumettre un peu plus de Matière à l'Esprit ? Et celui-là aussi qui, se refusant à la jouissance, au moindre effort, à la possession paresseuse des choses et des idées, s'est avancé courageusement sur la voie du travail, du renouvellement intérieur, de l'élargissement et de la sublimation sans trêve de son idéal ? Et celui-là encore, qui, pour un plus grand que lui, famille à entretenir, pays à sauver, vérité à découvrir , cause à défendre, à donné son temps, sa santé ou sa vie ? Tous ceux-là, parce qu'ils montent fidèlement le plan de l'effort humain, passent d'une manière continuelle et continue de l'attachement au détachement.

Il y a pourtant deux formes réservées de renoncement que le chrétien n'abordera que sur une [110] invitation ou un ordre précis de son Créateur. Nous voulons dire la pratique des conseils évangéliques et l'usage des diminutions que ne justifie pas la poursuite d'un bien supérieur nettement déterminé.

Pour ce qui regarde les premiers, on ne saurait nier que la vie religieuse (qui a été trouvée, et est encore pratiquée en dehors du chris-

tianisme) puisse être une efflorescence normale, « naturelle », de l'activité humaine en quête de vie plus haute. Il reste cependant que la pratique des vertus de pauvreté, chasteté, obéissance, représente un début d'évasion hors des sphères normales de l'Humanité terrestre, procréante et conquérante ; et que, à ce titre, sa généralisation attendait, pour être licite, un « Duc in Altum », authentiquant les aspirations qui mûrissaient dans l'âme humaine. Cette autorisation du Maître des choses, elle a été donnée une fois pour toutes dans l'Évangile. Mais elle doit être entendue en outre individuellement, par ceux qui en bénéficient : c'est « la vocation ».

Dans l'usage des forces de diminution, plus clairement encore, l'initiative revient entièrement à Dieu. L'Homme peut et doit hiérarchiser et libérer, par quelque pénitence, ses puissances inférieures. Il peut et doit se sacrifier à un intérêt majeur qui le réclame. Mais il n'a pas la permission de se diminuer pour se diminuer. La mutilation volontaire, même conçue comme une méthode de libération intérieure, est un crime contre l'être et le Christianisme l'a formellement condamnée. [111] La plus assurée doctrine de l'Église est que notre devoir, à nous, créatures, est de chercher à vivre toujours plus, par les plus hautes parties de nous-mêmes, conformément aux aspirations de la vie présente. Ceci seul nous regarde. Tout le reste appartient à la Sagesse de Celui qui seul sait faire sortir, de toute mort, une autre vie.

Ne nous impatientons pas follement. Le Maître de la Mort viendra nécessairement bientôt, - et peut-être entendons-nous déjà ses pas. Ne prévenons pas son heure, ni ne la craignons. Quand il entrera en nous pour détruire, en apparence, les vertus et les forces que nous aurons, avec tant de soin et d'amour, distillées pour lui de toutes les sèves de la Terre, ce sera comme un Feu aimant, pour consommer notre achèvement dans l'Union.

c. Ainsi, dans le rythme général de la vie chrétienne, développement et renoncement, attachement et détachement, ne s'excluent pas. Ils s'harmonisent au contraire, comme, dans le jeu de nos poumons, l'aspiration de l'air et son expiration. Ce sont les deux temps de la respiration de l'âme, - ou, si l'on préfère, les deux composantes de l'élan

par lequel elle prend continuellement pied sur les choses pour les dépasser [9].

[112]

Ceci est la solution générale. Dans le détail des cas particuliers, la succession de ces deux temps, l'alliance de ces deux composantes, sont sujettes à d'infinies nuances. Leur juste tempérament demande un tact spirituel qui est la force et la vertu propres des maîtres de la vie intérieure. Chez certains chrétiens, le détachement conservera toujours la forme du désintéressement et de l'effort dont se double le travail humain fidèlement conduit : la transfiguration de la vie sera tout intérieure. Chez d'autres, il se produira, au cours de l'existence, une brisure physique ou une coupure morale qui les fera passer, du niveau de la très sainte vie commune, au palier des renoncements de choix et des états mystiques. Pour tous, du reste, le chemin aboutit au même point : le dépouillement final par la mort, qui accompagne [113] la refonte, et prélude à l'incorporation finale *in Christo Jesu*. Et pour tous, encore, ce qui fait la réussite de la vie, c'est la plus ou moins harmonieuse proportion suivant laquelle les deux éléments, grandir pour le Christ et diminuer en Lui, sont combinés suivant les aptitudes naturelles et surnaturelles engagées. Il serait évidemment aussi absurde de pousser au développement ou au renoncement sans limite qu'au manger ou au jeûne sans trêve. Dans la vie spirituelle, comme dans tout processus

---

9 De ce point de vue «dynamique» s'évanouit l'opposition, trop souvent signalée, entre ascétisme et mysticisme. Les soins apportés par l'Homme à sa perfection personnelle n'ont rien qui le détourne de son absorption en Dieu, du moment que cet effort ascétique n'est qu'une « annihilation mystique » commencée. Il n'y a plus lieu de distinguer un « anthropocentrisme » (ascétique) et un « théocentrisme » (mystique) dès lors que le centre humain n'est aperçu et aimé qu'en conjonction avec (c'est-à-dire en mouvement vers) le Centre Divin. Bien entendu, dans la prise de possession de l'Homme par Dieu, la créature est finalement passive (puisqu'elle se trouve sur-créée dans l'Union divine). Mais cette passivité présuppose un sujet de réaction, c'est-à-dire une phase active. Le feu du Ciel doit tomber sur quelque chose : sinon rien ne sera ni consumé, ni consommé.

organique, il existe, pour chaque individu, un optimum, qu'il serait aussi dommageable de dépasser que de ne pas atteindre [10].

[114]

Ce que nous disions des individus doit se transposer à l'ensemble de l'Église. Il est probable que, suivant les phases de son âge, l'Église est amenée à faire dominer, dans sa vie générale, tantôt un plus grand soin de concourir au labeur terrestre, tantôt un plus jaloux souci de marquer la transcendance finale de ses préoccupations. - Ce qui est tout à fait sûr, c'est que, à chaque instant, sa santé et son intégrité dépendent de l'exactitude avec laquelle ses membres accomplissent, chacun en sa place, des fonctions qui s'échelonnent entre le devoir de vaquer aux occupations réputées les plus profanes de ce monde, et les vocations à la plus austère pénitence ou a la plus sublime contemplation. Tous ces rôles sont nécessaires. Comme un arbre puissant, l'Église a besoin de ses racines nerveusement ancrées dans la Terre, et de ses feuilles sereinement exposées au grand Soleil. De la sorte, a chaque instant, elle résume, dans un acte vital synthétique, une gamme de pulsations innombrables, dont chacune correspond à un degré ou a une forme possibles de spiritualisation.

Quelque chose cependant domine cette diversité, - quelque chose qui confère a l'organisme d'ensemble (comme aussi a chaque élément) sa physionomie chrétienne distinctive : c'est l'élan vers le ciel, l'extase

---

10 C'est donc escamoter le problème fondamental de l'usage des créatures que de le résoudre en disant qu'il faut tendre, dans tous les cas, à prendre de celles-ci le *moins possible*. Cette théorie du *minimum*, née sans doute de l'idée inexacte que Dieu grandit en nous par destruction ou substitution, plus que par transformation (v. ci-dessous p. 128, note) ou, ce qui revient au même, que les virtualités spirituelles de la création matérielle sont actuellement épuisées, cette théorie du *mini*mum, donc, est peut-être bonne pour diminuer certains risques apparents ; mais elle ne nous apprend pas comment tirer des objets qui nous entourent un rendement spirituel maximum, - ce en quoi consiste proprement le Règne de Dieu. La seule formule absolue qui paraisse pouvoir nous guider en cette matière est la suivante : « Aimer au Monde, en Dieu, quelque chose qui devienne toujours plus grand ». Le reste est affaire de prudence chrétienne et de vocation individuelle. Voir ci-dessous pp. 123 et 125, ce que nous disons de l'utilisation, par chacun, des puissances spirituelles de la Matière.

laborieuse et douloureuse à travers la Matière. Il fallait rappeler (et nous n'avons pas fini d'insister sur ce point) que le surnaturel attend et soutient les progrès de notre [115] nature. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'il ne les sublime et ne les achève, en fin de compte, que dans une apparente annihilation. - Cette alliance inséparable des deux termes : progrès personnel et renoncement en Dieu- - mais aussi cette prééminence continuelle, puis finale, du deuxième sur le premier, voilà ce que résume, dans son sens plein, le mystère de la Croix.

[115]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Conclusion aux deux premières parties

2

Le sens de la Croix

Retour à la table des matières

La Croix a toujours été un signe de contradiction et un principe de sélection parmi les Hommes. C'est, nous dit la Foi, suivant l'attraction ou la répulsion consenties qu'elle exerce sur les âmes, que se poursuit le tri du bon et du mauvais grain, la séparation des éléments élus et inutilisables, au sein de l'Humanité. La où elle apparaît, de l'efferves-cence et des oppositions sont inévitables. Encore faut-il que ce conflit ne soit pas inutilement surexcité par une manière provocante, discor-dante, de prêcher la doctrine de Jésus crucifié. Trop souvent, la Croix est présentée a notre adoration, moins comme un but sublime que nous atteindrons en nous surpassant nous-mêmes, que comme un symbole de tristesse, de restriction, de refoulement.

[116]

Cette façon de prêcher la Passion tient simplement, dans bien des cas, à l'emploi malencontreux d'un vocabulaire pieux où les mots les plus graves (tels que sacrifice, immolation, expiation), vidés de leur sens par la routine, sont employés avec une légèreté et une allégresse inconscientes. On joue avec des formules. Mais cette manière de parler finit par donner l'impression que le Règne de Dieu ne peut s'établir que dans le deuil, en prenant constamment le contre-pied et le contre-courant des énergies et des aspirations humaines. Sous la fidélité des mots, rien n'est moins chrétien, au fond, que cette perspective. Ce que nous avons dit, au paragraphe précédent, sur la combinaison nécessaire du détachement et de l'attachement, permet de donner à l'ascèse chrétienne un sens beaucoup plus riche et beaucoup plus complet.

Prise à son plus haut degré de généralité, la doctrine de la Croix est celle à laquelle adhère tout homme persuadé qu'en face de l'immense agitation humaine il s'ouvre un chemin vers quelque issue, et que ce chemin *monte*. La vie a un terme : donc elle impose une direction de marche, laquelle se trouve orientée, en fait, vers la plus haute spiritualisation par le plus grand effort. Admettre ce groupe de principes fondamentaux, c'est déjà se ranger parmi les disciples, lointains peut-être et implicites, mais réels, de Jésus crucifié. Dès cette option première, la première séparation [117] est faite entre les courageux qui réussiront et les jouisseurs qui échouent, entre les élus et les condamnés.

À cette attitude encore vague, le christianisme apporte à la fois des précisions et des prolongements. Avant tout, il donne à notre intelligence, par la révélation d'une chute originelle, la raison de certains excès déconcertants dans les débordements du péché et de la souffrance. - Il découvre ensuite, à nos yeux et à nos cœurs, pour gagner notre amour et fixer notre foi, la passionnante et insondable réalité du Christ historique, chez qui la vie exemplaire d'un homme individuel recouvre ce drame mystérieux : le Maître du Monde menant, comme un élément du Monde, non pas seulement une vie élémentaire, mais (en plus de celle-ci, et par elle) la Vie totale de l'Univers qu'il vient endosser et s'assimiler, en l'expérimentant lui-même. Par la mort crucifiée de cet Être adoré, enfin, il signifie à notre soif de bonheur que le Terme de la création n'est pas à chercher dans les zones temporelles de notre Monde visible, mais que l'effort attendu de notre fidélité doit se consom-

mer *au-delà d'une totale métamorphose,* de nous-mêmes et de tout ce qui nous entoure.

Ainsi, graduellement, les perspectives du renoncement implique dans l'exercice de la vie s'agrandissent. Et, finalement, nous nous trouvons bien déracinés, comme le veut l'Évangile, de ce qu'il y a de tangible dans la Terre. Mais cet arrache [118] ment s'est fait peu à peu, suivant un processus qui n'a ni effarouché, ni blessé, le respect que nous devons aux admirables beautés de l'effort humain.

Il est parfaitement vrai que la Croix signifie évasion hors du Monde sensible, et même en un sens, rupture avec ce Monde. Par les derniers termes de l'ascension où elle nous convie, elle nous force en effet à franchir un palier, un point critique, par où nous perdons pied avec la zone des réalités sensibles. Cet « excès » final, entrevu et accepté dès les premiers pas, jette forcement un jour, un esprit particuliers sur toutes nos démarches. Et voila précisément où gît la folie chrétienne au regard des « sages » qui ne veulent risquer, sur un total « Au-delà » aucun des biens qu'ils ont actuellement entre les mains. Mais cette évasion déchirante hors des zones expérimentales, que représente la Croix, elle n'est (il faut énergiquement le maintenir) que la sublimation de la loi de toute vie. Vers les sommets, embrumés pour nos yeux humains, où nous convie le Crucifix, nous nous élevons par un sentier qui est la voie du Progrès universel. La voie royale de la Croix, c'est tout justement le chemin de l'effort humain, surnaturellement rectifié et prolongé. - Pour avoir entendu pleinement le sens de la Croix, nous ne risquons plus de trouver que la vie est triste et laide. Nous sommes devenus seulement plus attentifs a son incompréhensible gravite.

En somme, Jésus, sur sa Croix, est le symbole [119] et la réalité, tout ensemble, de l'immense labeur séculaire qui, peu à peu, élève l'esprit crée, pour le ramener dans les profondeurs du Milieu Divin. Il représente (en un sens vrai, il est) la création qui, soutenue par Dieu, remonte les pentes de l'être, tantôt s'accrochant aux choses pour y prendre un point d'appui, tantôt s'arrachant à elles pour les dépasser, toujours compensant, par ses peines physiques, le recul amené par ses chutes morales.

La Croix, par conséquent, n'est pas une chose inhumaine, mais super-humaine. Dès l'origine de l'Humanité actuelle nous comprenons qu'elle était dressée en avant de la route qui mène aux plus hautes cimes de la création. Seulement, à la lumière grandissante de la Révélation, ses bras, d'abord nus, se sont montrés revêtus du Christ : « Crux *inuncta* ». À première vue, ce corps sanglant peut nous paraitre funèbre. N'est-ce pas de la nuit qu'il rayonne ? Approchons-nous encore. Et nous reconnaîtrons le Séraphin enflammé de l'Alverne, celui dont la passion et la compassion sont « *incendium mentis* ». Pour le Chrétien, il n'est pas question de s'évanouir dans l'ombre, mais de monter dans la lumière, de la Croix.

N. D. E.

En des pages - non destinées comme *Le Milieu Divin « aux* mouvants du dedans et du dehors » - le Père Teilhard, dans le jaillissement d'une méditation, avait librement exprimé l'importance capitale qu'il attachait à la vocation sacerdotale et [120] religieuse, aux conseils évangéliques et à la mort rédemptrice. Les courts extraits suivants en témoigneront :

> « Tout prêtre, parce qu'il est prêtre, a voué sa vie à une œuvre de salut universel. S'il est conscient de sa dignité, il ne doit plus vivre pour lui, mais pour le Monde, à l'exemple de Celui qu'il est oint pour représenter.
>
> Dans la mesure de mes forces, *parce que je suis prêtre*, je veux désormais être le premier à prendre conscience de ce que le Monde aime, poursuit et souffre ; - le premier à chercher, à sympathiser, à peiner ; le premier à m'épanouir et à me sacrifier, - plus largement humain et plus noblement terrestre qu'aucun serviteur du Monde...
>
> Et je veux, en même temps, par la pratique des conseils, récupérer dans le renoncement tout ce que renferme de flamme céleste la triple concupiscence, - sanctifier, dans la chasteté, la

pauvreté et l'obéissance, la puissance incluse dans l'amour, dans l'or et dans l'indépendance.

Fut-il jamais une Humanité, mon Dieu, plus semblable, dans son sang, à une victime immolée, - plus apte, dans son agitation interne, aux transformations créatrices, - plus riche, dans ses déchaînements, en énergie sanctifiable , - plus proche, dans son angoisse, de la suprême communion ?...

O Prêtres !... jamais vous n'avez été plus prêtres que maintenant, mêlés et submergés comme vous êtes, dans la peine et le sang d'une génération, - jamais plus actifs, - jamais plus directement dans la ligne de votre vocation...

Je n'ose, Seigneur, tellement je me sens faible, vous demander de participer à cette Béatitude. Mais je la vois clairement, et je la proclamerai :

Heureux ceux-là, parmi nous, qui, en ces jours décisifs de la Création et de la Rédemption sont choisis pour cet acte suprême, couronnement logique de leur sacerdoce : communion jusqu'à la mort avec le Christ ... ! » *(Le Prêtre.)*

[121]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Conclusion aux deux premières parties

3

La puissance spirituelle de la matière.

Retour à la table des matières

Le même rayon que la spiritualité chrétienne pleinement comprise dirige sur la Croix pour l'humaniser (sans la voiler) se réfléchit sur la matière pour la spiritualiser.

Dans leurs efforts vers la vie mystique, les Hommes ont souvent cédé à l'illusion d'opposer brutalement l'un à l'autre, comme le Bien et le Mal, l'âme et le corps, l'esprit et la chair. En dépit de certaines expressions courantes, cette tendance manichéenne n'a jamais été approuvée par l'Église. - Qu'il nous soit permis, pour préparer le dernier accès à nos vues définitives sur le Milieu Divin, de venger et d'exalter celle que le Seigneur est venu revêtir, sauver et consacrer, *la sainte matière.*

La Matière, du point de vue ascétique ou mystique où nous nous sommes placés dans ces pages, ce n'est exactement aucune des entités abstraites définies sous ce nom par la Science ou la Philosophie. C'est

bien la même réalité *concrète*, pour nous, que pour la Physique ou la Métaphysique, avec ses mêmes attributs fondamentaux de pluralité, de tangibilité et d'inter-liaison. Mais cette réalité, nous cherchons ici à l'embrasser tout entière, dans sa plus grande généralité possible : [122] nous la prenons avec sa pleine exubérance, telle qu'elle réagit, non seulement à nos perquisitions scientifiques ou dialectiques, mais à toute notre activité pratique. La Matière, ce sera donc, pour nous, l'ensemble des choses, des énergies, des créatures qui nous environnent, dans la mesure où celles-ci se présentent à nous comme palpables, sensibles, « naturelles » (au sens théologique du mot). Ce sera le milieu commun, universel, tangible, infiniment mouvant et varié, au sein duquel nous vivons plonges.

Ceci pose, comment s'offre de prime abord, à notre action, la Chose ainsi définie ? Sous les traits énigmatiques d'une puissance *biface.*

La Matière, d'une part, c'est le fardeau, la chaîne, la douleur, le péché, la menace de nos vies. C'est ce qui alourdit, ce qui souffre, ce qui blesse, ce qui tente, ce qui vieillit. Par la Matière, nous sommes pesants, paralysés, vulnérables, coupables. Qui nous délivrera de ce corps de mort ?

Mais la Matière., en même temps, c'est l'allégresse physique, le contact exaltant, l'effort virilisant, la joie de grandir. C'est ce qui attire, ce qui renouvelle, ce qui unit, ce qui fleurit. Par la matière, nous sommes alimentés, soulevés, reliés au reste, envahis par la vie. En être dépouillés nous est intolérable. « *Non volumus expoliari, sed supervestiri* » (2. Cor. 5. 4.). Qui nous donnera un corps immortel ?

Volontiers, l'ascétisme ne s'arrête qu'au premier [123] visage, c'est-à-dire à celui qui est tourné vers la Mort ; et il recule en disant : « Fuyez ! » Mais que seraient nos esprits, mon Dieu, s'ils n'avaient le pain des objets terrestres pour les nourrir, le vin des beautés créées pour les enivrer, l'exercice des luttes humaines pour les fortifier ? Quelles énergies misérables, quels coeurs exsangues vous apporteraient vos créatures, si elles parvenaient à se couper *prématurément* du sein providentiel où vous les avez placées ! Expliquez-nous, Seigneur, comment nous pouvons, sans nous laisser séduire, regarder le Sphynx. Sans raffinement de doctrine humaine, mais dans le simple geste concret de votre immersion rédemptrice, faites-nous entendre le mystère caché, ici encore, dans les entrailles de la Mort. Par la vertu

de votre douloureuse Incarnation, découvrez-nous, puis apprenez-nous à capter jalousement pour Vous, la puissance spirituelle de la matière.

Pour point de départ à nos réflexions, prenons une comparaison. Imaginons, dans les profondeurs de la mer, un plongeur qui cherche à remonter au jour. Ou bien, encore, figurons-nous, sur le flanc d'une montagne enveloppée de brouillard, un voyageur qui se dirige vers la cime baignée de lumière. Pour chacun de ces deux hommes, l'espace est partage en deux zones affectées de propriétés contraires : l'une en arrière et au-dessous, paraît de plus en plus sombre : l'autre, en avant et au-dessus, se fait de plus en plus claire. Vers [124] celle-ci , pour le nageur comme pour le grimpeur, le succès consiste à s'élever, en prenant un point d'appui sur tout ce qui les entoure. En outre, au cours de cet effort, la lumière grandit à chaque nouveau progrès ; en même temps que l'espace franchi, à mesure qu'il est franchi, cesse d'être éclaire et s'enfonce dans l'ombre. Retenons ces différents traits. Ils expriment symboliquement tous les éléments dont nous avons besoin pour savoir comment nous devons toucher et manier saintement la Matière.

La Matière., avant tout, ce n'est pas seulement le poids qui entraîne, la vase qui enlise, le buisson épineux qui barre le sentier. Prise en soi, antérieurement à notre position et à nos choix, elle est simplement la pente, sur laquelle on s'élève aussi bien qu'on descend, le milieu qui supporte aussi bien qu'il cède, le vent qui abat, aussi bien qu'il enlève. Par nature, et en suite du pêche d'origine, elle représente, il est vrai, une perpétuelle aspiration vers la déchéance. Mais, par nature aussi, et en suite de l'Incarnation, elle renferme une complicité (aiguillon ou attrait) pour le plus-être, qui équilibre, ou même domine la *«fomes peccati »*. La vérité complète sur notre situation est qu'ici-bas, de par notre insertion dans l'Univers, nous sommes places chacun, dans ses nappes ou sur sa pente, en un point particulier déterminé à la fois par l'instant présent du Monde, le lieu humain de notre naissance, et notre vocation [125] individuelle. Et, *à partir de ce point*, diversement situé et élevé, la tâche assignée à notre vie est de monter à la lumière en franchissant, pour atteindre Dieu, *une série donnée de créatures*, qui ne sont pas précisément des obstacles, mais des points d'appui à surmonter, des intermédiaires à utiliser, de la nourriture à prendre, de la sève à épurer, des éléments à nous associer et à entraîner.

Dès lors, toujours par suite de notre position initiale dans les choses, et par suite encore de chaque situation ultérieurement occupée par nous en elle, la Matière se divise, relativement à notre effort, en deux zones : l'une dépassée ou atteinte, vers laquelle nous ne saurions nous retourner, ou sur laquelle nous ne saurions nous fixer, sans descendre ; c'est la zone de la Matière *prise matériellement et charnellement*, l'autre, présentée à nos efforts nouveaux de progrès, de recherche, de conquête, de « divinisation » : c'est la zone de la Matière *prise spirituellement.* Et la limite entre ces deux zones est essentiellement relative et mobile. Ce qui est bon, sanctifiant, spirituel, pour mon frère qui est au-dessous ou à côté de moi sur la montagne, est peut-être mauvais, pervertissant, matériel pour moi-même. Ce que je devais m'accorder hier, je dois peut-être me le refuser aujourd'hui. Et. inversement., des actes qui eussent été une lourde infidélité pour un saint Louis de Gonzague ou un saint Antoine, je dois peut-être les poser, précisément pour m'élever sur les traces de ces saints. Autrement [126] dit, aucune âme ne rejoint Dieu sans avoir franchi, a travers la Matière *un trajet déterminé*, lequel en un sens, est une distance qui sépare, mais, en un sens aussi, est un chemin qui réunit. Sans certaines possessions et certaines conquêtes, nul n'existe tel que Dieu le désire. Tous, nous avons notre échelle de Jacob, dont une série d'objets forment les échelons. Ne cherchons donc pas a nous évader du Monde avant le temps. Mais sachons orienter notre être dans le flux des choses : et alors, en place de la pesanteur qui nous entraînait vers l'abîme de la jouissance et de l'égoïsme, nous sentirons se dégager des créatures une salutaire « composante », qui, suivant un processus déjà noté, nous dilatera, nous arrachera à nos petitesses, nous poussera impérieusement vers l'agrandissement des perspectives, vers le renoncement aux joies savourées, vers le goût des beautés toujours plus spirituelles. La même Matière, qui paraissait être une conseillère de plus grand plaisir et de moindre labeur, sera devenue pour nous, un principe de moindre jouissance et de plus grand effort.

Or, une fois de plus, ce qui est la loi des individus semble être un diminutif et un raccourci de la loi du Tout. Nous tromperions-nous beaucoup en pensant que, dans son universalité, le Monde, lui aussi, a une route déterminée à parcourir avant d'atteindre sa consommation ? N'en doutons pas. Si sa totalité matérielle contient [127] des énergies inutilisables ; si, plus malheureusement aussi, elle compte des éner-

gies et des éléments pervertis dont lentement la séparation s'opère ; plus réellement encore elle renferme *une certaine quantité de puissance spirituelle,* dont la progressive sublimation in Christo Jesu est, pour le Créateur, l'opération fondamentale en cours. Actuellement, cette puissance est encore diffuse un peu partout : aucune chose, si humble ou grossière paraisse-t-elle, qui n'en contienne une trace. C'est le travail du Corps du Christ, vivant dans ses fidèles, de trier patiemment ces forces célestes, - d'exprimer, sans en rien laisser perdre, cette substance élue. Petit à petit, nous pouvons en avoir confiance, l'œuvre se poursuit. Grâce à la multitude des individus et des vocations, l'Esprit de Dieu s'insinue et travaille dans tous les domaines. C'est le grand arbre dont nous parlions plus haut, dont les branches ensoleillées raffinent et fleurissent les sucs extraits par les plus humbles racines. - Or, à mesure que l'oeuvre avance, certaines zones, vraisemblablement s'épuisent. Dans chaque vie individuelle, notions-nous, la limite se déplace constamment vers le haut, entre la Matière spirituelle et la Matière charnelle. De même, au fur et à mesure qu'elle se christianise, l'Humanité doit sentir de moins en moins le besoin, la nécessité, pour s'alimenter, de certaines nourritures terrestres. La contemplation et la chasteté doivent tendre, ainsi, à dominer légitimement sur le travail agité et la [128] possession directe. Ceci est la *« dérive » générale de la matière* vers l'esprit. Ce mouvement doit avoir son terme. Un jour, toute la substance divinisable de la matière aura passé dans les âmes ; tous les dynamismes élus se trouveront récupérés : et alors notre Monde se trouvera prêt pour la parousie.

Dans cette histoire générale de la Matière, qui ne reconnaîtrait le grand geste symbolique du Baptême ? Dans les eaux du Jourdain, figure des puissances de la Terre, le Christ s'immerge. Il les sanctifie. Et, comme le dit saint Grégoire de Nysse, il en sort ruisselant, soulevant avec lui le Monde.

Immersion et émersion, participation aux choses et sublimation, possession et renoncement, traversée et entraînement : voilà le mouvement double et unique, qui répond, pour la sauver, aux provocations de la Matière [11].

---

[11] C'est pour avoir trop vu la première phase seule que les mystiques sensuelles, ou bien encore certains néopélagianismes (tels que l'américanisme) sont tombés dans l'erreur de chercher l'amour et le règne divins de *plain-pied* avec les

Matière fascinante et forte, Matière qui caresses [129] et qui virilises, Matière qui enrichis et qui détruis - confiant aux influences célestes qui ont embaumé et purifié tes eaux, - je m'abandonne à tes nappes puissantes. La *vertu du Christ a passé en toi.* Par tes attraits entraîne-moi, par ta sève, nourris-moi. Par ta résistance, durcis-moi. Par tes arrachements, libère-moi. Par tout toi-même, enfin, divinise-moi.

affections et le progrès humains. Et c'est, inversement, pour avoir trop regardé la deuxième phase seule que certains christianismes outrés ne voient s'élever de perfection que sur une destruction de la « nature ». Le vrai surnaturel chrétien, maintes fois défini par l'Église, ni ne laisse la créature dans son plan, ni ne la supprime : il la sur-anime. N'est-il pas évident que, si transcendants et créateurs soient-ils, l'amour et le zèle de Dieu ne sauraient tomber que sur un coeur *humain,* c'est-à-dire sur un objet préparé (lointainement ou prochainement) par tous les sucs de la Terre ? Il est surprenant que si peu d'esprits parviennent, dans ce cas comme dans d'autres, à saisir la notion de transformation. Tantôt la chose transformée leur paraît être la chose ancienne inchangée. Tantôt ils n'y aperçoivent que de l'entièrement nouveau. Dans le premier cas, c'est l'esprit qui leur échappe. Dans le second cas, c'est la matière. Moins grossier que le premier excès, le deuxième se révèle, à l'expérience, aussi destructeur que lui de l'équilibre humain.

[131]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Troisième partie

LE MILIEU DIVIN

Retour à la table des matières

[133]

« Nemo sibi vivit, aut sibi moritur... Sive vivimus, sive morimur, Christi sumus. » « Personne ne vit ni ne meurt pour soi seul. Mais, soit par notre vie, soit par notre mort, nous appartenons au Christ ».

Les deux premières parties de cet exposé n'ont pas été autre chose que l'analyse et la vérification de cette parole de saint Paul. Tour à tour, dans notre vie, nous avons scruté le côte de l'activité, du développement, de la vie, - puis celui des passivités, de la diminution, de la mort. Partout autour de nous, à gauche et à droite, en arrière et en avant, au-dessous et au-dessus, il a suffi de dépasser un peu la zone des apparences sensibles pour voir sourdre et transparaître le Divin. Ce n'est pas simplement en face de nous, auprès de nous, que s'est révélée la divine Présence. Elle a jailli si universellement, nous nous en trouvons tellement entourés et transpercés, qu'il ne nous reste même plus la place de tomber à genoux, fût-ce au fond de nous-mêmes.

À la faveur de toutes les créatures sans exception, [134] le Divin nous assiège, nous pénètre, nous pétrit. Nous le pensions lointain, inaccessible : nous vivons plongés dans ses nappes ardentes. *« In eo vivimus... » En* vérité, comme disait Jacob, au sortir de son rêve, le Monde, ce Monde palpable, où nous portions l'ennui et l'irrespect réserves aux endroits profanes, est un lieu sacré, et nous ne le savions pas ? « V*enite, adoremus. »*

Recueillons-nous au sein de l'éther supérieur et spirituel qui nous baigne de sa lumière vivante. Et cherchons délicieusement à inventorier ses attributs, puis à en reconnaître la nature, avant d'examiner, dans une vue d'ensemble, par quels moyens nous pouvons nous ouvrir toujours plus grands à ses envahissements.

Planche 7

Le Milieu Divin de l'Exil : en Chine.

« Je me sens bien entre les mains du Seigneur, - et jamais, peut-être, je n'ai autant goûté la joie de me laisser tomber dans l'avenir comme dans les profondeurs de Être lui-même. »

Lettre à un ami.

Retour à la table des matières

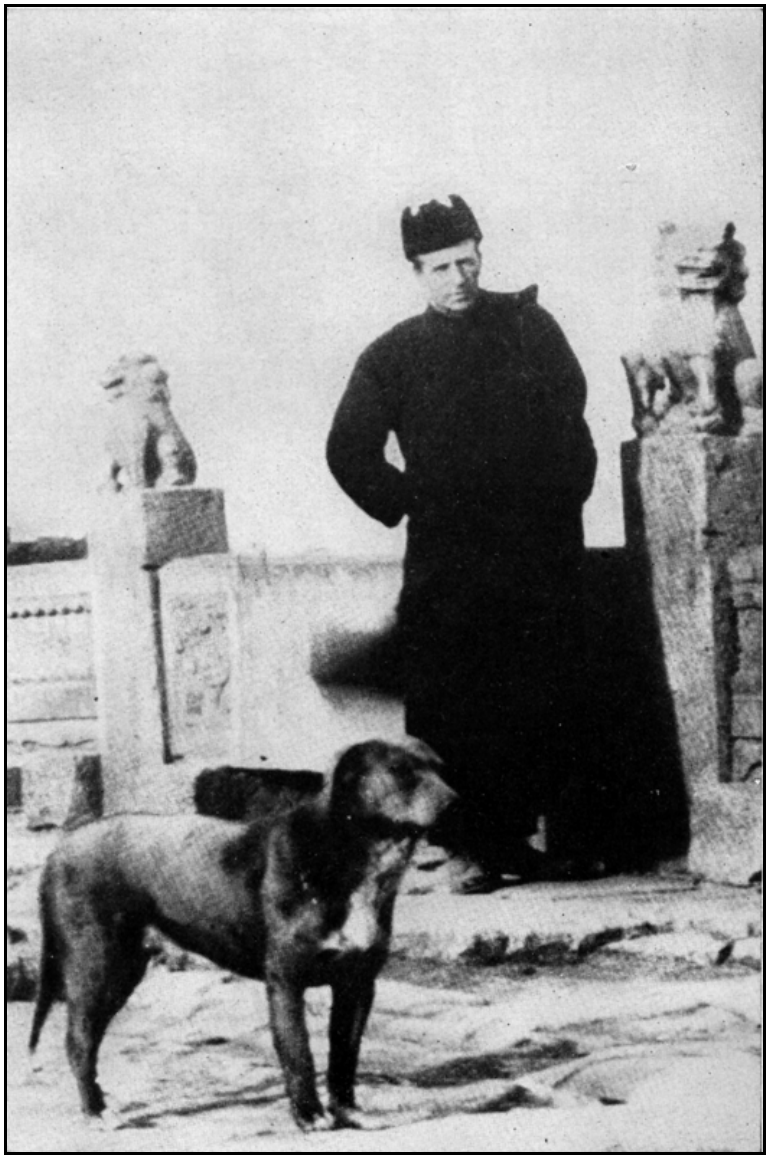


Planche 8

Le Milieu Divin de l'Exil : en Amérique.

« Par moments, je me fais l'impression d'être un de ces oiseaux qu'on voit tourbillonner dans un grand vent. Les forces spirituelles sont d'une puissance et d'un mystère encore plus grands que les forces de la Matière. »

Lettre à un ami.

Retour à la table des matières



[134]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Troisième partie.
Le milieu divin

1

Les attributs du milieu divin

Retour à la table des matières

La merveille essentielle du Milieu Divin, c'est l'aisance avec laquelle il rassemble et harmonise en soi les qualités qui nous paraissent les plus contraires.

Immense comme le Monde, et redoutable bien plus que les plus immenses énergies de l'Univers, il possède néanmoins, à un degré suprême, la concentration et la précision qui font le charme et la chaleur des personnes humaines.

[135]

Vaste et innombrable comme le flot scintillant des créatures que son Océan soutient et suranime, il garde, en même temps, la Transcendance concrète qui lui permet de ramener, sans confusion, les éléments du Monde à sa triomphante et personnelle Unité.

Incomparablement proche et tangible, puisqu'il fait pression sur nous par toutes les forces de l'Univers, il se dérobe pourtant si constamment à notre étreinte que nous ne pouvons jamais le saisir ici-bas qu'en nous haussant, soulevés par son flot même, à la limite de notre

effort : présent et attirant au fond inaccessible de chaque créature, il se retire toujours plus loin, nous entraînant avec lui vers le centre commun de toute consommation [12].

Par lui, le contact de la Matière purifie, et la chasteté fleurit comme la sublimation de l'amour.

En lui, le développement aboutit au renoncement. L'attachement aux choses sépare de ce qu'elles ont de caduc. La mort devient une résurrection.

Or, si nous cherchons d'où peuvent lui venir tant de perfections étonnamment accouplées, nous remarquons qu'elles dérivent toutes d'une seule propriété « fontale », que nous pouvons exprimer [136] ainsi : Dieu ne se découvre partout, sous nos tâtonnements, *comme un milieu universel*, que parce qu'il est *le point ultime* où convergent toutes les réalités. Chaque élément du Monde, quel qu'il soit, ne subsiste, *hic et nunc*, qu'à la manière d'un cône dont les génératrices se noueraient (au terme de leur perfection individuelle et au terme de la perfection générale du Monde qui les contient) en Dieu qui les attire. Toutes les créatures, dès lors, tant quelles sont, ne peuvent être regardées, dans leur nature ou leur action, sans que, au plus intime et au plus réel d'elles-mêmes, -comme le soleil dans les parcelles d'un miroir brisé, - la même Réalité ne se découvre, une sous la multiplicité, insaisissable sous la proximité, spirituelle sous la matérialité. Nul objet ne peut influer sur nous par le fond de lui-même sans que rayonne sur nous le Foyer universel. Nulle réalité ne peut être saisie par notre esprit, notre cœur ou nos mains, dans l'essence de ce qu'elle renferme de désirable, sans que nous soyons obligés *par la structure même des choses*, de remonter jusqu'à la source première de ses perfections. Ce Foyer, cette Source, sont donc partout. *Justement parce qu'il* est infiniment profond et ponctiforme, Dieu est infiniment proche et répandu partout. *Justement parce qu'il* est le Centre, il occupe toute la sphère. Exactement inverse de cette ubiquité fallacieuse que la Matière paraît tenir de sa dissociation extrême, l'Omniprésence divine n'est que l'effet de son extrême spiritualité. - [137] Et, à la lumière de cette décou-

[12] J'atteins Dieu en ceux que j'aime dans la mesure où, eux et moi, nous nous spiritualisons de plus en plus. De même, je le saisis au fond de la Beauté et de la Bonté dans la mesure où je poursuis celles-ci toujours plus loin, avec des facultés incessamment purifiées.

verte, nous pouvons reprendre notre marche à travers les émerveillements que nous réserve, inépuisablement, le Milieu Divin.

Le Milieu Divin, si immense soit-il est en réalité un *Centre.* Il a donc les propriétés d'un centre, c'est-à-dire, avant tout, le pouvoir absolu et dernier de réunir (et par suite d'achever) les êtres au sein de lui-même. Dans le Milieu Divin, tous les éléments de l'Univers *se touchent* par ce qu'ils ont de plus intérieur et de plus définitif Ils y concentrent peu à peu, sans perte et sans danger ultérieur de corruption, ce qu'ils ont de plus pur et de plus attrayant. Ils y perdent, en se rencontrant, l'extériorité mutuelle et les incohérences qui sont la peine fondamentale des relations humaines. - Qu'ils se réfugient donc là, ceux que désolent les séparations, les parcimonies ou les prodigalités de la Terre ! Dans les sphères extérieures du Monde, l'Homme est à chaque instant déchire par les éloignements qui mettent, entre les corps, la distance ; entre les âmes, l'impossibilité de se comprendre ; entre les vies, la mort. À toute minute, encore, il lui faut gémir de ne pouvoir, en l'espace de quelques années, tout suivre et tout embrasser. Sans cesse, enfin, il s'inquiète, et non sans raison, devant les folles insouciances ou la désespérante matité d'un milieu naturel où la plupart des efforts individuels paraissent gaspillés et perdus, - où les coups et [138] les cris semblent étouffés sur place, sans éveiller aucun écho.

Tout cela, c'est la désolation de surface.

Laissons la surface. Et, sans quitter le Monde, enfonçons-nous en Dieu. Là et de là, en lui et par lui, nous tiendrons tout et nous commanderons tout. Toutes les fleurs et les lumières que nous aurons dû abandonner pour être fidèles à la vie, un jour, nous retrouverons la leur essence et leur éclat. Les êtres que nous désespérions d'atteindre et d'influencer, ils sont la, tous réunis par la pointe la plus vulnérable, la plus réceptive, la plus enrichissante de leur substance. En ce lieu, le moindre de nos désirs et de nos efforts est recueilli, conservé, et peut faire instantanément vibrer toutes les moelles de l’Univers.

Établissons-nous dans le Milieu Divin. Nous nous y trouverons au plus intime des âmes, et au plus consistant de la Matière. Nous y découvrirons, avec la confluence de toutes les beautés, le point ultra-vif, le point ultra-sensible , le point ultra-actif de l'Univers. Et, en même

temps, nous éprouverons que s'ordonne sans effort, au fond de nous-mêmes, la *plénitude* de nos forces d'action et d'adoration.

Car, ce n'est pas tout qu'en ce lieu privilégié tous les ressorts extérieurs du Monde soient groupés et harmonisés. Par une merveille complémentaire, l'Homme qui se livre au Milieu Divin se sent, par lui, orienté et dilaté dans ses puissances intérieures [139] avec une sûreté qui lui fait éviter, comme en se jouant, les trop nombreux écueils où sont venus si souvent se heurter les tentatives mystiques.

Et tout d'abord, il n'est point panthéiste l'hôte du Milieu Divin. À première vue, les profondeurs divines que nous montre saint Paul peuvent ressembler aux milieux fascinants que déroulent à nos yeux les philosophies ou religions monistes. Elles sont en réalité tout autres, bien plus sûres pour nos esprits, et bien plus douces à nos coeurs. Le Panthéisme nous séduit par ses perspectives d'union parfaite et universelle. Mais au fond il ne nous donnerait, s'il était vrai, que fusion et inconscience, puisque, au terme de l'évolution qu'il croit découvrir, les éléments du Monde S'évanouissent dans le Dieu qu'ils créent ou qui les absorbe. Notre Dieu, tout au contraire, pousse à l'extrême la différenciation des créatures qu'il concentre en lui. Au paroxysme de leur adhésion, les élus trouvent en lui la consommation de leur achèvement individuel. Seul, par suite, le Christianisme sauve, avec les droits de la pensée, l'aspiration essentielle de toute mystique : s'unir (c'est-à-dire devenir l'Autre) *en restant soi. Plus* attrayant que tous les Dieux-Mondes, dont il recueille et épuise, en l'épurant, l'éternelle séduction : « *In omnibus omnia Deus » (En pâsi panta Theos*), notre Milieu Divin n'en est pas moins aux antipodes du faux panthéisme. Le Chrétien [140] peut s'y lancer a plein cœur sans risquer d'avoir un jour à se trouver moniste.

Pas davantage doit-il craindre, en s'abandonnant à ces eaux profondes, de perdre pied avec la Révélation et la Vie c'est-à-dire de devenir, ou bien irréel dans l'objet de son culte ou bien chimérique dans la matière de ses occupations. Le chrétien perdu dans les nappes divines ne subit dans son esprit aucune de ces déformations réprouvées qui font le « moderniste » ou l'illumine.

Pour son regard sensibilisé, il est vrai, le Créateur, et plus précisément encore (nous le verrons bientôt) le Rédempteur, se sont immergés et dilatés dans les choses au point que, suivant l'expression de

sainte Angèle de Foligno, « le Monde est plein de Dieu ». Mais cet agrandissement n'a de valeur à ses yeux qu'autant que la lumière, dont tout lui paraît baigne, rayonne à partir d'un *foyer historique*, et est transmis le long d'un *axe traditionnel solidement précis.* L'immense enchantement du Milieu Divin doit en définitive toute sa valeur concrète au contact humano-divin qui s'est révélé dans l'Épiphanie de Jésus. Supprimée la réalité historique du Christ, l'omniprésence divine qui nous enivre devient semblable à tous les autres rêves de la Métaphysique : incertaine, vague, conventionnelle, - sans contrôle expérimental décisif pour s'imposer à nos esprits, - sans directrices morales pour s'assimiler nos vies. Dès lors, si [141] éblouissants soient les accroissements que nous essaierons dans un instant de discerner dans le divin Ressuscité, leur charme et leur étoffe de réalité demeureront toujours suspendus à la vérité palpable et contrôlable de l'événement évangélique. Le Christ mystique, le Christ universel, de saint Paul ne peut avoir de sens ni de prix à nos yeux que comme une expansion du Christ né de Marie et mort en Croix. De celui-ci, celui-là tire essentiellement sa qualité fondamentale d'être incontestable et concret. Aussi loin qu'on se laisse entraîner dans les espaces divins ouverts à la mystique chrétienne, on ne sort pas du Jésus de l'Évangile. On éprouve au contraire un besoin grandissant de s'envelopper, toujours plus solidement, de sa vérité humaine. On n'est donc pas moderniste, au sens condamné du mot. Et pas davantage ne va-t-on échouer parmi les visionnaires et les illuminés.

Ce qui fait, au propre, l'erreur des visionnaires, c'est de *confondre* entre eux les plans du Monde, et par suite, d'en perturber les activités. Au regard de l'illuminé, la Présence divine n'éclaire pas simplement le fond des choses. Elle tend à envahir leur surface, et donc à supprimer leur exigeante, mais salutaire réalité. La lente maturation des causes prochaines, le réseau complique des déterminismes matériels, les infinies susceptibilités de l'ordre universel, ne comptent plus. Mais, à travers ce voile sans couture et ces fils délicats, l'action divine est imaginée comme apparaissant à nu et sans ordre. [142] C'est le faux miraculeux qui vient déconcerter et déconseiller l'effort humain.

Tout autre, avons-nous montré à satiété, est l'effet produit sur l'activité humaine par la véritable transformation du Monde en Jésus-Christ. Au sein du milieu divin, tel que le révèle l'Église, les choses se transfigurent, mais par le dedans. Elles baignent intérieurement

dans la lumière, mais, en cette incandescence, elles gardent - ce n'est pas assez dire, elles exaltent - ce qu'il y a de plus définitif dans leurs traits. *Nous ne pouvons nous perdre en Dieu qu'en prolongeant au-delà d'elles-mêmes les déterminations les plus individuelles des êtres* : voilà la règle fondamentale à laquelle on distingue toujours le vrai mystique de ses contrefaçons. Le sein de Dieu est immense, « *multae mansiones* ». Et cependant, dans cette immensité, il n'y a pour chacun de nous, à chaque instant qu'une seule place possible, celle où nous établit la fidélité continuée aux devoirs naturels et surnaturels de la vie. En ce point, auquel nous ne nous trouverons au moment voulu que si nous déployons, sur tous les terrains, notre plus industrieuse activité, Dieu se communiquera à nous dans sa plénitude. En dehors de ce point, et malgré qu'il continue à nous envelopper, le Milieu Divin n'existe qu'incomplètement, ou plus du tout *pour nous.* Ce n'est donc point à quelque abandon défait que nous convient ses grandes eaux, mais bien à une lutte constante pour nous présenter à leur flux. Leur énergie [143] attend et provoque la nôtre. Comme la mer, à certains jours, ne s'éclaire qu'au contact de l'étrave ou du nageur qui la fend, - ainsi le Monde ne s'illumine de Dieu qu'en réagissant à notre élan. Quand, par l'extase ou par la mort, Dieu veut définitivement se soumettre et s'unir le Chrétien, on peut dire qu'il ne 1'emporte que raidi par amour et par obéissance dans l'extension de son effort.

Il pourrait dès lors sembler que, par excès contraire à ceux du quiétisme et de l'illuminisme, le fidèle du Milieu Divin retombe dans les erreurs d'un naturalisme païen. Par sa foi en la valeur céleste de l'effort humain, par son attente d'un nouvel éveil des facultés d'adoration qui sommeillent dans le Monde, par son respect des puissances spirituelles encore incluses dans la Matière, notre chrétien pourra paraître singulièrement pareil aux adorateurs de la Terre.

La encore, comme dans le cas du panthéisme, ce n'est qu'une ressemblance extérieure, *comme il s'en trouve si souvent entre choses inverses.*

Le Païen aime la Terre pour en jouir et s'y confiner. Le Chrétien pour la rendre plus pure et tirer d'elle-même la force de s'en évader.

Le Païen cherche à épouser tout le sensible pour en épuiser la joie : *il adhère au monde.* Le Chrétien ne multiplie ses contacts avec le

Monde que pour capter ou subir les énergies qu'il ramènera, ou qui le mèneront, au Ciel. *Il préadhère à Dieu.*

Le Païen pense que l'Homme se divinise en se [144] fermant sur soi ; le geste final de l'évolution humaine est, pour chacun ou pour l'ensemble, de se constituer en soi. Le Chrétien ne voit sa divinisation que dans l'assimilation, par un Autre, de son achèvement : le comble de la vie, à ses yeux, est la mort dans l'Union.

Pour le Païen, la réalité universelle n'existe que par sa projection sur le plan du tangible : elle est immédiate et multiple. Le Chrétien prend exactement les mêmes éléments : mais il les prolonge suivant leur axe commun qui les relie à Dieu ; et, du même coup, l'Univers s'unifie pour lui, tout en n'étant attingible que dans le Centre final de sa consommation.

En somme, du mysticisme chrétien, comparé aux principales formes revêtues historiquement par l'esprit religieux humain, on peut dire qu'il extrait, sans en prendre les éléments mauvais ou suspects, tout ce qui circule de plus doux et de plus fort dans toutes les mystiques humaines. En lui se manifeste un étonnant équilibre entre l'agir et le pâtir, entre la possession du Monde et son abandon, entre le goût des choses et leur mépris. Pourquoi nous étonnerions-nous de cette harmonie mouvante ? N'est-elle pas la réaction spontanée, naturelle, de l’âme aux excitations d'un milieu qui est exactement, par nature et par grâce, celui en qui elle est faite pour vivre et se développer ? - De même que, au sein du Milieu Divin, tous les bruissements crées se fondent, sans se confondre, dans une [145] Note unique qui les domine et les soutient (la note séraphique, sans doute, qui ensorcelait saint François), de même, pour répondre à cet appel, toutes les puissances de l'âme se mettent a résonner ; et leurs tons multiples, à leur tour, se composent en une vibration ineffablement simple, où toutes les nuances spirituelles, d'amour et d'intellection, d'ardeur et de calme, de plénitude et d'extase, de passion et d'indifférence, de saisie et d'abandon, de repos et de mouvement, naissent, passent et chatoient suivant les moments et les circonstances, - comme les innombrables possibilités d'une attitude intérieure, inexprimable et unique.

Si quelque mot permettait de traduire, mieux que d'autres, cette griserie permanente et lucide, on pourrait employer ceux d' « indifférence passionnée ».

Être accédé au Milieu Divin, c'est en effet avoir trouvé l'Unique Nécessaire, c'est-à-dire *Celui qui brûle,* en enflammant ce que nous aimerions insuffisamment ou mal ; *Celui qui calme,* en éclipsant de ses feux ce que nous aimerions trop ; *Celui qui console,* en recueillant ce qui a été arraché à notre amour, ou ne lui a jamais été donné. Être parvenu jusqu'à ces nappes précieuses, c'est éprouver, avec une égale vérité, qu'on a besoin de tout, et qu'on n'a besoin de rien. Tout nous est besoin : car le Monde ne sera jamais assez vaste pour fournir à notre goût d'agir les moyens de saisir Dieu ni, à notre soif de subir, la possibilité d'être envahis par lui. Et cependant rien [146] ne nous fait besoin : car la seule Réalité qui nous séduit étant au-delà des transparences où elle se mire, tout ce qui s'évanouira de caduc entre nous deux ne fera que nous la livrer plus pure. Tout m'est Tout, et tout ne m'est rien ; tout m'est Dieu, et tout m'est poussière : voila ce que l'Homme peut dire avec une égale vérité suivant l'incidence du rayon divin.

> « Quelle est, pensez-vous, demandait quelqu'un, un jour, la plus grande de ces deux béatitudes : avoir l'Unité sublime de Dieu pour centrer et sauver l'Univers ? Ou bien avoir l'immensité concrète de l’Univers pour subir et toucher Dieu ? »

Nous ne chercherons pas à sortir de cette délicieuse incertitude. Mais étant maintenant familiarisés avec les attributs du Milieu divin, nous nous tournerons plus attentivement vers la Chose même qui nous est apparue au fond de chaque être, souriante comme un visage, fascinante comme un abîme. Et nous lui demanderons : « Seigneur qui êtes-vous ? »

[147]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Troisième partie.
Le milieu divin

2

La nature du milieu divin. Le Christ universel et la grande communion

Retour à la table des matières

En première approximation, il est bien évident que le Milieu dont la riche et mobile homogénéité s'est révélée partout autour de nous comme une condition et une conséquence des attitudes les plus chrétiennes (telle que l'intention droite et la résignation) est formé par l'omniprésence divine. L'immensité de Dieu est l'attribut essentiel qui nous permet de le saisir universellement en nous et autour de nous.

Parce qu'elle circonscrit le problème, cette réponse commence à satisfaire notre esprit. Elle ne donne cependant pas encore à la puissance *« in qua vivimus et sumus »* la précision de lignes dont nous aimerions à parer les traits de l'Unique nécessaire. Sous quelle forme, propre à notre Création, adaptée à notre Univers, l'Immensité divine se manifeste-t-elle, s'applique-t-elle à l'Humanité ? Nous la sentons chargée de cette grâce sanctifiante que la Foi catholique fait circuler partout, comme la vraie sève du Monde ; - toute semblable, par ses pro-

priétés, à cette Charité (« *Manete in dilectione mea* ») dont l'Écriture nous dit qu'elle demeurera seule, un jour, comme l'unique principe [148] stable des natures et des forces, - toute pareille, dans le fond, à cette merveilleuse et substantielle Volonté divine dont la moelle, partout présente, est la véritable nourriture de nos vies, « *omne delectamentum in se habentem* ». - Quel est, finalement, le lien concret qui rattache entre elles toutes ces entités universelles, et leur confère un dernier pouvoir de s'emparer de nous ?

L'essence du Christianisme consiste à se poser cette question, et à y répondre . « Le Verbe incarné, Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Procédons graduellement dans la recherche qui doit justifier à nos yeux cette prodigieuse identification entre le Fils de l'Homme et le Milieu Divin.

Un premier pas, tout à fait incontestable, se fait en observant que l'omniprésence divine, où nous nous trouvons plongés, est *une omniprésence d'action.* Dieu nous enveloppe et nous pénètre en nous créant et en nous conservant.

Allons un peu plus loin, maintenant. Sous quelle forme, dans quel but, le Créateur nous a-t-il fait, et nous garde-t-il, le don de l'être participé ? Sous la forme d'une aspiration essentielle vers lui, - en vue de l'adhésion inespérée qui doit nous faire une même chose complexe avec Lui. L'action par laquelle Dieu nous maintient dans le champ de sa présence est une *transformation unitive.*

Avançons encore. Cette Réalité suprême et complexe pour laquelle l'opération divine nous pétrit, quelle est-elle ? Saint Paul, avec saint Jean, nous [149] l'a révélée. C'est la Réplétion quantitative et la Consommation qualitative de toutes choses ; c'est le mystérieux Plérôme, où l'Un substantiel et le Multiple créé se rejoignent sans confusion dans une Totalité qui, sans rien ajouter d'essentiel à Dieu, sera néanmoins une sorte de triomphe et de généralisation de l'être.

Nous touchons enfin au but. Quel est le Centre actif, le Lien vivant, l'Âme organisatrice du Plérôme ? Saint Paul est encore la pour nous le crier de toute sa grande voix. C'est Celui en qui tout se réunit et tout se consomme, - Celui de qui tout l'édifice créé tient sa consistance, - le Christ mort et ressuscité, *« qui replet omnia », « in quo omnia constant ».*

Joignons maintenant le premier et le dernier termes de cette longue série d'identités. *L'omniprésence divine*, devons-nous reconnaître en un éclair de joie, *se traduit,* dans notre Univers, *par le réseau des forces organisatrices du Christ total ;* Dieu ne fait pression, en nous et sur nous, par l'intermédiaire de toutes les puissances du Ciel, de la Terre et de l'Enfer, que dans l'acte de former et de consommer le Christ sauvant et suranimant le Monde. Et comme, au cours de cette opération, le Christ lui-même ne se comporte point comme un point de convergence mort et passif, mais qu'il est centre de rayonnement pour les énergies qui ramènent l'Univers à Dieu a travers son Humanité, c'est finalement tout imprégnées de ses énergies organiques que nous parviennent les nappes de l'action divine.

[150]

Le Milieu Divin, des lors, prend pour nous le parfum et les traits définis que nous désirions. Nous y reconnaissons une omniprésence qui agit sur nous en nous assimilant à soi, in unitate Corporis Christi. L'immensité divine, par suite de l'Incarnation, s'est transformée pour nous en *omniprésence de christification.* Tout ce que je puis faire de bon « opus *et operatio »,* est recueilli physiquement, par quelque chose de soi-même, dans la réalité du Christ consomme. Tout ce que j'endure, avec foi et amour, de diminution et de mort, me fait un peu plus intimement parcelle intégrante de son Corps mystique. C'est, bien exactement, *le Christ que nous faisons ou que nous subissons en toutes choses.* Non seulement « *diligentibus omnia convertuntur in bonum »,* mais, plus clairement encore, « c*onvertuntur in Deum »* et, tout à fait explicitement, « *convertuntur in Christum ».*

Malgré les expressions décisives de saint Paul (formulées, ne l'oublions pas, *au commun* des premiers chrétiens) il peut sembler à quelques-uns que nous avons été amenés à forcer, dans un sens réaliste, la notion de Corps mystique, - ou que, du moins, nous nous plaisons à y chercher des perspectives ésotériques. - Regardons d'un peu plus près, et nous constaterons que, par un chemin différent, nous avons tout simplement rejoint la grande voie frayée dans l'Église par le culte envahissant de la Sainte Eucharistie.

Lorsque le Prêtre dit ces mots : « *Hoc est Corpus* [151] *meum*» la parole tombe directement sur le pain, et directement le transforme en la réalité individuelle du Christ. Mais la grande opération sacramentel-

le ne s'arrête pas cet événement local et momentané. On l'apprend en substance aux petits enfants : à travers tous les jours de chaque homme, et tous les âges de l'Église, et toutes les périodes du monde, il n'y a qu'une seule Messe et qu'une seule Communion. Le Christ est mort une fois douloureusement. Pierre et Paul reçoivent tel jour, à telle heure, la Sainte Eucharistie. Mais ces actes divers ne sont que les points, diversement centraux, en lesquels se divise et se fixe, dans le temps et dans l'espace, pour notre expérience, la continuité d'un geste unique. Au fond, depuis les origines de la préparation messianique jusqu'à la Parousie, en passant par la manifestation historique de Jésus et les phases de croissance de son Église, un seul événement se développe dans le Monde : l'Incarnation, réalisée en chaque individu par l'Eucharistie.

Toutes les communions d'une vie forment une seule communion.

Toutes les communions de tous les hommes actuellement vivants forment une seule communion.

Toutes les communions de tous les hommes présents~ passés et futurs forment une seule communion.

Avons-nous jamais assez regardé l'immensité physique de l'Homme, et ses extraordinaires connexions [152] avec l'Univers pour réaliser dans nos esprits ce que contient de formidable cette vérité élémentaire ?

Évoquons, tant bien que mal, dans nos esprits, l’énorme multitude humaine, de toutes les époques et de tous les lieux. Eh bien, de par notre catéchisme, nous croyons que cette effarante pluralité anonyme subit en droit (et jusqu'à un certain point en fait : qui nous dira, en effet, où s'arrête, avec l'influence de la grâce, la diffusion du Christ, à partir des fidèles, au sein de la consanguinité humaine ?) le contact physique et dominateur de Celui dont l'apanage est de pouvoir « *omnia sibi subjicere* ». Oui, la couche humaine de la Terre est, entièrement et perpétuellement, sous l'influx organisateur du Christ incarné. Ceci, nous l'admettons tous comme un des points les plus sûrs de notre Foi.

Or, le Monde humain lui-même, comment se présente-t-il dans la structure de l'Univers ? Nous l'avons déjà rappelé (p. 45 et suivantes), et plus on y réfléchira, plus on sera frappé de l'évidence et de l'impor-

tance de cette constatation : il apparaît comme une zone de transformation spirituelle continue, où toutes les réalités et les forces inférieures sans exception viennent se sublimer en sensations, sentiments, idées, puissances de connaître et d'aimer. Autour de la Terre, centre de nos perspectives, les âmes forment, en quelque manière, la surface incandescente de la Matière plongée en [153] Dieu. Du point de vue dynamique, biologique, il est aussi impossible de tracer au-dessous d'elle une limite qu'entre une plante et le milieu qui la porte. Si donc l'Eucharistie influe souverainement sur nos natures humaines, son énergie s'étend nécessairement, par effet de continuité, aux régions moins lumineuses qui nous supportent, « descendit ad inferos » pourrait-on dire. À chaque instant, le Christ Eucharistique contrôle, du point de vue de l'organisation du Plérôme (qui est le seul vrai point de vue pour comprendre le Monde), tout le mouvement de l'Univers, - Le Christ « p*er quem omnia, Domine, semper creas, vivificas et praestas nobis ».*

Le contrôle en question est, au minimum, un dernier raffinement, une dernière sublimation, une dernière capture, subis par les éléments utilisables pour l'édification de la Terre Nouvelle. Mais comment ne pas aller plus loin, et ne pas penser que l'action sacramentelle du Christ, *précisément parce qu'elle vient sanctifier la matière,* influe, en deçà du surnaturel pur, sur tout ce qui fait l'ambiance interne et externe du fidèle, c'est-à-dire se marque dans tout ce que nous appelons « notre Providence ? »

Si cela est, nous voici (pour avoir simplement suivi les « extensions » de l'Eucharistie) replongés exactement dans notre Milieu Divin. En chaque réalité, autour de nous, le Christ, - pour qui et en qui nous sommes formés, avec notre individualité et suivant notre vocation particulières, - se [154] découvre et brille comme *une ultime détermination,* comme un Centre, on pourrait presque dire comme un Élément universel. Notre humanité assimilant le Monde matériel, et l'Hostie assimilant notre humanité, la Transformation eucharistique déborde et complète la Transsubstantiation du pain de l'autel. De proche en proche, elle envahit irrésistiblement l'Univers. C'est le feu qui court sur la bruyère. C'est le choc qui fait vibrer le bronze. En un sens second et généralisé, mais en un sens vrai, les Espèces sacramentelles sont formées par la totalité du monde, et la durée de la Création est le

temps requis pour sa consécration. « *In Christo vivimus, movemur et sumus.* »

Mon Dieu, quand je m'approcherai de l'autel pour communier, faites que je discerne désormais les infinies perspectives cachées sous la petitesse et la proximité de l'hostie où vous vous dissimulez. Déjà je me suis habitué a reconnaître, sous l'inertie de ce morceau de pain, une puissance dévorante qui, suivant l'expression de vos plus grands Docteurs, m'assimile, bien loin de se laisser assimiler par moi. Aidez-moi à surmonter le reste d'illusion qui tendrait à me faire croire que votre contact est circonscrit et momentané.

Je commence à le comprendre : sous les espèces sacramentelles, c'est premièrement à travers les « accidents » de la Matière, mais c'est aussi, par contrecoup, à la faveur de l'Univers entier que vous me touchez, dans la mesure où celui-ci reflue [155] et influe sur moi sous votre influence première. En un sens vrai, les bras et le Coeur que vous m'ouvrez, ce ne sont rien moins que toutes les puissances réunies du Monde qui, pénétrées jusqu'au fond d'elles-mêmes par votre volonté, vos goûts, votre tempérament, se reploient sur mon être pour le former, l'alimenter, l'entraîner jusqu'aux ardeurs centrales de votre Feu. Dans l'Hostie, c'est *ma vie* que vous m'offrez, Jésus.

Que pourrai-je faire pour recueillir cette étreinte enveloppante ? pour répondre à cet universel baiser ? « *Quomodo comprehendam ut comprehensus sum ?* » À l'offre totale qui m'est faite, je ne saurais répondre que par une totale acceptation. Au contact eucharistique je *réagirai* donc *par l'effort entier de ma vie,* - de ma vie d'aujourd'hui et de ma vie de demain, - de ma vie individuelle et de ma vie alliée à toutes les autres vies. En moi, périodiquement, les saintes Espèces pourront s'évanouir. Chaque fois elles me laisseront un peu plus profondément enfoncé dans les nappes de votre Omniprésence : vivant et mourant, je ne cesserai à aucun moment d'avancer en vous. Il est donc justifie avec une vigueur et une rigueur inouïes, le précepte implicite de votre Église qu'il faut toujours et partout communier. L'Eucharistie doit envahir ma vie. Ma vie doit devenir, grâce au sacrement, un contact avec vous sans limite et sans fin, - cette vie qui m'était apparue, il y a quelques instants, comme un Baptême avec vous dans les eaux du Monde, et qui se [156] découvre maintenant à moi comme une Communion par le Monde avec Vous. Le Sacrement de la vie. *Le*

sacrement de ma vie, - de ma vie reçue, - de ma vie vécue, - de ma vie abandonnée...

Pour être monté aux cieux après être descendu jusqu'aux enfers, vous avez tellement rempli l'Univers en tous sens, Jésus, qu'il nous est désormais bienheureusement impossible de sortir de Vous. *« Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam ?* » J'en suis bien sûr, maintenant. Ni la Vie, dont les progrès augmentent la prise que vous avez sur moi ; ni la Mort qui me jette entre vos Mains ; ni les Puissances spirituelles, bonnes ou mauvaises, qui sont vos instruments vivants ; ni les énergies de la Matière, où vous vous êtes plongé ; ni les irréversibles flots de la Durée, dont vous contrôlez, en dernier ressort, le rythme et l'écoulement ; ni les insondables profondeurs de l'Espace, qui mesurent votre Grandeur ; « *neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque potestates, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia* [13] » - rien de tout cela ne pourra me séparer de votre amour substantiel, puisque tout cela n'est que le voile, les « espèces » sous lesquelles vous me prenez pour que je puisse vous prendre.

O Seigneur, encore une fois, quelle est la plus [157] précieuse de ces deux béatitudes : que toutes choses me soient un contact avec Vous ? ou que vous soyez si « universel » que je puisse vous subir et vous saisir en toute créature ?

Parfois on s'imagine vous rendre plus attrayant à mes yeux en exaltant d'une manière presque exclusive les attraits, les bontés, de votre figure humaine d'autrefois. Eh ! vraiment , Seigneur, si je voulais seulement chérir un homme, ne me tournerais-je pas vers ceux que vous m'avez donnés dans la séduction de leur floraison présente ? Des mères, des frères, des amis) des sœurs, n‘en avons-nous pas d'irrésistiblement aimables autour de nous ? Qu'irions-nous demander à la Judée d'il y a deux mille ans ?... Non, ce que j'appelle, comme tout être, du cri de toute ma vie, et même de toute ma passion terrestre, c'est bien autre chose qu'un semblable à chérir : c'est un Dieu à adorer.

Oh ! adorer, c'est-à-dire se perdre dans l'insondable, se plonger dans l'inépuisable, se pacifier dans l'incorruptible, s'absorber dans l'immensité définie, s'offrir au Feu et à la Transparence, s'anéantir

13 Rom. VIII, 38.

consciemment et volontairement à mesure qu'on prend de soi conscience davantage, se donner à fond à ce qui est sans fond ! Qui pourrons-nous adorer ?

Plus l'Homme deviendra homme, plus il sera en proie au besoin, et à un besoin toujours plus explicite, plus raffiné, plus luxueux, d'adorer.

[158]

O Jésus, déchirez les nues de votre éclair! Montrez-vous à nous comme le Fort, l'Étincelant, le Ressuscité ! Soyez-nous le Pantocrator qui occupait, dans les vieilles basiliques, la pleine solitude des coupoles! Il ne faut rien moins que cette Parousie pour équilibrer et dominer dans nos cœurs la gloire du Monde qui s'élève. Pour que nous vainquions avec vous le Monde, apparaissez-nous enveloppé de la Gloire du monde.

[159]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

Troisième partie.
Le milieu divin

3

Les accroissements du milieu divin

Retour à la table des matières

Le Royaume de Dieu est au dedans de nous-mêmes. Quand le Christ apparaîtra sur les nuées, il ne fera que manifester une métamorphose lentement accomplie, sous son influence, au coeur de la masse humaine. Attachons-nous donc, pour hâter sa venue, à mieux comprendre le processus suivant lequel naît et se développe en nous la Sainte Présence. Afin d'en favoriser plus intelligemment les progrès, observons, en nous-mêmes d'abord, puis dans le Monde à partir de nous, la naissance et les accroissements du Milieu divin.

[159]

a. L'apparition du Milieu Divin.
Le goût de l'être et la Diaphanie de Dieu.

Retour à la table des matières

Une brise passe dans la nuit. Quand s'est-elle levée ? D'où vient-elle ? Où va-t-elle ? Nul ne le sait. Personne ne peut forcer à se poser sur soi l'esprit, le regard, la lumière de Dieu.

Un jour, l'Homme prend conscience qu'il est devenu sensible à une certaine perception du Divin répandu partout. Interrogez-le. Quand cet état a-t-il commencé pour lui ? Il ne pourrait le dire. Tout ce qu'il sait, c'est qu'un esprit nouveau a traversé sa vie.

« Cela a débuté par une résonance particulière, singulière, qui enflait chaque harmonie, - par un rayonnement diffus qui auréolait chaque beauté... Sensations, sentiments, pensées, tous les éléments de la vie psychologique se prenaient l'un après l'autre. Chaque jour ils devenaient plus embaumés, plus colorés, plus pathétiques, par une Chose indéfinissable, - toujours la même Chose. Puis, la Note, le Parfum, la Lumière vagues ont commencé à se préciser. Et alors, je me suis mis à sentir, contre toute convention et toute vraisemblance, ce qu'il y avait d'ineffablement commun entre toutes les choses. L'Unité se communiquait à moi, en me [160] communiquant le don de la saisir. J'avais vraiment acquis un sens nouveau, - le *sens d'une qualité ou d'une dimension nouvelle*. Plus profond encore : une transformation s'était opérée pour moi *dans la perception même de l'être*. L'être, désormais, m'était devenu en quelque manière, tangible, savoureux. Dominant sur toutes les formes dont il se parait, l'être lui-même a commencé à m'attirer et à me griser. »

Voila ce que pourrait raconter, plus ou moins explicitement, tout homme qui est allé un peu loin dans sa puissance de sentir et de s'analyser. Et cet homme sera peut-être extérieurement un païen. Et, s'il se trouve être chrétien, il avouera que ce retournement intérieur lui semble s'être opéré dans les parties profanes, « naturelles » de son âme.

Ne nous laissons pas prendre à ces apparences. Ne nous laissons même pas déconcerter par les erreurs manifestes ou sont tombés bien des mystiques dans leurs tentatives pour fixer, ou seulement nommer l'Universel Sourire. Comme toute puissance (plus elle est riche) le sens du Tout naît informe et trouble. La Réalité que les hommes ont pressentie derrière les choses, il leur arrive, comme à des enfants qui ouvrent pour la première fois les yeux, de la situer incorrectement. Leurs tâtonnements ne rencontrent souvent qu'un fantôme métaphysique ou une grossière idole. Mais depuis quand les images et les reflets prouvent-ils [161] quelque chose contre la réalité des objets et de la lumière ? - Les déviations panthéistes témoignent de l'immense besoin que nous avions d'une parole révélatrice tombant de la Bouche de Celui qui est. Cette réserve faite, il reste que, physiologiquement, le goût, dit « naturel », de l'être est, dans chaque vie, la première aurore de l'illumination divine, - le premier frisson perçu du Monde animé par l'Incarnation. Le sens *(qui n'est pas forcément le sentiment)* de l'Omniprésence de Dieu, prolonge, surcrée, surnaturalise la même force physiologique qui, par ses mutilations ou ses errements, donne les panthéismes [14].

Cette constatation que le *milieu divin se découvre a nous comme une modification de l'être profond des choses,* permet de faire immédiatement deux remarques importantes touchant la manière dont sa perception s'introduit et se conserve dans nos perspectives humaines.

Tout d'abord, la manifestation du Divin ne [162] modifie pas plus l'ordre apparent des choses que la consécration eucharistique ne modifie pour nos yeux les saintes espèces. Puisque l'événement psychologique consiste uniquement, à ses débuts, en l'apparition d'une *tension interne ou d'un éclat profond,* les relations entre créatures restent exactement les mêmes. Elles se trouvent seulement accentuées dans leur sens. Pareil à ces matières translucides qu'un rayon enfermé peut

[14] En d'autres termes, et plus simplement : de même que dans l'amour de Dieu (Charité) se retrouve, de toute évidence, à l'état surnaturalisé, le pouvoir humain d'aimer, - ainsi, pensons-nous, à l'origine psychologique du « sentiment d'Omniprésence » éprouvé par le chrétien, se reconnaît le « sens de l'Être universel » d'où sont issues la plupart des mystiques humaines. Il y a une âme *naturaliter christiana.* Rappelons (cf. Avertissement) que ces pages contiennent une description psychologique, non une explication théologique, des états d'âme rencontrés.

illuminer en bloc, le Monde apparaît, pour le mystique Chrétien, baigné d'une lumière interne qui en intensifie le relief, la structure et les profondeurs. Cette lumière n'est pas la nuance superficielle que peut saisir une jouissance grossière. Elle n'est pas non plus l'éclat brutal qui détruit les objets, et aveugle le regard. Elle est le calme et puissant rayonnement engendré par la synthèse en Jésus de tous les éléments du Monde. Plus les êtres où il se joue sont achevés suivant leur nature, plus ce rayonnement parait proche et sensible ; et plus il se fait sensible, plus les objets qu'il baigne deviennent distincts dans leurs contours et lointains dans leur fond. S'il est permis de modifier légèrement un mot sacré, nous dirons que le grand mystère du Christianisme, ce n'est pas exactement l'Apparition, mais la Transparence de Dieu dans l'Univers. Oh ! oui, Seigneur, pas seulement le rayon qui effleure, mais le rayon qui pénètre. Pas votre Épiphanie, Jésus, mais *votre diaphanie.*

Rien n'est plus consistant et plus fugace, - plus mêlé aux choses et plus séparable d'elles à la fois [163] - qu'un rayon de lumière. Si le Milieu Divin se manifeste à nous comme une incandescence des nappes intérieures de l’être, qui nous garantira la persévérance de cette vision ? Personne autre que le Rayon lui-même. La Diaphanie, dont aucune puissance au monde ne peut nous empêcher de goûter les joies, parce qu'elle se passe plus profond que toute puissance, - nulle puissance au monde non plus, pour la même raison, ne peut en forcer l'apparition.

Et voilà le deuxième point dont la considération doit être jetée comme un fondement à la base de toutes nos réflexions ultérieures sur le progrès de la vie en Dieu.

La perception de l'omniprésence divine est essentiellement une vue, un goût, c'est-à-dire une sorte d'intuition, portant sur certaines qualités supérieures des choses. Donc, elle ne peut s'obtenir directement par aucun raisonnement, ni aucun artifice humain. Comme la vie, dont elle représente sans doute la plus haute perfection expérimentale, elle est un don. Et nous voici ramenés - au centre de nous-mêmes - aux bords de la source mystérieuse dont nous étions descendus (au début de la deuxième partie) observer le jaillissement. Éprouver l'attrait de Dieu, être sensible aux charmes, à la consistance et à l'unité finale de l'être, c'est la plus haute et, en même temps, la plus complète de nos « passivités de croissance ». Dieu tend, par la logique

de son effort créateur, à se faire chercher et apercevoir [164] par nous : « *Posuit homines... si forte attrectent eum* ».

Sa grâce prévenante est donc toujours en suspens pour exciter notre premier regard et notre première prière. Mais enfin, l'initiative, l'éveil, partent toujours de Lui ; et, quels que soient les développements ultérieurs de nos facultés mystiques, aucun progrès ne se réalise sur ce domaine sinon comme la réponse nouvelle à un don nouveau. « *Nemo venit ad me, nisi Pater traxerit eum.* »

Nous voici donc conduits a placer, à l'origine de notre envahissement par le Milieu Divin, une intense et continuelle prière, - la prière qui supplie pour le don fondamental : « *Domine, fac ut videam* ». - Seigneur, nous savons et nous pressentons que vous êtes partout autour de nous. Mais il semble qu'il y ait un voile sur nos yeux. Faites briller de partout votre universel visage : « *illumina vultum tuum super nos* ». Que votre éclat profond éclaire, jusqu'aux entrailles, les obscurités massives au sein desquelles nous nous mouvons, « S*it splendor Domini nostri super nos* ». Et, pour cela, envoyez-nous votre Esprit, « *Spiritus principalis* », dont l'action enflammée peut seule opérer les débuts et l'achèvement de la grande Métamorphose à laquelle se ramène toute la perfection intérieure, et vers laquelle gémit votre Création : « *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur et RENOVABIS FACIEM TERRÆ* ».

[165]

b. Les Progrès individuels du Milieu Divin la pureté, la foi et la fidélité qui opèrent.

Retour à la table des matières

« Ego operor... Pater semper operatur. » Le charme (lourd de responsabilités) du Milieu Divin est de pouvoir prendre autour de nous une intensité *toujours croissante.* C'est une atmosphère si nous voulons, toujours plus lumineuse et plus chargée de Dieu. En Lui, et en Lui seul, se réalise le vœu fou de tout amour : se perdre dans ce qu'on aime et s'y enfoncer de plus en plus.

Trois vertus pourrait-on dire, concourent avec une efficacité particulière à cette indéfinie concentration du Divin dans nos existences : la pureté, la foi et la fidélité, - trois vertus « immobiles » en apparence, mais en réalité trois vertus actives entre toutes, et entre toutes illimitées. Observons-les, l'une après l'autre, dans leur fonction génératrice du Milieu Divin.

1. LA PURETÉ.

La pureté, au grand sens du mot, ce n'est pas seulement l'absence de fautes (qui n’est de la pureté qu'une face négative), ni même la chasteté (qui [166] n'en représente qu'un remarquable cas particulier). C'est la rectitude et l'élan que met dans nos vies l'amour de Dieu cherché en tout par dessus tout.

Est spirituellement impur l'être qui, s'attardant dans la jouissance, ou se reployant dans l'égoïsme, introduit, en soi et autour de soi, un principe de ralentissement et de division dans l'unification de l'Univers en Dieu.

Est pur, au contraire, celui qui, suivant sa place dans le Monde, cherche à faire dominer sur son avantage immédiat ou momentané, la préoccupation du Christ à consommer en toutes choses.

Est de plus en plus pur, celui qui arrive, attiré par Dieu, à donner à cet élan, à cette traversée, une continuité, une intensité, une réalité de plus en plus grandes, - soit que par vocation il ait toujours à se mouvoir (bien que de plus en plus spirituellement) dans les mêmes zones matérielles du Monde, - soit que, plus ordinairement, il accède à des régions où le Divin remplace peu à peu pour lui les autres nourritures terrestres.

Ainsi comprise, la pureté des êtres se mesure au degré d'attraction qui les porte vers le Centre divin, - ou, ce qui revient au même, à la proximité où ils se trouvent de ce Centre. Elle s'entretient, nous dit l'expérience chrétienne, par le recueillement, la prière mentale, la pureté de conscience, la pureté d'intention, les sacrements... Contentons-nous, ici, d'exalter son étonnante puissance de condenser le Divin autour de nous.

[167]

Dans un de ses Contes, Benson imagine qu'un « voyant » arrive dans la chapelle isolée où prie une religieuse. Il entre. Or, voici qu'autour de ce lieu ignoré, il voit soudain le Monde entier se nouer, se mouvoir, s'organiser, au gré de l'intensité et de l'inflexion des désirs de la chétive orante. La chapelle du couvent était devenue comme le pôle autour duquel tournait la Terre. Autour d'elle-même, la contemplative sensibilisait et animait toutes choses parce qu'elle croyait ; et sa foi était opérante parce que son âme, très pure, la plaçait tout près de Dieu. - Cette fiction est une excellente parabole.

La tension intérieure des esprits vers Dieu peut paraître négligeable à ceux qui cherchent a supputer la quantité d'énergie accumulée dans la masse humaine.

Et cependant, si nous étions aussi capables de percevoir la « lumière invisible » que les nuées, la foudre ou les rayons solaires, les âmes pures nous paraîtraient, en ce Monde, aussi actives, par leur seule pureté, que les sommets neigeux dont les cimes impassibles aspirent continuellement pour nous les puissances errantes de la haute atmosphère.

Voulons-nous que s'accroisse autour de nous le Milieu Divin ? Accueillons et nourrissons jalousement toutes les forces d'union, de désir, d'oraison, que la grâce nous présente. Par le seul fait que notre transparence augmentera, la lumière divine, [168] qui ne cesse de presser sur nous, fera irruption davantage.

Avons-nous quelquefois songe au sens du mystère de l'Annonciation ?

Quand le moment fut venu ou Dieu avait résolu de réaliser à nos yeux son Incarnation, il lui fallut susciter au préalable, dans le Monde, une vertu capable de l'attirer jusqu'à nous. Il avait besoin d'une Mère qui l’engendrât dans les sphères humaines. Que fit-il alors ? Il créa la Vierge Marie, c'est-à-dire, il fit apparaître sur Terre une pureté si grande, que, dans cette transparence, il se concentrera jusqu'à apparaître Petit Enfant.

Voilà, exprimée dans sa force et sa réalité, la puissance de la pureté à faire naître le Divin parmi nous.

Et cependant l'Église ajoute, en s'adressant a la Vierge Mère : « *Beata qua credidisti* ». C'est dans la foi que la pureté trouve l'achèvement de sa fécondité.

2. LA FOI.

La foi, telle que nous l'entendons ici, ce n'est pas, bien sûr, la seule adhésion intellectuelle aux dogmes chrétiens. C'est, dans un sens beaucoup plus riche, la croyance en Dieu chargée de tout ce que la connaissance de cet Être adorable peut susciter en nous de confiance en sa force bienfaisante. C'est [169] la conviction pratique que l'Univers, entre les mains du Créateur, continue a être l'argile dont il pétrit à son gré les possibilités multiples. C'est, en un mot, *la foi évangélique,* dont on peut dire qu'aucune vertu, même la charité, n'a été recommandée plus instamment par le Sauveur.

Or, sous quels traits cette disposition nous est-elle présentée inlassablement, dans les paroles et les gestes du Maître ? Avant tout, par dessus tout, comme *une puissance qui opère.* Intimidés par les affirmations d'un positivisme injustifié, refroidis d'autre part par les excès mystiques de la *« Christian Science »,* nous voudrions parfois laisser dans l'ombre cette promesse gênante d'une efficacité tangible assurée à notre prière. Et cependant, nous ne pouvons la dissimuler sans rougir du Christ. Si nous ne croyons pas, les vagues engloutissent, le vent souffle, la nourriture nous manque, les maladies nous abattent ou nous tuent, la force divine est impuissante ou lointaine. Si nous croyons au contraire, les eaux se font accueillantes et douces, le pain se multiplie, les yeux s'ouvrent, les morts ressuscitent, la puissance de Dieu lui est comme soutirée de force et se répand dans toute la nature. Ou bien il faut gloser, minimiser arbitrairement l'Évangile. Ou bien nous devons admettre la réalité de ces effets, non pas comme transitoire et passée, mais comme pérenne et actuellement vraie. Ah ! gardons-nous bien d'étouffer cette révélation d'une vivification possible, en Dieu, des forces de la Nature ; mais, bien au [170] contraire, plaçons-la résolument au centre de nos perspectives du Monde, - attentifs seulement à la bien comprendre.

La foi opère. Qu'est-ce à dire ? Serait-ce que l'action divine va venir , à l'appel de notre foi, se substituer au jeu normal des causes qui nous entourent ? Allons-nous attendre, comme des illuminés, que Dieu opère directement, sur la Matière ou sur nos corps, les résultats obtenus jusqu'ici par nos industrieuses recherches ?

Non, évidemment. Ni les enchaînements intérieurs du Monde matériel ou psychique, ni le devoir humain de l'effort maximum, ne sont menacés, ou seulement relâchés, par le précepte de la foi. *« Iota unum aut unus apex non praeteribit ». Sous* l'action transformatrice de « la foi qui opère », toutes les liaisons naturelles du Monde demeurent intactes : mais il s'y *superpose* un principe, une finalité interne, on pourrait presque dire une âme de plus. Sous l'influence de notre foi, l'Univers est susceptible, sans changer extérieurement de traits, de s'assouplir, de s'animer, - de se suranimer. Voila le « tout » et le « seulement » de la croyance que nous impose formellement l'Évangile. Parfois cette sur-animation se traduit par des effets miraculeux, - quand la transfiguration des causes les fait accéder jusqu'à la zone de leur « puissance obédientielle » ; tantôt, et plus ordinairement, elle se manifeste par l'intégration des événements indifférents ou défavorables dans un plan, dans une Providence supérieurs.

[171]

De ce deuxième mode de divinisation du Monde par la foi (mode qui n'est ni moins profond, ni moins précieux que les plus saisissants prodiges) nous avons déjà touché et analysé plus haut (p. 89) un cas particulièrement typique. En traitant des passivités de diminution, nous avons vu comment nos insuccès, nos déchéances, notre mort, nos fautes mêmes, pouvaient être, par Dieu, refondues en mieux, transformées en Lui. C'est ici le lieu d'envisager ce miracle dans toute sa généralité, et du point de vue particulier de l'acte de foi qui en est, de notre part, la providentielle condition.

Oui, entre nos mains, à tous, le Monde, la Vie, *(notre Monde, notre Vie)* sont placés comme une hostie, tout prêts à se charger de l'influence divine, c'est-à-dire d'une réelle Présence du Verbe Incarné. Le Mystère s'accomplira. Mais à une condition : c'est que nous *croirons* que *ceci* veut et peut devenir, pour nous, l'action, c'est-à-dire le prolongement du Corps du Christ. - Croyons-nous ? Tout s'illumine et prend figure autour de nous : le hasard s'ordonne, le succès prend une

plénitude incorruptible, la douleur devient une visite et une caresse de Dieu. Hésitons-nous ? Le rocher reste sec, le ciel noir, les eaux traîtresses et mouvantes. Et nous pourrions entendre la voix du Maître, en face de notre vie gâchée : « O Hommes de peu de foi, pourquoi donc avez-vous douté ? »...

« Domine, adjuva incredulitatem, meam. » Ah ! vous le savez vous-même, Seigneur, pour en avoir [172] humainement porté l'angoisse. Le Monde, à certains jours, nous apparaît comme une chose effroyable : immense, aveugle, brutal. Il nous ballotte, nous entraîne, nous tue, sans faire attention. Héroïquement, on peut bien le dire, l'Homme est arrive a créer, parmi les grandes eaux froides et noires, une zone habitable où il fait à peu près clair et chaud, - où les êtres ont un visage pour regarder, des mains pour adoucir, un cœur pour aimer. Mais que cette demeure est donc précaire ! À chaque instant, par toutes les fentes., la grande Chose horrible fait irruption, - celle dont nous nous forçons à oublier qu'elle est toujours là, séparée de nous par une simple cloison : feu, peste, tempête, tremblement de terre, déchaînements de forces morales obscures, entraînent en un instant, sans égards, ce que nous avions péniblement construit et orné avec toute notre intelligence et notre cœur.

Mon Dieu, puisqu'il m'est interdit, par ma dignité humaine, de fermer les yeux là-dessus, comme une bête ou un enfant, - pour que je ne succombe pas à la tentation de maudire l'Univers et celui qui l'a fait, - faites *que je l'adore en vous voyant caché en lui.* La grande parole libératrice, Seigneur, la parole qui tout à la fois révèle et opère, répétez-la moi, Seigneur : « *Hoc est Corpus meum* ». Vraiment, la Chose énorme et sombre, le fantôme, la tempête, - si nous voulons, c'est Vous ! *« Ego sum, nolite timere. »* Tout ce qui nous épouvante dans nos vies, tout ce qui vous a consterné [173] vous-même au jardin, ce ne sont au fond, que les Espèces ou Apparences, la matière d'un même Sacrement.

Croyons seulement. Croyons d'autant plus fort et plus désespérément que la Réalité paraît plus menaçante et irréductible. Et alors, peu à peu, nous verrons se détendre, puis nous sourire, puis nous prendre en ses bras plus qu'humains, l'universelle Horreur.

Non, ce ne sont pas les rigides déterminismes de la Matière et des grands nombres, - ce sont les souples combinaisons de l'Esprit qui

donnent à l'Univers sa consistance. L'immense hasard et l'immense cécité du Monde ne sont qu'une illusion pour celui qui croit. *« Fides, substantia rerum. »*

3. LA FIDÉLITÊ.

Parce que, d'un coeur pur, nous aurons cru intensément sur le Monde, le Monde ouvrira devant nous les bras de Dieu. Dans ces bras, maintenant, pour que se ferme autour de nos vies le cercle du Milieu Divin, il nous reste à nous jeter. Ce geste sera celui d'une correspondance active au devoir quotidien. *La foi consacre le monde. La fidélité y communie.*

Pour décrire dignement les « avantages » de la fidélité, c'est-à-dire le rôle essentiel et final qu'elle joue dans notre prise de possession du Milieu [174] Divin, nous devrions reprendre ici tout ce qui a été dit dans les deux premières parties de cette étude. N'est-ce pas la fidélité qui met en jeu les inépuisables ressources offertes par toute passion à notre désir de communion.

Par la fidélité, nous nous plaçons, et nous nous maintenons si exactement dans la main divine que nous ne faisons plus qu'un avec elle dans l'exercice de son action.

Par la fidélité, nous ouvrons continuellement en nous un accès si intime aux volontés et aux bons plaisirs de Dieu que Sa vie, comme un pain puissant, pénètre et assimile la notre. « *Hoc est cibus meus, ut faciam voluntatem Patris. »*

Par la fidélité, enfin, nous nous trouvons situés, à chaque instant, au point exact où converge providentiellement sur nous l'innombrable faisceau des forces intérieures et extérieures du Monde, c'est-à-dire au point unique où peut se réaliser, à un moment donné, pour nous, le Milieu Divin.

C'est la fidélité, et la fidélité seule, qui nous donne d'accueillir les universelles et perpétuelles avances du contact divin ; par elle, et par elle seule, nous rendons à Dieu le baiser que Dieu nous offre continuellement à travers le Monde.

Or, ce qu'il y a d'inappréciable dans le pouvoir « communiant » de la fidélité, c'est que, pareil en cela à celui que possèdent la foi et la pureté, il ne connaît aucune limite à son efficacité.

Point de limite du *côté de l'œuvre* accomplie ou de [175] la diminution subie : puisque nous pouvons nous abimer toujours davantage dans la perfection du travail réalisé ou dans l'utilisation meilleure des événements fâcheux. Toujours plus d'industrie, toujours plus de soin, toujours plus de souplesse...

Point de limite, non plus, *du côté de l'intention* qui anime l'effort pour agir ou pour accepter : puisque nous pouvons aller sans cesse plus loin dans la perfection intérieure de la conformité. Toujours plus de détachement. Toujours plus d'amour.

Et point de limite, bien moins de limite encore, *du côté de l'objet divin* que notre être peut s'épuiser, dans la joie, à épouser toujours davantage. - Abandonnons ici toute image d'adhésion immobile. Elle deviendrait insuffisante. Et rappelons-nous ceci : Dieu ne se présente pas à nos êtres finis comme une Chose toute faite qu'il s'agit d'embrasser. Mais il est pour nous l'éternelle Découverte et l'éternelle Croissance. Plus nous croyons le comprendre, plus il se révèle autre. Plus nous pensons le tenir, plus il se recule, en nous attirant dans les profondeurs de Lui-même. Plus nous nous rapprochons de lui, par tous les efforts de la nature et de la grâce, plus il agrandit d'un même mouvement, son attrait sur nos puissances, et la réceptivité de nos puissances à ce divin attrait.

De la sorte, le point privilégié dont nous parlions tout à l'heure, - le point unique où peut naître, pour chaque homme, à chaque moment, le Milieu Divin, n'est pas un lieu fixe de l'Univers. [176] C'est un centre mobile que nous devons suivre, comme leur étoile les Mages.

Par un chemin ou par un autre, suivant les vocations, cet astre conduit les hommes diversement. Mais toutes les pistes qu'il indique ont ceci de commun qu'elles font monter toujours plus haut. (Nous avons déjà dit plusieurs fois ces choses ; mais il est important de les grouper une dernière fois dans un même faisceau.) Dans chaque existence, si elle est fidèle, des désirs plus grands succèdent aux désirs moindres ; le renoncement prime peu à peu sur les jouissances ; la mort consomme la vie. Finalement, pour tous, la dérive générale à travers le crée aura été la même. Tantôt par le détachement d'esprit, tan-

tôt par un détachement effectif, la fidélité nous conduit tous, plus ou moins vite, plus ou moins haut, vers une même zone de moindre égoïsme et de moindre jouissance, - là où pour la créature, plus extasiée, la lumière divine brille plus suffisante et plus limpide, au-delà des intermédiaires, *non pas rejetés,* mais *franchis.*

Pureté, foi, fidélité, sous l'action convergente de ces trois rayons, le Monde fond et plie.

Comme un feu violent qui s'alimente de ce qui devrait normalement l'éteindre, - comme un torrent puissant qui grossit des obstacles mêmes places en travers de sa course, - ainsi la tension engendrée par la rencontre entre l'Homme et Dieu, dissout, entraîne, - volatilise, les créatures ; et elle les fait toutes également servir à l'union.

[177]

Joies, progrès, douleurs, revers, fautes, oeuvres, prières, beautés, puissances du Ciel, de la Terre ou de l'Enfer, tout se courbe sous le passage des ondes célestes ; et tout cède la part d'énergie positive que contient sa nature pour concourir a la richesse du Milieu Divin.

Pareil à ces jets ardents qui traversent sans effort les métaux les plus durs, l'esprit que Dieu attire pénètre dans le Monde, et s'avance enveloppe des vapeurs lumineuses de ce qu'il sublime avec Lui.

Il ne détruit pas les choses, ni ne les force : mais il les libère, les oriente, les transfigure, les anime. Il ne les déserte pas : mais il monte en s'appuyant sur elles, et en entraînant avec lui ce qu'elles ont d'élu.

Pureté, foi, fidélité, vertus immobiles et vertus qui opèrent, vous êtes véritablement, dans votre sérénité, les énergies supérieures de la Nature, - celles qui donnent au Monde, même matériel, sa dernière consistance et sa dernière figure. Vous êtes les principes formateurs de la Terre Nouvelle. Par vous, triple aspect d'une même adoration confiante, « nous triomphons du Monde » : « *Haec est quae vincit Mundum, fides nostra* ».

178

c. Les progrès collectifs du Milieu Divin. La Communion des Saints et la Charité.

1. REMARQUES PRÊLIMINAIRES SUR LA VALEUR « INDIVIDUELLE. DU MILIEU DIVIN.

Retour à la table des matières

Dans les pages qui précèdent, nous nous sommes pratiquement occupes de l'établissement et des progrès du Milieu Divin dans une âme supposée seule au milieu du Monde en présence de Dieu. « Et les autres., aura pensé plus d'un lecteur, qu'en faites-vous ? Quel est donc ce Christianisme qui prétend s'édifier en dehors de l'amour du prochain ? »

Le prochain, nous allons le voir, à sa place essentielle dans l'édifice dont nous avons cherché à fixer les lignes. Mais, avant de l'introduire dans nos constructions, il était nécessaire, - et pour deux raisons, - de traiter à fond le problème de la « divinisation du Monde » dans le cas d'un seul homme en particulier.

Il le fallait d'abord par raison de *méthode* : car, en bonne science, l'étude des cas élémentaires doit toujours précéder l'effort de généralisation.

Et il le fallait encore par raison de *nature* : car, si extraordinairement solidaires que nous soyons les uns des autres dans notre développement et [179] notre consommation *in Christo Jesu,* nous n'en formons pas moins, chacun, une unité naturelle, chargée de ses responsabilités et de ses possibilités incommunicables. Nous nous sauvons, ou nous nous perdons *nous-mêmes.*

Ce dogme chrétien du salut individuel était d'autant plus important à mettre en relief que les perspectives ici développées sont plus unitaires et plus universalistes. Il ne faut jamais le perdre de vue : de même que dans les zones expérimentales du Monde, les hommes, tout enveloppés qu'ils soient du même Univers, représentent chacun pour cet Univers un centre de perspective et d'activité indépendant (en sorte

qu'il y a autant d'Univers partiels que d'individus), - de même, dans le domaine des réalités célestes, si pénétrés soyons-nous de la même puissance créatrice et rédemptrice, nous constituons chacun un centre particulier de divinisation (en sorte qu'il y a autant de Milieux Divins partiels que d'âmes chrétiennes).

Devant le même spectacle, en présence des mêmes possibilités de perception ou d'action, les hommes, nous le savons, réagissent de manières tellement différentes suivant les nuances ou la perfection de leurs sens et de leur esprit que si nous pouvions, par impossible, émigrer d'une conscience dans l'autre, nous changerions chaque fois de Monde. Pareillement, sous les mêmes « espèces » temporelles et spatiales, Dieu se présente et se donne aux âmes avec une réalité et une richesse tout à [180] fait diverses, suivant la foi, la fidélité, la pureté , que son influence rencontre. Imaginons la même réussite ou le même naufrage, enveloppant un groupe humain : cet événement unique aura autant de faces, de finalités, d'« âmes » différentes que d'individus affectes. Aveugle, absurde, indifférent, matériel, pour celui qui n'aime ni ne croit, il sera lumineux, providentiel, chargé de sens et de vie, pour celui-là qui est parvenu à voir et à toucher Dieu partout. Il y a autant de sur-animations diverses par Dieu des causes secondes qu'il existe de confiances et de fidélités humaines. Essentiellement unique dans son influx, la Providence se pluralise à notre contact, - comme un rayon de soleil vient se colorer ou se perdre dans les profondeurs des corps qu'il rencontre. Le même Univers a toutes sortes d'étages, de compartiments divers : *« in eadem domo, multae mansiones »*.

Et voilà pourquoi, répétant sur *notre* vie les paroles que le prêtre prononce sur le pain et sur le vin avant la consécration, nous devons prier, chacun pour nous, afin que le Monde se transfigure à notre usage : « ut nobis C*orpus et Sanguis fiat D. N. Jesu Christi »*.

Ceci est le premier pas. Avant de s'occuper des autres (pour pouvoir s'occuper des autres) le fidèle doit assurer sa sanctification personnelle, non par égoïsme, mais avec cette forte et large conscience que, pour une part infinitésimale et incommunicable, nous avons chacun le Monde entier à diviniser.

[181]

Comment cette divinisation partielle est-elle possible. C'est ce que nous avons fini d'analyser. Il ne nous reste plus maintenant qu'a inté-

grer le phénomène élémentaire et à voir de quelle façon, par la confluence des Milieux Divins individuels, le Milieu Divin total se constitue, puis réagit a son tour, pour les achever, sur les destinées particulières qu'il embrasse. Le moment est venu de généraliser nos conclusions en les multipliant, comme à l'infini, par l'action de la charité.

2. L'INTENSIFICATION DU MILIEU DIVIN PAR LA CHARITÉ.

Pour comprendre et mesurer la puissance de divinisation contenue dans l'amour du prochain, il faut revenir aux considérations que nous avons développées, notamment en décrivant l'unité totale de la consécration eucharistique.

À travers l'énormité du temps et la multiplicité déconcertante des individus, disions-nous, une seule opération se poursuit : l'annexion au Christ de Ses élus : - une seule chose se fait : le Corps mystique du Christ., à partir de toutes les puissances spirituelles éparses ou ébauchées dans le Monde. « *Hoc est Corpus Meum.* » Personne au Monde ne peut nous sauver, ni nous perdre, malgré nous, - ceci est vrai. Mais ce qui est vrai, aussi, c'est que notre salut ne se poursuit et ne s'achève que *solidairement* avec la justification de toute la « masse élue ». Il [182] n'y aura, en un sens vrai, qu'un seul Homme sauvé : le Christ, Chef et Résumé vivant de l'Humanité. Chacun des élus est appelé à voir Dieu face à face. Mais l'acte de sa vision sera vitalement inséparable de l'action élevante et illuminante du Christ. Au ciel, nous contemplerons Dieu, nous-mêmes, mais comme par les yeux du Christ.

S'il en est ainsi, notre effort mystique individuel attend un complément essentiel de sa réunion avec celui de tous les autres hommes. Un, définitivement, dans le Plérôme, le Milieu Divin doit commencer à devenir un dès la phase terrestre de notre existence. Lors même donc que le Chrétien avide de vivre en Dieu aurait donne à ses désirs toute la pureté, à ses prières toute la foi, à son action toute la fidélité possibles, d'immenses possibilités s'ouvriraient encore à la divinisation de son Univers. Il lui resterait à raccorder son oeuvre élémentaire à celle

de tous les ouvriers qui l'entourent. Autour de lui se pressent les innombrables Mondes partiels dont s'enveloppent les diverses monades humaines. Il lui faut réchauffer sa propre chaleur à celle de tous ces foyers, - faire communiquer sa sève avec celle qui circule dans les autres cellules, - recevoir ou propager, pour le bénéfice commun, le mouvement et la vie, - se mettre a la température et à la tension communes.

À quelle puissance est-il réservé de faire éclater les enveloppes où tendent a s'isoler jalousement et à végéter nos microcosmes individuels ? À quelle [183] force est-il donné de fondre et d'exalter nos rayonnements partiels dans le rayonnement principal du Christ ?

À la Charité, principe et effet de toute liaison spirituelle. La charité chrétienne, si solennellement prêchée par l'Évangile, n'est pas autre chose que la cohésion plus ou moins consciente des âmes, engendrée par leur convergence commune *in Christo Jesu*. Impossible d'aimer le Christ sans aimer les autres (dans la mesure où ces autres vont vers le Christ) ; et impossible d'aimer les autres (dans un esprit de large communion humaine) sans se rapprocher du Christ par le même mouvement. Automatiquement, donc, par une sorte de déterminisme vivant, les Milieux Divins individuels, dans la mesure où ils se constituent, tendent à se souder les uns aux autres ; et dans leur association, ils trouvent une augmentation illimitée de leurs ardeurs. Cette conjonction inévitable s'est toujours traduite, dans la vie intérieure des Saints, par un débordement d'amour pour tout ce qui, dans les créatures, porte en soi un germe de vie éternelle. La « tension de communion », dont nous avons observé la merveilleuse efficacité pour appliquer l'Homme à son devoir humain, et lui faire extraire la vie jusque des puissances les plus chargées de mort, a pour ultime effet de précipiter le chrétien dans l'amour des âmes.

Le Passionné du Milieu Divin ne peut supporter autour de soi l'obscurité, la tiédeur, le vide, dans [184] ce qui devrait être tout plein et vibrant de Dieu. À l'idée des innombrables esprits, liés à lui dans l'unité d'un même Monde, et autour de qui n'est pas encore suffisamment allume le feu de la Présence divine, il se sent comme transi. Il avait pu croire quelque temps que, pour toucher Dieu à la mesure de ses désirs, il lui suffisait d'étendre sa seule main, sa main à lui. Il s'aperçoit maintenant que la seule étreinte humaine capable d'embrasser dignement le Divin est celle de tous les bras humains ouverts en-

semble pour appeler et accueillir le Feu. Le seul sujet définitivement capable de la Transfiguration mystique est le groupe entier des hommes ne formant plus qu'un corps et qu'une âme dans la charité.

Et cette coalescence des unités spirituelles de la Création sous l'attraction du Christ est la suprême victoire de la foi sur le Monde.

Mon Dieu, je vous l'avoue, j'ai bien longtemps été, et je suis encore, hélas, réfractaire à l'amour du prochain. Autant j'ai ardemment goûté la joie surhumaine de me rompre et de me perdre dans les âmes auxquelles me destinait l'affinité bien mystérieuse de la dilection humaine - autant je me sens nativement hostile et ferme en face du commun de ceux que vous me dites d'aimer. Ce qui, dans l'Univers, est au-dessus ou au-dessous de moi (sur une même ligne, pourrait-on dire), je l'intègre facilement dans ma vie intérieure : la matière, les plantes, les animaux, et puis les Puissances, les [185] Dominations., les Anges, - je les accepte sans peine, et je jouis de me sentir soutenu dans leur hiérarchie. Mais « l'autre », mon Dieu, - non pas seulement « le pauvre, le boiteux, le tordu, l'hébété », mais l'autre simplement, l'autre tout court, - celui qui par son Univers en apparence fermé au mien semble vivre indépendamment de moi, et briser pour moi l'unité et le silence du Monde, - serais-je sincère si je vous disais que ma réaction instinctive n'est pas de le repousser ? et que la simple idée d'entrer en communication spirituelle avec lui ne m'est pas un dégoût ?

Mon Dieu, faites pour moi, dans la vie de l'Autre, briller votre Visage. Cette lumière irrésistible de vos yeux, allumée au fond des choses, elle m'a déjà jeté sur toute œuvre à poursuivre, sur toute peine à traverser. Donnez-moi de vous apercevoir, même et surtout, au plus intime, au plus parfait, au plus lointain de l'âme de mes frères.

Le don que vous me demandez pour ces frères, - le seul don qui soit possible à mon cœur, - ce n’est pas la tendresse comblée de ces affections privilégiées que vous disposez dans nos vies comme le plus puissant facteur créé de notre croissance intérieure, c'est quelque chose de moins doux, mais d'aussi réel et de plus fort. Entre les Hommes et moi vous voulez que, votre Eucharistie aidant, se manifeste la fondamentale attraction (déjà obscurément pressentie par tout amour, dès qu'il est fort) qui fait mystiquement de la myriade des [186] créatures raisonnables une sorte de même Monade en Vous, Jésus-Christ. Bien supérieure à une simple sympathie personnelle, vous voulez que m'at-

tirent vers « l'Autre » les *affinités* combinées d'un monde *pour lui-même et de ce monde pour Dieu.*

Vous n'exigez en cela, de moi, rien de psychologiquement impossible, - puisque, dans la foule étrangère et innombrable, ce n'est jamais qu'un même Être personnel, le vôtre, que je suis invité à chérir.

Vous ne m'obligez pas non plus, vis-à-vis du Prochain, à d'hypocrites protestations d'amour, puisque la quête de mon cœur ne pouvant atteindre votre Personne qu'au fond de ce qu'il y a de plus individuellement et concrètement personnel dans chaque autre, c'est bien a cet autre *lui-même,* et non à quelque entité vague autour de lui, que s'adresse ma charité.

Non, vous ne me demandez rien de faux ni d'irréalisable. Mais simplement, par votre Révélation, et votre Grâce vous forcez ce qu'il y a de plus humain en nous à prendre enfin conscience de soi-même. L'Humanité dormait, - elle dort encore, - assoupie dans les joies étroites de ses petits amours fermés. Une immense puissance spirituelle sommeille au fond de notre multitude, qui n'apparaîtra que lorsque nous saurons *forcer les cloisons* de nos égoïsmes, et nous élever par une refonte fondamentale de nos perspectives, à la vue habituelle et pratique des réalités universelles.

[187]

Jésus, Sauveur de l'activité humaine, à laquelle vous apportez une raison d'agir, - Sauveur de la peine humaine, à laquelle vous apportez une valeur de vie, - soyez le salut de l'unité humaine, en nous forçant à abandonner nos petitesses, et a nous aventurer, appuyés contre Vous, sur l ‘océan inconnu de la charité.

3. LES TÉNÈBRES EXTÉRIEURES ET LES ÂMES PERDUES.

L'Histoire du Royaume de Dieu est, directement, celle d'une réunion. Le Milieu Divin total se constitue par incorporation de tout esprit, élu à Jésus-Christ. Mais, qui dit élu, dit choix, sélection. Ce ne serait donc pas assez chrétiennement comprendre l'action universelle de Jésus que de le regarder uniquement comme centre d'attraction et

de béatification. Justement, parce qu'Il est Celui qui unit, il est aussi Celui qui trie, qui sépare, et qui juge. Il y a le bon grain, dans l'Évangile, et les brebis, et la droite du Fils de l'homme, et la salle du festin nuptial, et le feu qui embrase de joie. Mais il y a aussi l'ivraie ; il y a les boucs ; il y a la gauche du juge ; il y a la porte fermée ; il y a le dehors obscur ; il y a, aux antipodes des flammes qui unissent dans l'amour, le feu qui corrompt dans l'isolement. Le processus complet d'où naît graduellement la Terre Nouvelle est une *agrégation* doublée d'une *ségrégation.*

[188]

Au cours des pages qui précèdent, alors que, (uniquement préoccupes de monter plus droit vers le Foyer divin, et de nous offrir plus complètement à ses rayons) nous tenions systématiquement nos yeux tournés vers la lumière, nous n'avons jamais cessé de sentir derrière nous l'ombre et le vide, - la raréfaction ou l'absence de Dieu sur laquelle notre course demeurait suspendue. Mais ces ténèbres inférieures, que nous cherchions à fuir, auraient pu aussi bien être une sorte d'abîme ouvert sur le néant. L'imperfection, le péché, le mal, la chair, c'étaient surtout un sens rétrograde, une face retournée des choses, qui cessaient d'exister pour nous à mesure que nous nous enfoncions en Dieu.

Votre Révélation, Seigneur, m'oblige à croire davantage. Les puissances du Mal, dans l'Univers, ne sont pas seulement une attraction, une déviation, un signe « moins », un retour annihilant à la pluralité. Au cours de l'évolution spirituelle du Monde, des éléments conscients, des Monades, se sont librement détachés de la masse que sollicite votre attrait. Le Mal s'est comme incarné en eux, « substantialisé » en eux. Et maintenant, il y a, autour de moi, mêlés à votre lumineuse Présence, des présences obscures, des êtres mauvais, des *choses* malignes. Et cet ensemble séparé représente un déchet définitif et immortel de la genèse du Monde. Il y a des ténèbres, non seulement *inférieures,* mais *extérieures.* Voilà ce que nous dit l'Évangile.

[189]

Mon Dieu, parmi tous les mystères auxquels nous devons croire, il n'en est sans doute pas un seul qui heurte davantage nos vues humaines que celui de la damnation. Et, plus nous devenons hommes c'est-à-dire conscients des trésors cachés dans le moindre des êtres et de la

valeur que représente le plus humble atome pour l'unité finale, - plus nous nous sentons perdus à l'idée de l'enfer. Une retombée dans quelque inexistence, nous la comprendrions encore... Mais une éternelle inutilisation, et une éternelle souffrance !...

Vous m'avez dit, mon Dieu, de croire à l'enfer. Mais vous m'avez interdit de penser, avec absolue certitude, d'un seul homme, qu'il était damné. Je ne chercherai donc pas ici à regarder les damnés., - ni même, en quelque manière, à savoir qu'il en existe. Mais acceptant, sur votre parole, l'enfer, *comme un élément structurel de l'univers,* je prierai, je méditerai, jusqu'à ce que, dans cette chose redoutable, apparaisse pour moi un complément fortifiant, béatifiant même, aux vues que vous m'avez ouvertes sur votre Omniprésence.

Et, en vérité, Seigneur, ai-je besoin de forcer mon esprit ou les choses pour apercevoir, dans le mystère même de la deuxième mort, une source de vie ? Est-il nécessaire de regarder beaucoup pour découvrir dans les ténèbres extérieures un surcroît de tension et un approfondissement de votre grandeur ?

Considérées dans leur action maligne, volontaire, [190] les puissances du Mal, je le sais déjà, ne peuvent en rien troubler, dans mon ambiance, le Milieu Divin. À mesure qu'elles cherchent à pénétrer dans mon Univers, leur influence (si j'ai assez de foi) subit le sort commun de toute énergie créée ; saisis, tordus par votre énergie irrésistible, les tentations et les maux se convertissent en bien, et excitent le brasier de l'amour.

Considérés dans le vide que creuse leur défection au sein du Corps mystique, les esprits déchus ne sauraient non plus, je le sais encore, altérer la perfection du Plérôme. À chaque âme qui, se perdant malgré les appels de la grâce, devrait ruiner la perfection de l'Union commune, vous opposez, mon Dieu, une de ces refontes qui restaurent à chaque instant l'Univers dans une fraîcheur et une pureté nouvelles. Le damné n'est pas exclu du Plérôme, mais de sa face lumineuse et de sa béatification. Il le perd, mais il n'est pas perdu pour lui.

L'Enfer, donc, par son existence, ne détruit rien, ne gâte rien, dans le Milieu Divin dont j'ai suivi, Seigneur, avec ravissement, les progrès autour de moi. Mais je le sens, il y opère en outre quelque chose de grand et de nouveau. Il y ajoute un accent, une gravité, un relief, une

profondeur, qui, sans lui, n'existeraient pas. La Cime ne se mesure bien que par l'abîme qu'elle couronne.

Je parlais, tout à l'heure, suivant mes vues humaines, d'un Univers fermé, en bas, par le néant, [191] c'est-à-dire d'une échelle de grandeurs arrêtées, en quelque sorte, à un zéro. Voici, mon Dieu, que déchirant les ombres inférieures de l'Univers, vous m'apprenez que sous mes pieds s'ouvre un autre hémisphère, - le domaine réel, descendant sans limites, d'existences au moins possibles.

Est-ce que la réalité de ce pôle négatif du Monde ne vient pas *doubler* l'urgence et l'immensité du pouvoir avec lequel vous fondez sur moi ?

O Jésus, maître terriblement beau et jaloux, fermant les yeux sur ce que ne peut encore comprendre, et donc supporter, ma faiblesse humaine, c'est-à-dire la réalité des condamnés, je veux du moins faire passer dans ma vue habituelle et pratique du Monde la gravité toujours menaçante de la condamnation ; - pas tant pour vous craindre, Jésus, que pour être plus passionnément à vous.

Je vous l'ai déjà crié tout à l'heure : ne soyez pas seulement pour moi un frère, Jésus, - mais soyez-moi un Dieu ! Maintenant, revêtu de la puissance formidable de sélection qui vous place au sommet du Monde comme le principe d'universelle attraction et d'universelle répulsion, vous m'apparaissez vraiment comme la Force immense et vivante que je cherchais partout, afin de pouvoir adorer : Les feux de l'enfer et les feux du ciel ne sont pas deux forces différentes, mais les manifestations contraires de la même énergie.

Que les flammes de l'enfer ne m'atteignent pas, Maître, - ni aucun de ceux que j'aime... Qu'elles [192] n'atteignent personne, Mon Dieu (vous me pardonnerez, je le sais, cette prière insensée !). Mais que, pour chacun de nous, leurs sombres lueurs s'ajoutent, avec tous les abîmes qu'elles découvrent, à la plénitude ardente du Milieu Divin.

Planche 9

Le Milieu Divin de la Découverte.

« Celui qui aimera passionnément Jésus caché dans les forces qui font grandir la Terre, la Terre, maternellement, le soulèvera dans ses bras géants, et elle lui fera contempler le visage de Dieu. »

La *Messe sur le Monde.*
(PHOTO Y. CHEVALlER.)

Retour à la table des matières

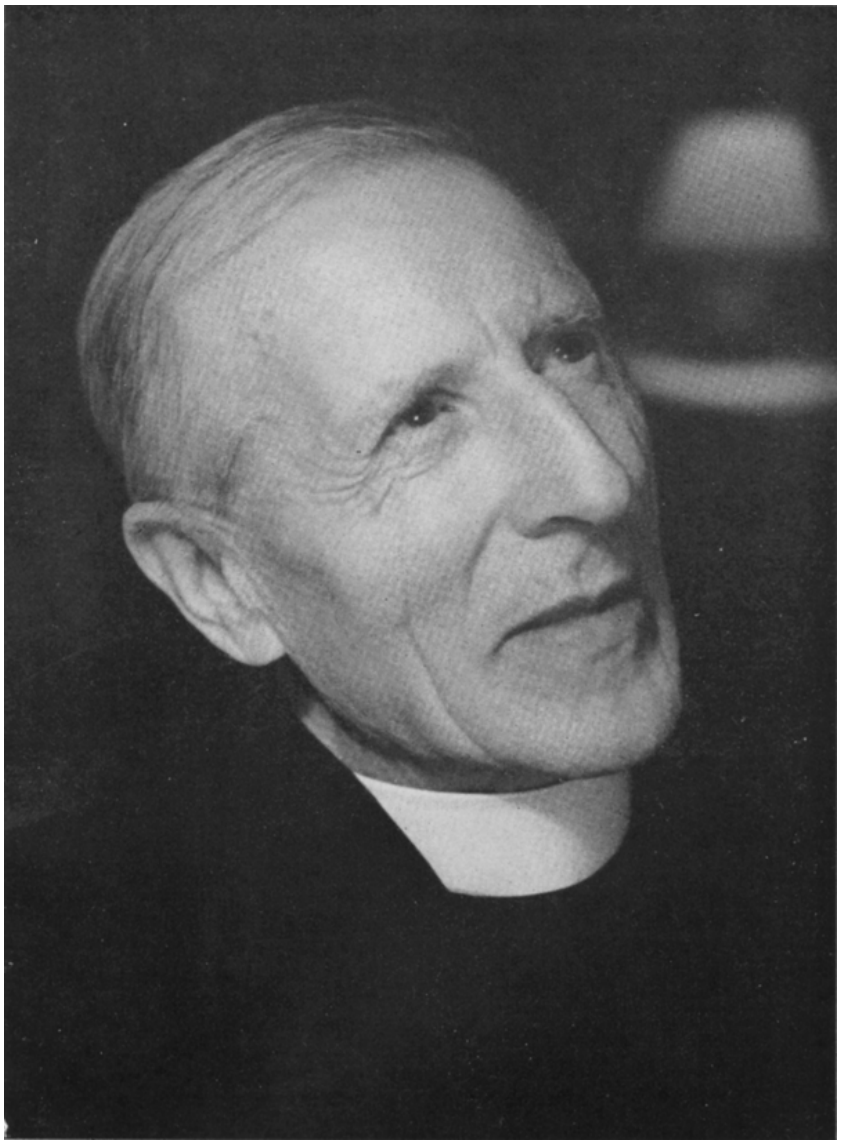


Planche 10

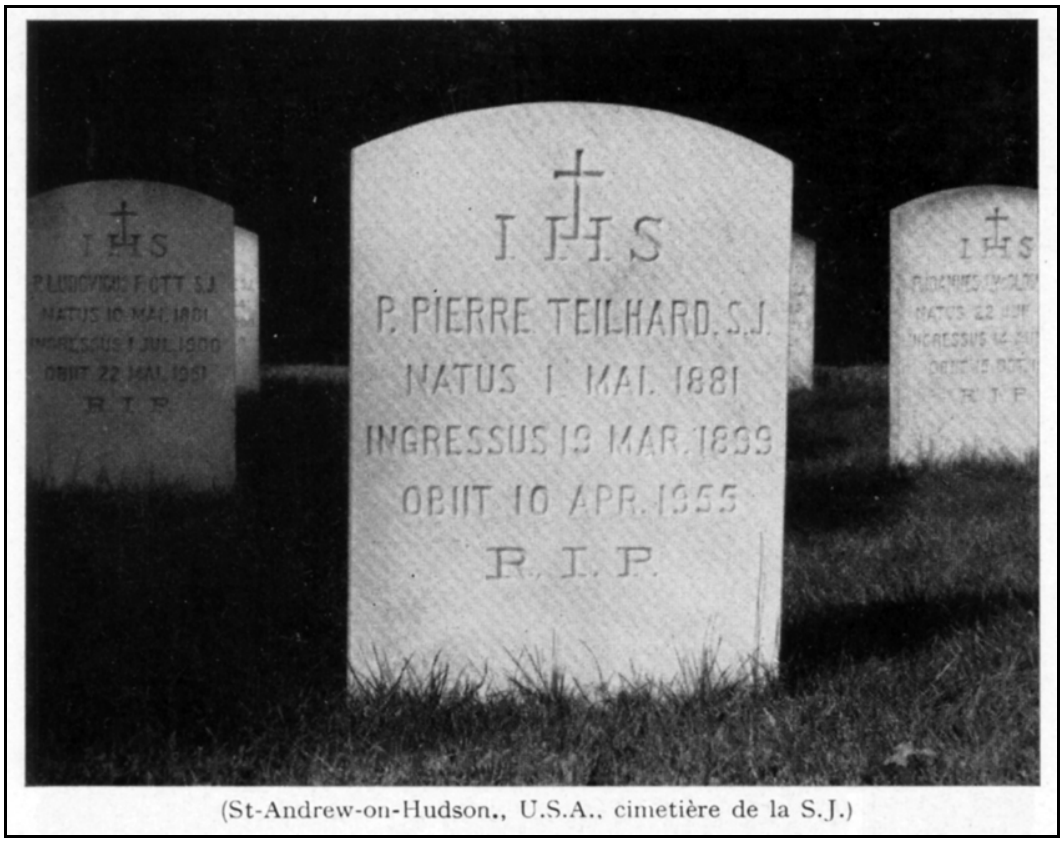
(St-Andrew-on-Hudson., U.S.A., cimetière de la S.J.)

Le Milieu Divin de la Mort.

« Celui qui aura aimé passionnément Jésus caché dans les forces qui font mourir la Terre, la Terre en défaillant le serrera maternellement dans ses bras géants, et, avec elle, il se réveillera dans le sein de Dieu. »

La Messe sur le Monde.

Retour à la table des matières



(St-Andrew-on-Hudson., U.S.A., cimetière de la S.J.)

[193]

LE MILIEU DIVIN.
Essai de vie intérieure

ÉPILOGUE

L'ATTENTE DE LA PAROUSIE

Retour à la table des matières

[195]

Ségrégation et agrégation. Séparation des éléments mauvais du Monde, et « coadunation » des Mondes élémentaires que chaque esprit fidèle construit autour de soi dans le travail et la peine. Sous l'influence de ce double mouvement, encore presque entièrement caché, l'Univers se transforme et mûrit autour de nous.

Nous nous imaginons parfois que les choses se répètent, indéfinies et monotones, dans l'histoire de la création. C'est que la saison est trop longue, eu égard à la brève durée de nos vies individuelles, - c'est que la transformation est trop vaste et trop interne, relativement à nos vues superficielles et bornées, - pour que nous percevions les progrès de ce qui se fait, inlassablement, à la faveur et au travers de toute Matière et de tout Esprit. Croyons-en la Révélation, fidèle appui (ici encore) de nos pressentiments les plus humains. Sous l'enveloppe banale des choses, de tous nos efforts épurés et sauvés, s'engendre graduellement la Terre nouvelle.

Un jour, nous annonce l'Évangile, la tension [196] lentement accumulée entre l'Humanité et Dieu atteindra les limites fixées par les possibilités du Monde. Alors ce sera la fin. Comme un éclair jaillissant d'un pôle a l'autre, la Présence silencieusement accrue du Christ dans les choses se révèlera brusquement. Rompant tous les barrages où la contenaient, en apparence, les voiles de la Matière et l'étanchéité mutuelle des âmes, elle envahira la face de la Terre. Et, sous l'action enfin libérée des vraies affinités de l'être, entraînés par une force où se manifesteront les puissances de cohésion propres à l'Univers lui-même, les atomes spirituels du Monde viendront occuper, dans le Christ ou hors du Christ (mais toujours sous l'influence du Christ) la place, de bonheur ou de peine, que la structure vivante du Plérôme leur désigne. « S*icut fulgur exit ab Oriente et paret usque in Occiden-*

tem... Sicut venit diluvium et tulit omnes... Ita erit adventus Filii hominis. » Comme la foudre, comme un incendie, comme un déluge, l'attraction du Fils de l'Homme saisira, pour les réunir ou les soumettre à son Corps, tous les éléments tourbillonnants de l'Univers. *« Ubicumque fuerit corpus illic congregabuntur et aquilae. »*

Telle sera la consommation du Milieu Divin.

Sur l'heure et les modalités de cet événement formidable, il serait vain, l'Évangile nous en avertit, de spéculer. Mais nous devons *l'attendre.*

L'attente, - l'attente anxieuse, collective et opérante d'une Fin du Monde, c'est-à-dire d'une Issue pour le Monde, - est la fonction chrétienne par [197] excellence, et le trait le plus distinctif peut-être de notre religion.

Historiquement, l'attente n'a jamais cessé de guider, comme un flambeau, les progrès de notre Foi. Les Israëlites ont été de perpétuels « expectants » ; - et les premiers chrétiens aussi. Car Noël, qui aurait dû, semble-t-il, inverser nos regards et les concentrer sur le Passe., n'a fait que les reporter plus loin encore en avant. Un instant apparu parmi nous, le Messie ne s'est laissé voir et toucher que pour se perdre, une fois encore, plus lumineux et plus ineffable, dans les profondeurs de l'avenir. Il est venu. Mais maintenant, nous devons l'attendre encore et de nouveau, - non plus un petit groupe choisi seulement, mais tous les hommes - plus que jamais. Le Seigneur Jésus ne viendra vite que si nous l'attendons beaucoup. C'est une accumulation de désirs qui doit faire éclater la Parousie.

Chrétiens, chargés après Israël de garder toujours vivante sur Terre la flamme du désir, vingt siècles seulement après l'Ascension, qu'avons-nous fait de l'attente ?

Hélas, la hâte un peu enfantine, jointe a l'erreur de perspective, qui avaient fait croire la première génération chrétienne a un retour imminent du Christ, nous ont laissés déçus, et rendus méfiants. Les résistances du Monde au Bien sont venues déconcerter notre foi au Règne de Dieu. Un certain pessimisme, peut-être, soutenu par une conception outrée de la déchéance originelle, nous a portés, à [198] croire que décidément le Monde est mauvais et inguérissable... Alors nous avons laissé baisser le feu dans nos coeurs endormis. Sans doute, nous

voyons, avec plus ou moins d'angoisse, approcher la mort individuelle. Sans doute, encore, nous prions et nous agissons consciencieusement « pour que le Règne de Dieu arrive ». Mais, en vérité, combien en est-il parmi nous qui tressaillent réellement, au fond de leur coeur, à l'espoir fou d'une refonte de *notre* Terre ? Quels sont ceux qui naviguent, au milieu de notre nuit, penchés vers les premières teintes d'un Orient *réel ?* Quel est le chrétien en qui la nostalgie impatiente du Christ parvient, non pas même a submerger (comme il le faudrait), mais seulement à équilibrer, les soins de l'amour ou des intérêts humains ? Quel est le catholique aussi passionnément voué *(par conviction* et non *par convention)* aux espoirs de l'Incarnation à étendre que beaucoup d'humanitaires aux rêves d'une Cité nouvelle ? Nous continuons à dire que nous veillons dans l'expectation du Maître. Mais en réalité, si nous voulons être sincères, nous serons forcés d'avouer que *nous n'attendons plus rien.*

Il faut, coûte que coûte, raviver la flamme. Il faut à tout prix renouveler en nous-mêmes le désir et l'espoir du grand Avènement. Mais où chercher la source de ce rajeunissement ? Avant tout, c'est bien clair, dans un surcroît d'attrait exercé directement par le Christ sur ses membres. - Mais encore ? *Dans un surcroît d'intérêt* découvert par notre [199] pensée dans la préparation et la consommation de la Parousie. Et d'où faire jaillir cet intérêt lui-même ? De la perception *d'une connexion plus intime* entre le triomphe du Christ et la réussite de l'œuvre que cherche à édifier ici-bas l'effort humain.

Nous l'oublions sans cesse. Le surnaturel est un ferment, une âme, non un organisme complet. Il vient transformer « la nature » ; mais il ne saurait se passer de la matière que celle-ci lui présente. Si les Hébreux se sont maintenus trois mille ans tournés vers le Messie, c'est que celui-ci leur apparaissait nimbé de la gloire de leur peuple. Si les disciples de saint Paul vivaient perpétuellement haletants vers le Grand jour, c'est que du Fils de l'Homme ils attendaient la solution personnelle et tangible des problèmes et des injustices de la vie. L'attente du Ciel ne saurait vivre que si elle est incarnée. Quel corps donnerons-nous à la nôtre aujourd'hui ?

Celui d'une immense espérance *totalement humaine.* Regardons autour de nous la Terre. Que se passe-t-il sous nos yeux, dans la masse des peuples ? D'où vient ce désordre dans la Société, cette agitation inquiète, ces vagues qui se gonflent, ces courants qui circulent et se

joignent, ces poussées troubles, formidables et nouvelles ? – visiblement., traverse une crise de croissance. Elle prend obscurément conscience de ce qui lui manque et de ce qu'elle peut. Devant elle, avons-nous rappelé [200] dans la première de ces pages, l'Univers devient lumineux comme l'horizon d'où va jaillir le Soleil. Elle pressent, donc, et elle attend.

Soumis comme tous les autres à cette attraction, le chrétien, disions-nous, s'étonne parfois, et il s'inquiète. Ne serait-ce point vers une idole que cherche à s'élancer son adoration ?

Notre étude, maintenant achevée, du Milieu Divin permet de répondre à cette crainte.

Non, nous ne devons pas hésiter, nous disciples du Christ, à capter cette force qui a besoin de nous et qui nous est nécessaire. Nous devons, au contraire, sous peine de la laisser se perdre et de dépérir nous-mêmes., participer aux aspirations, d'essence authentiquement religieuse, qui font si puissamment sentir aux Hommes d'aujourd'hui l'immensité du Monde, la grandeur de l'esprit, la valeur sacrée de toute vérité nouvelle. C'est à cette école que notre génération chrétienne réapprendra à attendre.

Nous nous sommes pénétrés longuement de ces perspectives : le progrès de l'Univers, et spécialement de l'Univers humain, n'est pas une concurrence faite à Dieu, ni une déperdition vaine des énergies que nous lui devons. Plus l'Homme sera grand, plus l'Humanité sera unie, consciente et maîtresse de sa force, - plus aussi la Création sera belle, plus l'adoration sera parfaite, plus le Christ trouvera, pour des extensions mystiques, un Corps digne de résurrection. Il ne saurait pas plus y avoir [201] deux sommets au Monde que deux centres à une circonférence. L’Astre que le Monde attend, sans savoir encore prononcer son nom, sans apprécier exactement sa vraie transcendance, sans pouvoir même distinguer les plus spirituels, les plus divins de ses rayons, c'est forcement le Christ même que nous espérons. Pour désirer la Parousie, nous n'avons qu'à laisser battre en nous, en le Christianisant, le cœur même de la Terre.

Pourquoi donc, hommes de peu de foi, craindre ou bouder les progrès du Monde ? Pourquoi multiplier imprudemment les prophéties et les défenses : « N'allez pas... n'essayez pas... tout est connu : la Terre est vide et vieille : il n'y a plus rien à trouver... »

Tout essayer pour le Christ ! Tout espérer pour le Christ ! « Nihil *intentatum » !* Voilà, juste au contraire, la véritable attitude chrétienne. Diviniser n'est pas détruire, mais surcréer. Nous ne saurons jamais tout ce que l'Incarnation attend encore des puissances du Monde. Nous n'espérerons jamais assez de l'unité humaine croissante.

Lève la tête, Jérusalem. Regarde la foule immense de ceux qui construisent et de ceux qui cherchent. Dans les laboratoires., dans les studios, dans les déserts, dans les usines, dans l'énorme creuset social, les vois-tu., tous ces hommes qui peinent ? Eh bien ! tout ce qui fermente par eux, d'art, de science, de pensée, tout cela c'est pour toi. - Allons, ouvre tes bras, ton coeur, et accueille, comme ton Seigneur Jésus, le flot, l'inondation, de la sève humaine.

[202]

Reçois-la, cette sève, - car, sans son baptême, tu t'étioleras sans désir, comme une fleur sans eau ; et sauve-la, puisque, sans ton soleil, elle se dispersera follement en tiges stériles.

La tentation du Monde trop grand, la séduction du Monde trop beau, où est-elle maintenant ?

Il n'y en a plus.

La Terre peut bien, cette fois, me saisir de ses bras géants. Elle peut me gonfler de sa vie ou me reprendre dans sa poussière. Elle peut se parer à mes yeux de tous les charmes, de toutes les horreurs, de tous les mystères. Elle peut me griser par son parfum de tangibilité et d'unité. Elle peut me jeter à genoux dans l'attente de ce qui mûrit dans son sein.

Ses ensorcellements ne sauraient plus me nuire, depuis qu'elle est devenue pour moi, par delà *elle-même,* le Corps de Celui qui est et de Celui qui vient !

Le Milieu divin.

Tientsin, novembre 1926 - mars 1927.

N. D. E.

En mars 1955, c'est-à-dire le dernier mois de sa vie parmi nous, le père Teilhard de Chardin, revenant sur Le Milieu Divin, écrivait au début d'une ultime Profession de Foi :

> « Il y a longtemps déjà que, dans *La Messe sur le Monde* et *Le Milieu Divin*, j'ai essayé, en face de ces perspectives encore à [203] peine formées en moi, de fixer mon admiration et mon étonnement.
>
> Aujourd'hui, après quarante ans de continuelle réflexion, c'est encore exactement la même vision fondamentale que je sens le besoin de présenter et de faire partager, sous sa forme mûrie, - une dernière fois.
>
> Ceci avec moins de fraîcheur et d'exubérance dans l'expression qu'au moment de sa première rencontre.
>
> Mais toujours avec le même émerveillement - et la même passion. »

Aucun ouvrage du grand Croyant ne doit donc être compris autrement que dans cette « vision fondamentale » du *Milieu Divin* - vision (toujours sous-jacente lorsqu'elle n'est pas exprimée) du Christ *tout en tous ;* de l'Univers mû et compénétré par Dieu dans la totalité de son évolution.

La présente publication apporte ainsi sa pleine lumière au *Phénomène Humain*.

Fin du texte